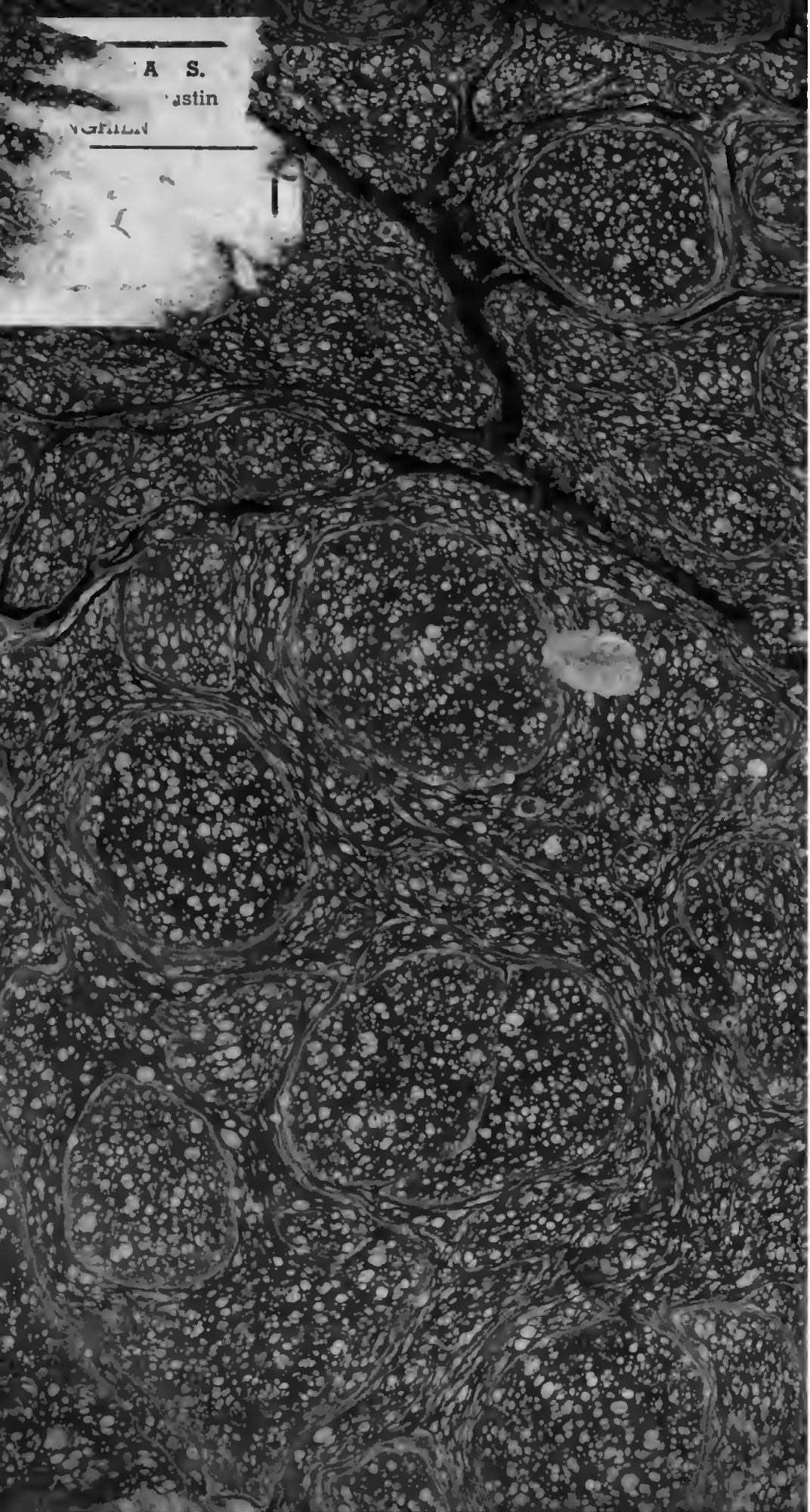
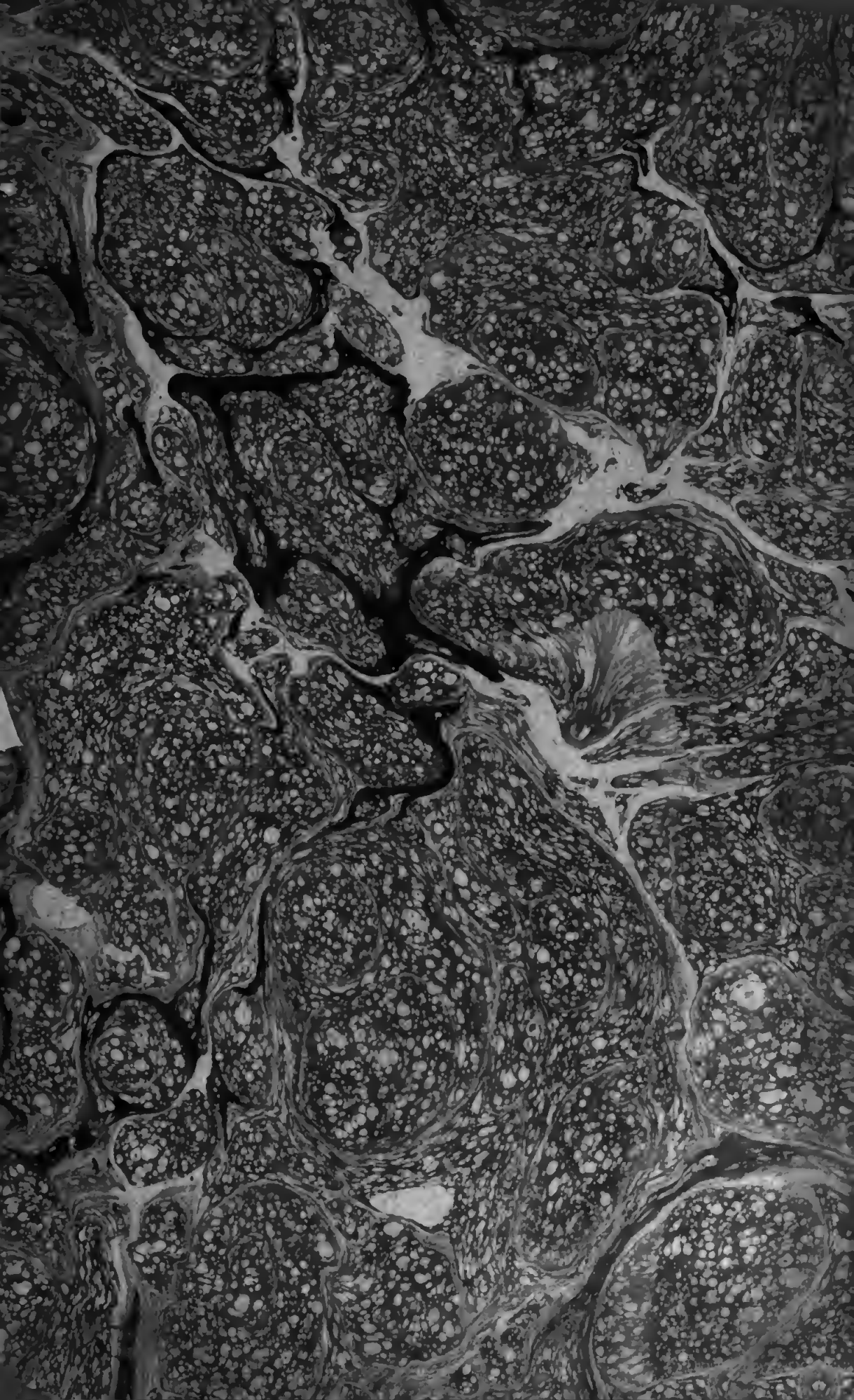


Digitized by Google



A.D.

B408/
114

Digitized by Google

EXAMEN RAISONNÉ
DES OUVRAGES
DE
M. DE VOLTAIRE.

Livres qui se trouvent à la même adresse.

LOUIS XVI peint par lui-même, ou Correspondance et autres Ecrits de ce Monarque; précédée d'une Notice sur la Vie de ce prince, avec des Notes historiques sur sa Correspondance et ses autres Ecrits; par M. Pujoulx. 1 fort vol. in-8°, bien imprimé ..... 7 fr.

PARIS, VERSAILLES ET LES PROVINCES, au 18me siècle : Anecdotes sur la vie privée de plusieurs Ministres, Evêques, Magistrats célèbres, Hommes de Lettres et autres personnages connus sous les règnes de Louis XV et XVI. 4me édition. 2 vol. in-8..... 12 fr.

Troisième volume. (Se vend séparément.)..... 6 fr.

ANNALES DU MONDE, ou Tableaux Chronologiques qui présentent, 1.° la naissance, les progrès, les réunions, révolutions et démembremens des empires; la date du règne de tous les Souverains dans les quatre parties du Monde, depuis la dispersion des hommes jusqu'à l'an 1816; 2.° Le temps où ont vécu les hommes les plus célèbres dans la guerre, la politique, les sciences et les arts; 3.° Un précis des principaux faits qui appartiennent à l'église, et des événemens relatifs à l'histoire des empires depuis leur origine respective. Par M. l'abbé Anot, Docteur en Théologie, Vicaire de N. D. de Reims. Deuxième édition, considérablement augmentée; un vol. format atlantique, contenant 36 tableaux en petit-romain neuf.

Papier ordinaire..... 12 fr.

Papier fin double de Normandie (chaque Tableau faisant feuille) ..... 18 fr.

Cet ouvrage est le complément de l'*Atlas de Le Sage.*

Dédié à S. A. R. Monseigneur, Duc d'Angoulême.

HISTOIRE DES DEUX CHAMBRES DE BUONAPARTE. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée du Projet de constitution, accompagné d'observations critiques. 1 v. in-8, sur beau papier..... 4 fr.

On s'abonne chez le même Libraire pour la Quinzaine Littéraire, Prix : 30 fr. pour l'année; six mois, 15 fr.; trois mois, 8 fr.

EXAMEN RAISONNÉ

DES

OUVRAGES

DE

M. DE VOLTAIRE,

CONSIDÉRÉ COMME

POËTE, PROSATEUR ET PHILOSOPHE;

Par S. N. H. Linguet.
Guillotiné à Paris le 28 juin 1794, agé de 57 ans

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES ADDITIONS.

Multa probanda in eo, multa etiam admiranda sunt; eligere modo curæ sit: quod utinam ipse fecisset! (QUINTIL., *lib. X*, c. 1.)

BIBLIOTHÈQUE S.J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS,

ADRIEN EGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

1817.

COLLE SAINTE GENEVIÈVE
B.D.J.

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

L'ouvrage que l'on va lire, et dont on croit utile de publier aujourd'hui cette nouvelle édition, fut imprimé à Bruxelles, en 1788 : il ne fit alors que peu de sensation en France, et la cause en est facile à concevoir. Affectés déjà de cette longue et triste maladie politique, dont ils ne sont pas encore guéris, les esprits commençoient à perdre le goût des choses littéraires ; et l'apparition d'un ouvrage de ce genre n'étoit plus un événement, pas même une nouvelle, au milieu de cette agitation générale qui prépare et consomme les grandes révolutions. Quant à l'effet moral du livre, il devoit être nul à cette époque : c'étoit un remède que l'on offroit à des gens qui, bien loin de se trouver malades, ne s'étoient jamais crus dans un état de santé plus florissant. La main même qui présentoit la coupe salutaire, devoit paroître suspecte à certaines personnes ; et le nom de *Linguet* n'étoit pas, il faut en convenir, une recommandation assez puissante auprès du plus grand nombre des lecteurs. Les ennemis que lui avoient fait ses talens et surtout son caractère ; l'habitude, ou plutôt la manie du paradoxe, qu'il avoit poussée jusqu'au ridicule dans ses ouvrages de politique, d'histoire ou de littérature : que de préjugés contre l'impartialité que l'on avoit droit d'attendre d'un écrivain qui se constituoit de sa pleine autorité juge suprême de Voltaire, considéré sous le triple rapport des vers,

de la prose et de la philosophie ! On ne prit pas même la peine d'examiner cet *Examen*, ni de soumettre ces jugemens à l'épreuve d'une révision ; on négligea la brochure, et elle fut bientôt oubliée : c'est en France, comme ailleurs, le sort de plus d'une bonne chose. Heureux encore, quand la proscription n'est que temporaire ; et quand les circonstances, le besoin de distraction, ou les variations même de la mode, ramènent sous les yeux du public ce que le caprice ou le dédain en avoit d'abord écarté !

Les circonstances ayant donc soumis de nouveau au tribunal de ce même public un procès que l'on croyoit jugé depuis long-temps, et dont les pièces sont devenues difficiles à rassembler, nous avons cru devoir fournir aux juges compétens l'un des *Mémoires* qui *instruisent* le mieux cette grande affaire, en réimprimant l'EXAMEN *des ouvrages de M.* DE VOLTAIRE, par S. N. H. LINGUET.

Le lecteur sera sans doute, comme nous l'avons été nous-mêmes, agréablement surpris de voir, en parcourant cet ouvrage, que son auteur qui portoit la fougue de son caractère et l'originalité quelquefois bizarre de ses idées, jusque dans les discussions purement littéraires ; qui sembloit avoir pris à tâche de ne rien voir comme un autre, et de démentir ou de dénaturer les faits les plus constamment avérés ; qui mettoit enfin de la passion et de l'égoïsme en tout, ne soit plus ici qu'un juge équitable, qu'un censeur impartial, qui pèse tout au poids de la vérité, et ne prononce qu'avec une respectueuse circonspection, et d'après les lois d'une critique aussi saine que judicieuse. Ses deux

chapitres sur *les Poëmes épiques* de Voltaire sont des modèles de goût, et renferment certainement tout ce qu'il y a de mieux et de plus substantiel à dire à cet égard : jamais l'Arioste, en particulier, n'avoit peut-être été apprécié avec autant d'esprit, de talent et de raison. Moins heureux, lorsqu'il traite de la tragédie, *Linguet* retombe parfois dans sa manie paradoxale : c'étoit en lui péché d'habitude ; et ce sont, comme l'on sait, les plus difficiles à déraciner. Quelques notes ont suffi pour redresser ses torts, bien rachetés, d'ailleurs, par le chapitre où il explique la cause de la prodigieuse infériorité de Voltaire dans la *comédie :* où il fait voir pourquoi cet homme, si gai, si plaisant dans le style direct, n'est plus que lourd, triste, sans sel, sans grâce, pitoyable enfin, quand il fait dialoguer des personnages sur la scène comique.

Mais la partie vraiment estimable de l'ouvrage ; celle qui lui garantit d'avance les suffrages de tous ceux qui cherchent de bonne foi la vérité, et qui ne veulent pas condamner sans entendre, c'est celle où *Linguet* considère Voltaire comme *philosophe*, et comme écrivain *anti-religieux :* deux mots qui ne sauroient s'allier, et dont l'un repousse et exclut nécessairement l'autre. Ce morceau, qui joint à beaucoup d'autres mérites celui de la concision, est écrit avec une éloquence de raison et une force de logique, qui portent invinciblement la conviction dans les esprits même les plus obstinés à repousser la lumière qui les frappe, les poursuit et les éclaire malgré eux. Ce n'est point en théologien, armé de toutes les foudres de l'Eglise, et profitant de tous ses avantages,

qu'il attaque et presse son adversaire : c'est en vrai philosophe, en citoyen justement alarmé des malheurs qui menacent sa triste patrie, abandonnée sans pilote et sans gouvernail à toutes les horreurs d'une tempête inévitable; et aveuglément entraînée dans le précipice que lui dérobe l'excès même des *lumières* qui l'éblouissent, au lieu de la diriger. C'est ce qui est arrivé, et ce qu'il étoit facile de prévoir : mais il y avoit du mérite à le prévoir, et du courage surtout à l'annoncer. Il est fâcheux que le tocsin que l'on sonnoit déjà, et *le canon d'alarme* qui tonna bientôt après, aient étouffé ces derniers cris d'une raison qui s'efforçoit en vain de se faire entendre.

Ce qui distingue singulièrement ce troisième livre, c'est le ton de sagesse, de modération, j'ai presque dit de respect, qui y règne d'un bout à l'autre. Ce ne devroit pas être un sujet d'éloge, quand on a si évidemment raison; cela est assez rare cependant, pour sembler digne de remarque; et les meilleures causes sont si souvent gâtées par le ton d'amertume et d'humeur de ceux qui les défendent, que ce n'est pas leur faute s'ils ne les perdent pas sans retour. Ce tort (et c'en est un, puisqu'il peut compromettre des intérêts sacrés) a plus d'une fois été celui des athlètes qui se sont mesurés avec les sophistes du dernier siècle. *Linguet* l'a sagement évité : et il a d'autant plus de mérite en ceci, qu'il étoit plus naturellement porté que tout autre à franchir toutes les bornes, à ne garder aucune espèce de ménagement. Mais, sans être fort religieux peut-être, *Linguet* avoit ce fond de droiture naturelle, qui ramène tôt ou tard au vrai ceux même

que d'imprudens écarts en avoient le plus éloignés *Linguet* ne voyoit de bonheur pour les peuples, que dans une soumission aveugle à l'autorité qui les gouverne ; et de salut pour les souverains, que dans l'inaltérable fermeté de leur administration. Toutes les *déclamations* des sophistes étoient, selon lui, un *signal de soulèvement*, qui, sous prétexte de revendiquer *la liberté*, prêchoient *la révolte*[1]. Sa politique ne plaçoit et ne pouvoit concevoir le bonheur de tous, que dans la dépendance naturelle des uns, et le pouvoir absolu des autres. C'étoit un extrême, et l'on a crié *au despotisme ;* on a fait l'essai de l'extrême opposé ; et l'on a crié avec plus de raison encore, *au terrorisme !*

C'est donc sous ce point de vue, *philosophique* dans tout le sens et l'acception vraie du mot, qu'il considère et examine la *philosophie* prétendue de Voltaire dans ses écrits ; c'est en suivant les progrès désastreux de ces doctrines anti-sociales, depuis le palais des rois qu'elles ont renversé, jusqu'à la cabane du pauvre qu'elles ont pervertie, qu'il demande à Voltaire, et dans sa personne à tous ces amis fastueux de l'humanité, quels services ils ont rendus aux hommes, en faisant briller devant eux ces vains fantômes d'une ÉGALITÉ chimérique et d'une fausse LIBERTÉ, qui ont entraîné les uns au crime, les autres à l'échafaud ; et réduit tout le reste à cette *égalité* de misères, qui ne sauroit trouver désormais de refuge et d'adoucissement que dans la résignation à la Providence, et l'obéissance au pouvoir légitime ! Ainsi devoient

[1] LETTRES sur la THÉORIE DES LOIS CIVILES.

sortir de leurs propres ruines ces deux grands fondemens de la société : la puissance religieuse et l'autorité civile, que l'on peut bien attaquer, ébranler un moment ; mais que l'on n'anéantira jamais.

Et combien de poids ces vérités, déjà si graves par elles-mêmes, n'acquièrent-elles pas encore, professées par un homme qui s'expose et se dévoue, en les publiant, au reproche que ses doctrines et ses actions n'ont pas toujours été dans l'accord le plus harmonieux ? Mais dans la supposition même que ce reproche soit fondé ; en admettant, j'y consens, que la calomnie n'est pour rien dans les imputations faites à *Linguet*, qui avoit soulevé contre lui l'ordre entier des avocats, et tous les sophistes de son temps, je n'aurois pas balancé davantage à le choisir de préférence, pour l'opposer aux partisans de Voltaire les plus déterminés à ne voir en lui que le plus grand des écrivains, et le philosophe par excellence.

Des hommes, également respectables par leur caractère, par la pureté de leurs intentions, et jusqu'à un certain point par leur talent, ont successivement attaqué et poursuivi Voltaire, dans les différentes parties de son vaste domaine ; mais tel est l'espace embrassé et parcouru par cette espèce de géant littéraire, qu'aucun de ses adversaires n'avoit cru pouvoir le mesurer dans toute sa hauteur, ni courir avec lui les chances d'une lutte générale.

Plus hardi, ou se croyant plus fort que ses prédécesseurs, *Linguet* ne craignit point d'embrasser la question dans toute son étendue ; et cette audace ne fut pas cette fois de la témérité. Littérateur lui-même,

historien et philosophe, mais sans nom, quoiqu'il ne soit pas sans mérite dans ces genres divers, il avoit, du moins, pour en parler avec connoissance de cause, l'avantage de s'y être exercé. Il n'est pas nécessaire d'avoir donné des modèles, pour être en droit d'avoir et de dire son avis sur les productions d'autrui ; et les plus grands artistes ne sont pas toujours les meilleurs juges de l'art. C'est ainsi que *Linguet*, médiocre littérateur, historien paradoxal et philosophe systématique, apprécie cependant très-bien, dans Voltaire, l'homme de lettres, le philosophe et l'historien ; et, tandis que la critique ou la réfutation de quelques ouvrages seulement de l'écrivain *universel*, a produit des volumes, sous la plume verbeuse de ses nombreux antagonistes, deux cents pages ont suffi à *Linguet*, pour réduire à leur juste valeur le talent du *poète*, le mérite de l'*historien* et la morale du *philosophe*. C'est qu'au lieu de s'attacher à cette critique minutieusement sévère, qui ne voit que les détails, et glisse sur les surfaces, sans pénétrer jamais plus avant, *Linguet* remontant sans cesse aux principes de l'art et aux sources de la morale, les expose et les applique avec une égale sagacité. Sa marche est rapide, parce qu'elle est sûre : on ne sauroit aller vite en tâtonnant. *Linguet*, sans doute, n'a pas tout dit ; mais il a mis sur la voie, et a fourni les moyens de dire le reste quand on voudra. Je ne vois pas une objection littéraire, morale ou politique qui puisse s'élever contre Voltaire, et dont la solution ne se trouve d'avance dans l'ouvrage que nous publions aujourd'hui.

Le style est ici ce qu'il est généralement dans tous

les écrits de *Linguet*, très-inégal, souvent même incorrect; mais animé partout de cette espèce de chaleur qui, tenant à la conviction de celui qui parle, entraîne et subjugue celui qui écoute. On pourra même remarquer qu'il est moins altéré par l'emploi et l'abus des métaphores singulières, des figures ou des expressions trop légèrement hasardées. Il semble que le contact fréquent avec les grands modèles ait porté bonheur à l'écrivain dans cette circonstance; et que sûr d'avoir toujours raison, quant au fond, il ait cru devoir moins recourir à la bizarrerie des formes. La vérité donne tant de force, inspire tant de courage à son défenseur, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de ne pas être éloquent, lorsqu'on est vrai. On n'est faux dans l'expression et maniéré dans son style, que quand on cherche d'abord à s'abuser soi-même, pour faire ensuite illusion aux autres. Les sophistes peuvent être diserts, et il y en a des exemples; mais il est rare qu'ils soient éloquens, parce qu'ils cherchent moins à émouvoir l'âme, qu'à séduire l'esprit: aussi trouvent-ils des sectaires et non pas des disciples; d'aveugles enthousiastes, et non des admirateurs éclairés: des dupes enfin, qui ne tardent pas à en faire d'autres.

FIN DE LA PREFACE.

SUR LES EDITIONS DIVERSES

DES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE VOLTAIRE[1].

Je relis *tout* Racine, et *choisis* dans Voltaire.
(DELILLE, *Homme des Champs.*)

Je me repose sur ceux à qui l'Eglise a confié ses foudres, du soin de les diriger ; j'abandonne à ceux qui feignent de croire la philosophie compromise, lorsque l'on n'attaque et ne poursuit que l'abus et les écarts de ce qu'ils appellent improprement *philosophie*, la tâche laborieuse d'opposer des sophismes à des raisons, et de répondre à des faits par des théories. Paisiblement renfermé dans le cercle de mes attributions, je n'envisagerai ces éditions nouvelles des *OEuvres complètes* d'un homme dont le génie est une propriété nationale, que sous le rapport seulement du tort qu'elles peuvent continuer de faire à sa gloire littéraire, dans l'Europe et parmi nous. C'est en bon François, en ami sincère des Lettres, que je signalerai donc cette espèce de profanation, dont Beaumarchais avoit fait une spéculation commerciale, devenue ensuite une affaire de parti ; et que je ne sais plus de quel nom qualifier aujourd'hui.

[1] EXTRAIT *de* LA QUINZAINE LITTÉRAIRE, *tom.* II, *page* 133, LETTRE VII. (15 avril 1817.)

Les intérêts de la morale publique touchent de si près ici à l'honneur des Lettres; et quelques beaux ouvrages de moins seroient si peu de chose, en comparaison d'un degré de plus dans la dépravation sociale, qu'il n'y auroit point sans doute à balancer entre le sacrifice même de plusieurs chefs-d'œuvre, et le péril sans cesse renaissant auquel les mœurs se trouveroient exposées par leur publication. Mais il n'en est point ainsi, et l'on pouvoit, en renfermant la question dans ses bornes naturelles, concilier à la fois les intérêts du goût, la gloire de l'écrivain, et ce qu'on doit de respect à ce qui sera toujours respectable pour l'honnête homme.

En effet, les véritables titres de Voltaire à l'admiration de ses contemporains et de la postérité résident tous dans des ouvrages à peu près irréprochables, sous le rapport essentiel de la religion et des mœurs, et que l'on peut par conséquent reproduire toujours sans danger; tandis que ceux où il outrage sans pudeur comme sans mesure ces deux grands principes de l'harmonie sociale, ne sont dignes pour la plupart ni de sa plume ni de son beau génie [1].

Lui-même l'avoit bien senti, lorsqu'en accusant l'indiscrète prodigalité de ses premiers éditeurs, il disoit, dans son joli dialogue de *Pégase* et du *Vieillard* :

On ne va pas, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage, à la postérité.

[1] En vain m'opposeroit-on ici le Poëme trop fameux que l'enthousiasme aveugle de quelques admirateurs s'est efforcé de placer à côté, et même au-dessus de l'Arioste : quelques détails agréables, mais plus remarquables encore par le sel d'une plaisanterie trop recherchée, que par la naïveté franche du trait; quelques épisodes, pleins de grâce et de fraîcheur, n'en contrastent que plus sensiblement avec tant d'autres détails, qui n'ont pas même pour excuse le talent de l'exécution : car le style devient alors aussi ignoble, aussi méprisable que le sujet lui-même.

Il ne se dissimuloit pas qu'il étoit échappé plus d'une *sottise* à cette plume inégale et facile :

> J'écris une sottise, aussitôt on l'imprime. *Ibid.*

Et justement effrayé de l'idée seule de voir la collection de ses œuvres s'étendre jusqu'à *trente volumes,* il s'écrioit :

> Quatre Bénédictins, avec leurs doctes plumes,
> Auroient peine à fournir ce nombre de volumes. *Ibid.*

Qu'eût-il dit quelques années plus tard, lorsque ces trente volumes en eurent produit soixante-dix, quatre-vingt-douze et même cent? Que diroit-il aujourd'hui, si, éclairé par une si triste et si longue expérience sur les conséquences de quelques-uns de ces mêmes écrits qu'il vouoit dès-lors à l'oubli, ou du moins à l'obscurité, en les jugeant indignes de lui, il les voyoit reparoître sous son nom, et s'obstiner à le flétrir aux yeux de cette inflexible postérité, pour laquelle il écrivoit *Alzire, Mérope, la Henriade, le Siècle de Louis XIV;* mais à laquelle il ne destinoit certes pas les *Fadaises de Jérôme Carré,* de *Guillaume Vadé, etc.*, et les gentillesses des RR. FF. *Rigolet* et *Pediculoso,* ou du docteur *Zapata,* et de l'abbé *Bazin?*

Mais veut-on une autorité plus positive que celle de quelques vers, où l'imagination du poète a pu se jouer de la vérité, de ses lecteurs, et peut-être de Voltaire lui-même? Je n'irai pas loin pour la chercher : je la trouve dans la lettre même qu'il adressoit, en 1757, à MM. Cramer de Genève, alors occupés de la collection de ses œuvres.

« Je ne peux (leur écrivoit-il) que vous remercier, Messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages; mais je n'en ai pas moins de *regret de les avoir faits.* » Cela pouvoit être, du moins pour quelques-uns; mais

à qui persuadera-t-on que Voltaire éprouvât le moindre *regret* d'avoir fait *Zaïre, la Henriade* et *Mahomet?* « Plus on avance en âge et en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. » Pourquoi donc écrire encore pendant plus de vingt ans, postérieurement à la date de cette lettre? « Il n'y a aucun de mes ouvrages *dont je sois content;* et *il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits.* » Je crois Voltaire de meilleure foi dans cette phrase, que dans ce qui précède : de nombreuses *variantes* prouvent avec quel soin, souvent même trop scrupuleux, il revenoit sur ses meilleures productions; et les chagrins que lui avoit plus d'une fois attirés la licence de sa plume, ne justifient que trop ce qu'il dit ici. Tout le reste de la lettre n'est plus qu'une longue apologie de ses sentimens *religieux et patriotiques;* qu'une protestation formelle de son profond respect pour les *choses sacrées,* et de son dévouement sincère *au culte* comme *aux lois* de son pays. « *L'humanité, la candeur, la vérité m'ont toujours conduit dans la morale et dans l'histoire.* » Que l'on a donc étrangement défiguré ses ouvrages d'histoire et de morale!

Deux vérités me paroissent évidemment résulter de cette lettre, que nous devons savoir gré aux éditeurs de Kelh de nous avoir conservée : la première, c'est que Voltaire redoutoit effectivement une collection trop volumineuse; il savoit par expérience qu'on relit *tout* Racine et *tout* Boileau, non seulement parce que *tout* est à peu près excellent dans ces deux poètes, mais parce que le court espace qu'ils ont parcouru, ne laisse point à l'admiration le temps de se fatiguer, et que l'on relit toujours avec fruit ce que l'on a lu d'abord avec plaisir. Il prévoyoit, en second lieu, ce qui n'a pas manqué d'arriver, qu'à l'ombre de cet arbre immense, dont les rameaux tendoient à embrasser l'une et l'autre extrémité du monde littéraire, viendroient se ranger et croître impu-

nément une foule de productions, proscrites et rejetées par le sol paternel, dès l'instant même de leur naissance. Qui nous répondra, d'ailleurs, que tous ces misérables pamphlets, que toutes ces plates diatribes que personne n'eût osé rappeler à leur auteur, sans le faire rougir, soient l'ouvrage de Voltaire; et que d'adroits imitateurs du plus facile de tous les genres, celui de l'insulte et de l'ironie perpétuelle, n'ont pas profité de ce grand nom pour sauver le leur du mépris qui l'attendoit, et pour donner à leurs écrits une autorité qu'ils ne pouvoient emprunter d'ailleurs? Cette petite ruse a-t-elle été sans exemple dans le siècle dernier; et plusieurs de ces pièces n'ont-elles pas été reconnues déjà pour appartenir à d'autres mains? Mais leur authenticité fût-elle même bien prouvée, n'étoit-il pas du devoir et de l'honneur des littérateurs français, d'en absoudre la mémoire de Voltaire, en les écartant sévèrement du recueil de ses œuvres? S'il a compromis ou négligé le soin de sa propre réputation, étoit-ce une raison pour le compromettre et le négliger encore davantage?

La plus grande injure que l'on ait pu faire aux mânes de Voltaire, est donc d'avoir recueilli contre son gré, et contre les intérêts de sa gloire, cette foule d'opuscules échappés à la mobilité de la passion, dictés par l'humeur ou par le caprice, et pour céder le plus souvent à des impulsions étrangères, ou servir des intérêts qui n'étoient pas les siens. C'est un tort réel aux yeux d'une nation, si fière, avec raison, de la gloire de ses grands hommes, et qui doit se montrer jalouse de la faire passer intacte aux siècles futurs. A quoi bon se faire illusion sur le présent, et calomnier d'avance la postérité, en la préjugeant complice des erreurs qui nous abusent encore? Pourquoi se figurer que la passion siégera toujours à la place de la vérité; et que ce tribunal redoutable ne sera pas enfin présidé quelque jour par la

justice? Mais, sans attendre cet arrêt tardif, quoique infaillible, que doivent penser les nations contemporaines, en nous voyant ériger à la mémoire du même écrivain, un monument qui l'outrage autant qu'il l'honore; qui le présente sous des aspects si étrangement divers, et dans lequel enfin l'or pur se trouve confondu avec tant d'alliage!

Au surplus, ce sont moins les éditeurs actuels qu'il est juste d'en accuser, que ceux qui leur ont donné les premiers ce dangereux exemple, et qui ont fait d'un accident passager un mal peut-être incurable. Il est bien certain que depuis que l'honneur des Lettres n'est pas précisément ce qui entre le plus dans les entreprises littéraires; depuis qu'il s'agit moins de faire bien, que de faire et de vendre vite, on a dû réimprimer Voltaire *complet*, et menacer même de quelques *additions* : tout cela est dans l'ordre; et ce sont de ces choses qui ne m'étonnent plus, quoiqu'elles me surprennent toujours.

Ce qui, indépendamment des circonstances où elle parut, nuisit singulièrement à l'édition que donna M. Palissot, en 1792 (et années suivantes), 55 vol. *in*-8°, ce fut moins les retranchemens qu'il se permit, que la nature et l'objet même de ces suppressions. On fut, et l'on devoit être généralement surpris, qu'après s'être élevé avec force, dans son *Prospectus*, contre l'excessive complaisance avec laquelle Beaumarchais avoit accepté *de toute main* pour grossir son édition; après en avoir appelé de Voltaire à Voltaire lui-même, contre cet étrange et bizarre assemblage, M. Palissot se soit borné à une meilleure classification des mêmes élémens, quelque discordans qu'ils lui parussent; et que la proscription n'ait frappé que la *correspondance* seulement, qui, à l'exception d'une soixantaine de lettres peut-être, m'a toujours paru (celle avec d'Alembert exceptée) la partie la plus originale, la plus piquante de cette vaste collection, et la

plus capable de bien faire connoître à la fois l'homme et l'écrivain. Il y a sans doute un choix à faire, je le répète; mais n'est-ce pas aussi le restreindre un peu trop, que de réduire quinze volumes à trois seulement?

Il me reste à parler maintenant d'un procédé typographique qui rend, selon moi, la plus dangereuse de toutes ces réimpressions, celle qui, en resserrant le plus de matière dans le moindre espace, ne laisseroit plus la liberté du choix entre le bon et le médiocre, entre la décence et l'immoralité.

La multiplicité des *tomes* permet du moins à la vigilance inquiète des pères et des maîtres de dérober à l'imprudente avidité de la jeunesse des ouvrages qu'elle auroit lus sans profit pour le goût, mais non pas sans danger pour les mœurs. Ici, l'on n'a plus cet avantage, et l'édition que je suppose, place nécessairement le père de famille dans la nécessité d'interdire à son fils la lecture vraiment profitable de ce que Voltaire a fait de bon, ou le condamne à lui laisser lire tout ce qu'il a écrit de dangereux. Point de milieu : *barbare* ou corrupteur, il faut qu'il tolère tout, ou ne permette absolument rien; qu'il refuse *la Henriade*, ou donne en même temps *la Pucelle*, si la combinaison typographique les réunit dans le même volume. Eh! que l'on ne dise point ici que ce n'est pas la jeunesse que l'on a en vue dans ces sortes de spéculations; car ce ne sont certes pas les gens dont l'âge a formé le goût et mûri le jugement : il y a long-temps que Voltaire est jugé pour eux, et que sa lecture ne leur est plus dangereuse. La révolution est un terrible commentaire des doctrines *anti-philosophiques*, qui ont rendu notre guérison morale plus difficile encore que notre restauration politique; or, sans la certitude de l'une, où se trouve la garantie de l'autre?

C'est donc la génération naissante qui doit fixer toute la sollicitude de l'écrivain philosophe, du véritable ami de la

patrie ; c'est cette portion intéressante de la grande société, qu'il importe d'écarter des sources de l'erreur, et de ramener à celle du vrai. Tâche honorable, mais plus difficile à remplir qu'on ne le croit communément. Le temps reviendra sans doute, où la voix d'un père et d'un maître étoit une autorité qui commandoit et trouvoit naturellement ce respect de confiance qui ne permet ni le doute ni même l'examen. Nos jeunes gens, les enfans même, ont le malheur d'en savoir beaucoup trop aujourd'hui, pour en croire d'autre *expérience* que la leur, et pour voir autre chose que du *radotage* ou du *pédantisme* dans les conseils d'une tendresse éclairée :

Et pueri nasum rhinocerontis habent.

Que sera-ce donc, si cette tendance malheureuse à secouer toute espèce de joug, se trouve encore secondée, excitée par des lectures, dont le danger n'est bien reconnu, que quand déjà le remède n'est plus applicable ?

S'ensuit-il qu'il faut, à cause de cela, proscrire *tout* Voltaire, et exiler J.-J. Rousseau de nos bibliothèques, c'est-à-dire ôter à notre littérature l'un de ses plus grands poètes, et le plus éloquent, sans contredit, de nos écrivains en prose ? Non, sans doute ; et pour nous renfermer ici dans ce qui regarde exclusivement Voltaire, seroit-il donc si difficile de trouver un milieu juste entre le vandalisme qui proscriroit tous ses ouvrages, et l'excessive indulgence qui les livre indiscrètement à toutes les classes de lecteurs ? Considéré comme poète, l'auteur de *la Henriade* et de plusieurs tragédies qui se distinguent par des beautés d'un ordre différent, tient et conservera sur notre Parnasse un rang dont il seroit également injuste et difficile de le vouloir déposséder. Comme écrivain en prose, sa supériorité est plus grande encore et mieux établie : aucun autre en effet n'a su traiter avec plus

d'agrément et de vérité de style, les genres les plus opposés : c'est là vraiment son triomphe. Ce n'est pas qu'on ne puisse remarquer ici, comme dans ses ouvrages en vers, la même dépravation de goût, les mêmes différences de ton et de manière, lorsqu'il n'écoute et ne suit plus que la passion, qui, mauvaise conseillère, en général, l'a toujours fort mal inspiré, soit en vers, soit en prose. Il en résulte cela de bon, du moins, que l'antidote se trouve dans le poison même; et que l'écrivain devient moins dangereux, à proportion qu'il s'écarte davantage des règles du goût et du sentiment des convenances.

Je ne prétends pas néanmoins que le *Voltaire classique*, dont je trace, sans m'en apercevoir, le *Prospectus*, fût, dans toutes ses parties, un modèle également irréprochable, sous le rapport de l'art; mais il le seroit sous celui des mœurs, et c'est le point principal. Quant à la critique purement littéraire, que de ressources un éditeur judicieux ne trouveroit-il pas dans son propre fonds, et dans cette volumineuse bibliothèque d'écrits *pour* et *contre* un homme qui a fait tant de bruit et tant excité de scandale, pendant sa vie et depuis sa mort? L'impartialité n'a pas toujours présidé, j'en conviens, à l'examen critique des œuvres de Voltaire; et la passion, qui l'égaroit lui-même, entraîna souvent ses censeurs au-delà des bornes de la justice.

Le *Commentaire* sur la Henriade, par *La Beaumelle*, est trop long de moitié; le critique n'entend absolument rien à la langue des poètes, quoiqu'il s'avise de *refaire* la Henriade à sa manière; mais son travail n'en offre pas moins, sur le plan, la conduite et la marche du poëme, une foule de remarques précieuses, et dont un critique plus habile pourroit tirer un fort bon parti.

Les *Lettres de Clément à Voltaire* sont fatigantes par leur verbeuse prolixité : ce n'est pas que l'auteur n'ait le plus

souvent raison; mais il se donne le tort de l'avoir trop longtemps, de s'appesantir sur des taches légères qu'il suffisoit tout au plus d'indiquer; et de noyer dans des pages d'un style pesant et diffus un certain nombre d'observations dont la justesse échappe quelquefois, par le soin même que prend *Clément* de la faire trop sentir. Réduites à ce qu'elles renferment de bien observé, ces lettres ne seroient pas sans utilité pour l'édition critico-classique que j'indique, et qu'il seroit peut-être à désirer que l'on opposât à tant d'éditions *complètes*.

Les ouvrages historiques de Voltaire n'ont pas été, plus que ses compositions poétiques, à l'abri de la censure, et peut-être y prêtoient-ils davantage encore. Sans parler de l'esprit général qui dirigeoit la plume de l'écrivain, et du but spécial vers lequel il tendoit sans cesse à ramener l'histoire, combien d'erreurs de détail, de fausses dates, de faits plus ou moins altérés, etc! *La Beaumelle* prit le soin d'en relever un assez grand nombre dans l'édition qu'il donna à Francfort, du *Siècle de Louis XIV*. Voltaire répondit, comme il répondoit quand il avoit tort, en se fâchant beaucoup, et en prodiguant les injures et les personnalités. La Beaumelle répliqua avec un ton de force, de supériorité et de raison qui ne laissa pas les rieurs du côté de l'auteur critiqué. L'équité nous fait un devoir de reconnoître que, personnellement aigri contre son adversaire, La Beaumelle ne pouvoit apporter, dans l'examen critique de l'ouvrage, cette sage et froide impartialité qui donne seule aux jugemens littéraires leur véritable poids. Ce qui prouve cependant qu'il ne fut pas toujours injuste, c'est que Voltaire profita de la plupart de ses remarques, dans les éditions subséquentes du *Siècle de Louis XIV*.

L'*Essai sur* l'*Histoire générale* offroit beaucoup plus de prise et d'alimens à la critique; le zèle de l'abbé Nonote ne laissa point échapper cette occasion de venger à la fois le

dogme et *l'histoire* des atteintes multipliées d'un écrivain qui ne respectoit pas plus l'un que l'autre. Indulgent pour les erreurs qu'il a démontrées, mais implacable pour la mauvaise foi qu'il met en évidence, l'inflexible censeur redresse tout ce qu'il trouve de faux, et réfute tout ce qui lui semble témérairement hasardé. Voltaire lui répondit à sa manière, en traitant son adversaire d'*ignorant*, de *téméraire*, de *libelliste*, de *fripon*, de *monstre*, de *plus vil des hommes*, etc. etc. [1] Son grand argument pour prouver que lui, Voltaire, a raison, c'est de dire et de répéter jusqu'à la satiété que Nonote est le fils *d'un crocheteur*.

L'auteur de l'Histoire générale eût beaucoup mieux fait de rectifier les *erreurs historiques* et *dogmatiques* que son adversaire avoit relevées dans ses divers écrits, avec autant de force et de raison, que de politesse et de ménagement, plutôt que de dégrader une plume telle que la sienne, en la trempant dans le fiel et dans la boue, pour en laisser couler des torrens d'injures qui n'ont fait, et ne pouvoient faire de tort qu'à Voltaire.

L'abbé Nonote n'est point, sans doute, un écrivain comparable à Voltaire : il y a entre eux l'immensité sous ce rapport; mais son livre est peut-être le plus sûr préservatif que l'on puisse opposer à la séduction, et le meilleur guide que l'on doive choisir pour ne pas s'égarer à la suite de Voltaire, dans le dédale de ses ERREURS *historiques* et *dogmatiques*.

Mais un ouvrage trop peu connu, et très-digne assurément de l'être davantage, c'est un brochure *in*-8°, publiée par *Linguet*, à Bruxelles, en 1788, sous le titre d'EXAMEN *des Ouvrages de* M. DE VOLTAIRE, *considéré comme* POÈTE, *comme* PROSATEUR *et comme* PHILOSOPHE[2]. Jamais ce colosse

[1] Voyez les HONNÊTETÉS LITTÉRAIRES, *passim*.

[2] C'est à l'auteur de cet article que nous devons l'idée première de

littéraire n'avoit été plus équitablement réduit à ses véritables proportions; et ce qui donne un nouveau prix à cet excellent écrit, c'est qu'également éloigné du fanatisme aveugle qui admire tout, et de la haine jalouse qui ne veut rien approuver, l'auteur se montre constamment admirateur éclairé du génie de Voltaire, mais censeur sévère des nombreux écarts dans lesquels la fougue de ce même génie l'entraîna si souvent. La troisième et dernière partie de l'ouvrage, qui traite *de la philosophie de Voltaire, et de ses ouvrages sur la religion*, se distingue surtout par la profondeur et la justesse des idées, et par la franchise énergique d'un langage qui ne pouvoit être que celui d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Une pareille lecture ne peut qu'ajouter aux regrets qu'excite naturellement le souvenir d'un homme qui, après avoir volontairement agité sa vie par des orages continuels, la termina sur l'échafaud révolutionnaire, victime, comme tant d'autres, des principes qu'il avoit d'abord adoptés, et d'un ressentiment injuste auquel il avoit tout sacrifié, et qui le sacrifia à son tour.

Je pourrois indiquer d'autres ouvrages encore qui se sont proposé le même objet, et de l'ensemble desquels il résulteroit un *Commentaire perpétuel*, sur un choix judicieux des ouvrages de Voltaire, que le goût et la morale pourroient alors également avouer. J'ose croire qu'un pareil travail ne seroit ni sans gloire pour l'auteur lui-même, ni sans honneur pour l'homme de lettres qui auroit le courage et le talent de s'en charger : *Exoriare aliquis !*

cette *nouvelle édition* de l'ouvrage de *Linguet*; la *Préface* et les *Notes* qui l'accompagnent.

M. A. D. R.

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

La Littérature, les Sciences et la Philosophie ont perdu, en mai 1778, cet homme célèbre, dont la vie entière leur a été consacrée. Quoiqu'il fût dans un âge très-avancé, sa mort a pu paroître prématurée : par une destinée aussi singulière, aussi rare que ses talens, parvenu au delà de quatre-vingts ans, il n'éprouvoit aucune des infirmités de la vieillesse. Son esprit et son corps étoient également éloignés de la décrépitude.

Une amitié indiscrète, ou des intérêts déguisés sous ce nom, l'ont conduit à des imprudences qui ont accéléré sa mort. Après vingt-cinq ans de la retraite la plus paisible, de la vie la plus réglée; d'un calme aussi profond que son tempérament plein de feu lui permettoit de le goûter, on l'a transporté subitement dans le centre de la dissipation. Là, son âme a été agitée non moins violemment que son corps : l'enthousiasme public, accru par des particularités secrètes, et des manœuvres cachées, l'a, en quelque sorte, accablé de couronnes trop pesantes pour son âge : sa santé, inaltérable au travail et dans

la solitude, n'a pu résister aux fatigues, à l'ivresse d'un triomphe renouvelé tous les jours, à tous les instans. Par un malheur, dont il n'est pas commun d'entendre les vieillards se plaindre, c'est réellement l'excès du plaisir qui l'a conduit au tombeau. Ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin, il a toujours et en tout, été un homme extraordinaire.

Je ne me propose de parler ici que de ses productions. J'écarte tout ce qui ne touche que sa personne, tout ce qui ne concerne que sa vie privée. Ne fournissons point d'alimens à cette curiosité perfide qui recherche les anecdotes relatives à un homme célèbre, bien plus pour se consoler de sa gloire, que pour la justifier. La vie d'un écrivain sédentaire, comme l'a très-bien dit M. de *Voltaire* lui-même, est dans ses ouvrages. Il n'y a que cette partie de son existence qui puisse intéresser vraiment les contemporains honnêtes et la postérité. C'est même la seule sur laquelle ceux qui ne l'ont pas connu personnellement, peuvent asseoir un jugement certain.

Il est vrai que M. de *Voltaire* paroît avoir été d'une excessive sensibilité. Son imagination impétueuse s'affectoit avec violence de l'injustice et de la méchanceté : cette disposition fatale peut l'avoir rendu quelquefois imprudent, et même injuste à son tour. Pendant son séjour à *Cirey*, la Marquise *du Chatelet* étoit dans l'usage d'envoyer, les jours de poste, au devant du messager qui apportoit les let-

tres au château; elle et un autre ami s'enfermoient: ils ouvroient toutes les lettres adressées à M. de *Voltaire*, et ne lui laissoient parvenir que celles où ils ne voyoient rien qui pût l'affliger.

Il faut plaindre peut-être, plus que blâmer, l'homme, dont une amitié adroite et compatissante étoit obligée d'éluder ainsi la susceptibilité. Cette organisation tient au talent; mais elle peut entraîner à des démarches qui fournissent dans le temps des armes à la haine; pour les apprécier aujourd'hui, il faudroit des éclaircissemens qu'il est impossible de rassembler, et, quand on pourroit se les procurer, quelle en serait l'utilité?

J'avoue que M. de *Voltaire* a donné quelquefois dans un excès tout opposé: satirique impitoyable quand sa bile étoit allumée, il est trop souvent descendu jusqu'à l'adulation quand il la croyoit utile. Ses hyperboles flatteuses ont embrassé tous les rangs de la société: il a décerné des brevets d'immortalité dans toutes les classes, depuis le trône jusqu'à la plus basse littérature: soit qu'une politique intéressée lui fît chercher à désarmer par des éloges peu sincères des despotes dangereux[1], que la franchise de ses autres écrits auroit pu épouvanter[2]; soit qu'une co-

[1] Ceux qui leur ont succédé pendant plus de vingt ans, n'étoient pas moins *despotes*, et se sont montrés bien plus *dangereux!*

[2] Cette *franchise* prétendue auroit dû inspirer aux *des-*

quetterie insatiable ne lui laissât omettre aucun des moyens capables de grossir le nom de ses adorateurs, il n'a que trop multiplié les monumens de sa facilité à prodiguer son encens. Il auroit voulu ne pas manquer un suffrage : il se prêtoit sans scrupule à exalter des hommes qui ne pouvoient recevoir d'éloges que de lui, pour paroître lui-même en recevoir de tout le monde.

Quoi qu'il en soit de cet article, et peut-être de quelques autres, je ne vois aucune nécessité à les approfondir. M. de *Voltaire* a eu des défauts, parce qu'il était homme; laissons-les dans l'oubli, comme ceux de tant de millions de particuliers qui en ont eu de plus grands encore, de plus funestes, dont pourtant la mémoire est éteinte pour jamais. Ecartons des détails secrets et suspects, qui ne pourroient tendre qu'à compromettre la gloire de la littérature, sans avoir même le triste mérite de la certitude : il vaudroit encore mieux, dans l'impossibilité de l'apprécier sûrement, quant à ce qui concerne sa conduite intérieure, lui supposer des vertus que des vices. Contentons-nous d'examiner ses ouvrages, puisque c'est, comme je l'ai dit, la seule partie de lui-même dont il nous soit désormais possible de juger.

Ce qui frappe d'abord dans cette immense collec-

potes du temps une *épouvante* salutaire, qui eût peut-être arrêté le mal dans son principe.

tion, c'est le nombre et la variété : deux *Poëmes épiques ;* vingt-quatre *Tragédies ;* douze *Comédies* au moins ; des *Opéras*, des *Discours en Vers*, des *Odes*, des *Epîtres* sur toutes sortes de sujets ; des *Contes ;* une quantité incroyable de petites *pièces de société*, telles que celles qui seules ont fait la réputation des *Voiture*, des *Chapelle*, des *Chaulieu ;* des *Histoires* qui auroient suffi pour remplir et honorer la vie de tout autre homme de lettres ; un Abrégé de la Théorie *Astronomique* et *Physique* de *Newton*, trop dédaigné peut-être dans le tems par le préjugé, parce qu'il venoit d'un poète ; inutile aujourd'hui, parce que ce sujet a été plus approfondi par d'autres, mais qui a cependant le mérite d'avoir précédé tout ce qui a été dit en France sur cette matière[1] : des *Romans* où la gaîté, la philosophie, la finesse de la critique, l'élégance du style, remplacent l'imagination qui avoit régné jusque-là dans ce département de la littérature ; des *Dissertations* sans nombre sur une infinité de points d'*Histoire*, de *Belles-Lettres*, de *Sciences*, de *Philosophie*, de *Jurisprudence* même, où, sans l'embarras, la pesanteur, l'obscurité de l'érudition, éclatent des connoissances universelles,

[1] Cette théorie, au fond, n'est pas plus solide que celle de *Descartes ;* mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'il faut apprécier ce qu'en a dit M. de *Voltaire :* ce qui a bien pu produire chez les gens du métier une conviction ou un enthousiasme poussé jusqu'au fanatisme, a pu, à plus forte raison, faire illusion à un écrivain dont les lettres et les arts étoient la principale occupation. (*Linguet.*)

et un désir ardent du bonheur des hommes; désir poussé malheureusement jusqu'à l'indiscrétion sur un article délicat, où le silence vaut mieux que la discussion; un *Commentaire* plein de goût, de recherches et d'impartialité[1] sur le premier, et le plus fécond de nos poètes tragiques : enfin une Correspondance épistolaire plus étendue qu'aucun homme, d'aucun état, d'aucun pays peut-être n'en a jamais entretenu : Correspondance, autant qu'on en peut juger par ce qui en a déjà transpiré, toujours ingénieuse, toujours agréable, presque toujours instructive de sa part : voilà une idée des travaux littéraires de M. de *Voltaire*.

Si l'on pense après cela qu'il a beaucoup voyagé, dans sa jeunesse; qu'il a vécu trente ans dans la dissipation des cours et des sociétés les plus brillantes; qu'il savoit l'italien, l'espagnol et l'anglois; qu'il avoit lu, à ce qu'il paroît[2], avec attention, dans les originaux, les meilleurs auteurs de chacune de ces langues; qu'au milieu de ses distractions ou de ses occupations, il n'étoit rien moins qu'indifférent sur

[1] Passe pour le *goût* : les *recherches* ne lui ont pas coûté beaucoup d'efforts. Quant à l'*impartialité*, on sait depuis long-temps à quoi s'en tenir; et l'édition de Corneille, qui paroît au moment où nous écrivons cette note, achevera de mettre dans tout son jour la bonne foi du commentateur, déjà convaincu, à cet égard, par MM. *Clément* et *Palissot*.

[2] *A ce qu'il paroît*, en effet, à des lecteurs superficiels, et accoutumés à jurer *in verba magistri;* mais non aux véritables gens de lettres nationaux ou étrangers.

l'arrangement de sa fortune, et qu'il y entretenoit un ordre dû à sa vigilance, à sa régularité personnelle; qu'il revoyoit lui-même ses registres, arrêtoit ses comptes, avec autant d'exactitude qu'un homme qui n'auroit pas eu d'autre occupation: l'étonnement d'une si prodigieuse fécondité augmentera sans doute encore. Mais je dois faire ici deux observations qui donnent en partie le mot de cette énigme.

D'abord, la jeunesse de presque tous les écrivains célèbres se consume ordinairement, ou dans les angoisses du malaise, ou dans les embarras attachés à ce qu'on appelle le choix d'un état; ils sont tyrannisés, ou du moins distraits long-temps par leurs familles, si ce n'est par leurs besoins : il n'y en a presque pas un chez qui le premier essor du talent n'ait été combattu comme un délire qu'il falloit réprimer; ou retardé, affoibli par la détresse, plus accablante encore que les contradictions. C'est même en se partageant entre des travaux ingrats, bien différens de ceux auxquels leur goût les portoit, que la plupart d'entre eux ont enfanté les ouvrages par lesquels a commencé leur réputation.

Il en est donc bien peu d'entre eux dont le public puisse se flatter de connoître les talens en entier. Dans l'âge où la culture, l'exercice, la liberté seroient nécessaires pour les nourrir, les développer et les accroître, le souci les dessèche, et l'esclavage les étouffe. Plus tard, quand la réputation est faite,

le repos, l'abondance les énervent. Jeunes, les gens de lettres sont éloignés du monde, dont le commerce modéré, recherché sans avilissement d'un côté, accordé sans l'orgueil de la protection de l'autre, serviroit infiniment à les former : dans un âge plus avancé, ils y sont portés, fêtés, absorbés, de manière qu'il ne leur reste plus de temps pour l'étude ou le travail.

Il n'en a pas été ainsi de M. de *Voltaire :* tout parut concourir à favoriser, à seconder en lui le goût ardent qu'il avoit reçu de la nature pour la gloire, et pour les arts. Une fortune assurée, échue de bonne heure, lui permit de n'avoir dans toute sa jeunesse d'autre affaire que de se livrer à ce goût, et le garantit des oppositions qu'une famille craintive n'auroit pas manqué d'y former.

Son enfance fut confiée aux Jésuites, à qui l'on ne peut refuser au moins d'avoir eu le discernement des esprits, et le soin d'exciter l'émulation dans le cœur de leurs élèves. A treize ans ils annonçoient celui-ci comme un prodige qui devoit produire une révolution dans la littérature[1]. Ainsi, grâce à eux, à cet âge, il avoit déjà une espèce de célébrité.

Alors *Ninon* mourante; *Ninon* parvenue à la renommée par une voie qui ne conduit les autres femmes qu'à l'opprobre; *Ninon*, vénérée des jeunes

[1] Que n'a-t-il borné là son influence !

gens du commencement de ce siècle, après avoir été adorée des vieillards de l'autre; *Ninon*, regardée comme un des arbitres du bon goût en tout genre, le nomme, le distingue dans son testament : elle lui fait un legs dont la nature même étoit un hommage rendu à des talens précoces; c'étoit une somme d'argent pour acheter des livres.

Les amis de *Ninon* le portent dans la société des *Vendôme*, des *Chaulieu*, de la duchesse du *Maine*, et de ses courtisans, philosophes voluptueux, peut-être un peu frondeurs, mais éclairés, qui avoient conservé toute la fleur, toute l'urbanité du siècle de *Louis XIV*, et l'allioient à la liberté de penser qui avoit suivi sa mort. Il y avoit auprès d'eux infiniment à gagner pour un jeune homme, au moins dans ce qui concerne le goût [1].

Ainsi annoncé dans le monde, ses premiers essais fixent les yeux de toute la France : sa jeunesse lui concilie les femmes et la cour; il reçoit encore plus d'encouragemens que de dégoûts.. Si ses premiers succès lui attirent, dans la basse littérature, des ennemis acharnés, ils lui valent aussi, parmi les gens d'un rang plus élevé, des protecteurs d'autant plus chauds, qu'étant, par sa fortune, au-dessus de tout autre bienfait, et paroissant ne solliciter alors ses amis que de coopérer à sa gloire, ils ne pouvoient lui montrer leur attachement à meilleur marché.

[1] Et beaucoup à perdre dans tout le reste.

Pour comble de bonheur, au moment où il paroît, il ne trouve point de rivaux qu'il ne puisse et ne doive se flatter d'éclipser[1]. *Rousseau* étoit accablé par l'infortune: *Crébillon, La Motte,* n'annonçoient pas une concurrence bien redoutable, et il ne falloit pas beaucoup de pénétration ni d'amour-propre dans l'auteur d'*Œdipe,* pour sentir que le théâtre, et même la poésie françoise, alloient bientôt n'avoir que lui pour soutien.

Ajoutez à une position si favorable, tous les avantages naturels : une mémoire prodigieuse, une conception rapide, une santé assez robuste pour résister au travail le plus opiniâtre, et assez délicate pour soutenir difficilement tout autre excès; une facilité qui, ôtant à ce travail ses épines, rendoit les distractions moins nécessaires, et les triomphes à la fois plus prompts, comme plus multipliés; vous pourrez commencer à concevoir que, même avec moins de dispositions naturelles qu'il n'en avoit, M. de *Voltaire* auroit encore effacé tous ses contemporains.

Enfin, songez qu'ayant passé dans les sociétés les plus brillantes, les plus capables de perfectionner son goût, et de polir son style, les deux tiers de sa vie, c'est-à-dire le temps que les autres écrivains perdent,

[1] Jamais il n'a *éclipsé* Rousseau dans la poésie lyrique; et son théâtre tragique n'offre rien de plus fort, de plus vigoureux que les belles scènes d'*Atrée,* d'*Électre,* et de *Rhadamiste.*

comme je viens de l'observer, à lutter contre les rigueurs de la fortune, et celui qu'ils partagent entre le désir de se faire un nom et le besoin de s'assurer un sort, il a au contraire consacré à la retraite, à l'étude la plus assidue, celui qu'ils emploient presque tous à jouir d'une aisance enfin péniblement acquise; songez qu'ayant eu dès sa jeunesse, à volonté, des livres, des secrétaires, des copistes; n'ayant par conséquent jamais dû manquer une occasion de s'instruire, ni perdre une idée, il a pu épargner beaucoup de temps, qui, toujours employé de même, doubloit en quelque sorte ses richesses et ses facultés littéraires; qu'ainsi il est arrivé dans sa laborieuse retraite avec des provisions immenses, si l'on peut ainsi parler, tant dans sa tête que dans ses portefeuilles; alors vous acheverez de comprendre, avec moins de peine, comment il a pu multiplier des productions agréables, piquantes, dignes souvent d'être comprises parmi les modèles de notre littérature, avec cette abondance qui avoit paru jusqu'à lui le partage exclusif des romanciers ou des théologiens.

Ce n'est pas tout. Peut-être attachons-nous trop l'idée d'extraordinaire à la réunion de plusieurs talens dans le même homme; peut-être n'est-elle si rare, que parce qu'il y a un préjugé qui la fait regarder comme impossible. Nous nous moquons des législateurs égyptiens, qui ne permettoient à leurs peuples de cultiver non-seulement qu'un art, mais qu'une partie de chaque art: nous trouvons ce procédé ridi-

cule, et nous l'imitons, surtout dans les arts de l'esprit.

Qu'un médecin, qu'un avocat même, montre du goût pour la littérature, c'en est assez pour être décrédité dans sa profession, suspect à ses confrères, et peu estimé du public : qu'un poète se hasarde à écrire quelque chose de sérieux en prose, à donner par exemple des histoires, des dissertations sur la géométrie ou la législation, on est tout étonné ; le succès même de ses extravasions n'augmente point sa première célébrité; il peut y nuire. Qu'un militaire risque quelques rimes, si, en faveur de ses agrémens personnels, ou de son nom, ou de son manége, il obtient quelques applaudissemens, soyez sûr qu'il n'en sera pas plus estimé dans son corps : ses talens guerriers y seront à coup sûr moins considérés; heureux, si l'on ne murmure pas sourdement qu'avec ses gentillesses poétiques il fait peu d'honneur au régiment!

Cependant on devroit être bien plus surpris de rencontrer un homme borné à un seul talent, que d'en voir qui en réunissent plusieurs : en général, les talens se touchent tous, et peut-être y en a-t-il bien peu, s'il y en a, qui soient incompatibles entre eux.

Qu'est-ce que le talent? C'est la facilité à concevoir des idées, et l'aptitude à les réaliser, soit par les actions, soit par les paroles. Cette facilité, cette

aptitude n'auroient-elles donc qu'une application? Seroient-elles absorbées par le premier emploi que le hasard ou la réflexion en font faire? C'est comme si l'on disoit que le pinceau avec lequel *Le Titien* peignoit ses Vénus, n'auroit pu servir à *Jules Romain* pour créer ses Titans.

Que les qualités turbulentes qui font les héros, ne se rencontrassent pas avec les dispositions paisibles qui font les bons écrivains et les grands orateurs, cela pourroit paroître naturel; et cependant des exemples sans nombre prouvent qu'elles ne sont rien moins qu'inconciliables. *Thucydide*, *Xénophon*, *César*, *Cicéron* même, et bien d'autres, les ont réunies : si dans nos siècles modernes elles ne vont plus ensemble, c'est l'effet du préjugé dont je parle. Il a divisé, séparé sans ressource les différens états; il a élevé entre eux des barrières que n'y avoit pas mises la nature.

Mais au moins ceux qui ne s'occupent que du département tranquille des arts, n'ont, même de nos jours, ou ne devroient avoir aucune incompatibilité: cependant quand un poète veut parler physique, astronomie, etc. nous nous récrions, comme s'il faisoit une usurpation téméraire et indiscrète; mais dans les colléges ne nous soutient-on pas qu'*Homère* savoit tout, jusqu'aux détails de la mécanique la plus grossière? *Platon*, dont la prose est plus poétique que les vers d'une infinité de poètes, n'étoit-il pas géomètre? N'a-t-il pas même trop donné à la spéculation de cette

science, dans la rédaction de ses idées philosophiques? *Aristote* n'a-t-il pas traité différemment l'histoire naturelle, la politique, l'art du raisonnement, la poétique, la morale? *Cicéron* n'est-il pas aussi bon moraliste, aussi profond dissertateur dans cette partie intéressante de la philosophie, qu'orateur éloquent?

Si l'on veut d'autres exemples, a-t-on vu un seul peintre célèbre, au moins de ceux qui ont osé donner une libre carrière à leur génie, qui se soit borné au seul pinceau? *Michel Ange* étoit grand peintre, et encore meilleur sculpteur, et non moins bon architecte. *Léonard de Vinci* faisoit de bons tableaux, en cultivant la musique, en traçant des plans de canaux, en déployant toute la hardiesse et la sagacité d'un excellent ingénieur : *Raphaël* étoit aussi poète que musicien.

Encore une fois, si ces exemples sont rares de nos jours, il faut s'en prendre, 1°. au préjugé qui en fait des espèces de prodiges, et ôte aux hommes assez heureusement nés pour les renouveler, l'idée même de la tentative; 2°. à ces distractions, à ces soins accablans, qui, comme je l'ai dit, assiégent aujourd'hui la jeunesse de presque tous les artistes, et leur ôtent la possibilité comme l'envie de parcourir les différentes divisions de leur carrière commune : quoique toutes les branches en soient contiguës; quoiqu'elles se rencontrent et se coupent souvent; quoique le génie qui

fait un *Virgile*, et un *Racine*, soit le même que celui qui fait un *Raphaël*; quoiqu'un *Hippocrate* eût pu être un *Tacite*, si de bonne heure il s'étoit appliqué à tracer des caractères historiques, au lieu de recueillir des aphorismes salutaires; et qu'il n'y ait peut-être entre eux d'autre différence, que celle des habitudes contractées dans le premier âge. Ces habitudes les enchaînent pour le reste de leur vie; ils meurent, sans avoir développé toutes leurs facultés, sans même les avoir soupçonnées [1].

M. de *Voltaire* ayant été dès ses premiers pas débarrassé de ces entraves, a joui de toute sa puissance, et comme elle étoit grande par la prodigalité de la nature envers lui, elle s'est encore accrue par un exercice non interrompu. Il étoit parvenu à multiplier sans peine des productions variées, en luttant souvent avec avantage, dans chaque genre, contre ceux qui s'en sont occupés exclusivement.

Cette considération ne lui ôte rien de son mérite :

[1] Il me semble que l'auteur fait ici une règle générale de ce qui n'est que pour un très-petit nombre d'hommes privilégiés, *pauci quos æquus amavit Jupiter*, une exception aux lois communes de la nature, qui trace, d'une manière invariable, à chacun de nous, la carrière qu'il doit parcourir : lois dont il est rare que l'on s'écarte impunément; et Voltaire lui-même en est la preuve. C'est la prétention à l'*universalité* littéraire, qui l'a empêché d'atteindre à la supériorité, qu'il eût facilement obtenue dans plus d'un genre, en sachant y renfermer son ambition.

*

mais elle peut épargner des regrets au public en inspirant de l'émulation aux autres hommes. Il étoit même nécessaire de la développer ici, pour sauver sa mémoire du reproche, trop souvent répété pendant sa vie, de légèreté ou d'indiscrétion, fondé sur la variété de ses travaux.

D'après cette variété, l'examen de ses productions doit être divisé comme elles, et les suivre successivement dans chaque genre : il a été poète, et de toutes les espèces de poésies : il a été prosateur, et s'est distingué par toutes les espèces de prose : il a cultivé la philosophie, les sciences exactes ; mais c'est surtout à la morale, à la partie du raisonnement qui embrasse la politique, et principalement la religion, qu'il s'est livré. De là résulte la division naturelle de cet examen.

LIVRE PREMIER.

POÉSIES.

CHAPITRE PREMIER.

LA HENRIADE.

M. DE VOLTAIRE a fait une double tentative pour saisir la couronne de l'épopée, toujours manquée en France jusqu'à lui, par ceux qui avoient eu l'ambition d'y aspirer. A-t-il été plus heureux que ses prédécesseurs : a-t-il vengé la France de la prétendue honte de n'avoir pas encore produit de poëmes épiques; d'être restée jusqu'ici privée de cette gloire accordée à la Grèce avec tant d'éclat, et prodiguée, pour ainsi dire, à l'Italie?

Bien des gens sont pour la négative : il en est qui, pour concilier leur sévérité avec l'amour de la patrie, et croyant l'honneur national intéressé à pouvoir se vanter d'un poëme épique, à quelque prix que ce soit, en ont donné le nom au *Télémaque;* comme si un roman en prose pouvoit être compté parmi les richesses de la Poésie françoise; comme si le reproche général fait à notre langue de sa pré-

tendue stérilité dans l'épopée, n'étoit pas une véritable méprise!

Non seulement nous avons des recueils de vers sous ce nom ; mais notre littérature seule a été aussi féconde en ce genre que toutes celles de l'Europe ensemble. Poëme épique signifie un récit fait par le poète, à la différence du drame, où ce sont des personnages étrangers qui parlent et conversent entre eux : or, il me semble bien bizarre que l'on conteste la faculté de produire de semblables récits à une nation qui en a dix pour un ; tels que le *St.-Louis* du *P. Lemoine*, l'*Alario* de *Scudéry*, le *Clovis* de *Desmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, etc. etc.

Mais ces récits, dira-t-on, ces poëmes épiques, sont-ils bons? C'est autre chose. Si dans chaque genre de littérature le nom qui le désigne ne s'adaptoit qu'à ceux qui en ont atteint la perfection, ceux de tragédies, de comédies, d'odes, etc. seroient-ils si communs, si hardiment appliqués? Les Italiens ne refusent le nom de poëtes épiques, ni au *Trissino*, ni au *Dante*, qui ne sont pas connus au-delà des Alpes, et qui sont peu lus, même de leurs compatriotes. Les Anglois le défèrent unanimement à *Milton*, qui a été long-temps ignoré, méprisé, même dans leur île, et qui n'est pas encore bien estimé ailleurs. Pourquoi serions-nous plus difficiles ou plus injustes, envers ceux d'entre nous qui ont fourni la même carrière?

Il est vrai que la langue et la nation étant plus délicates, ils ne les ont pas assez ménagées. En se pi-

quant d'observer jusqu'au scrupule toutes les autres règles, ils ont manqué à la grande règle universelle pour tous les ouvrages d'esprit, de plaire, d'intéresser, d'attacher par le fond du sujet, par les épisodes, et par le style : ils ont eu de l'imagination sans goût; ils ont fait des vers sans poésie : voilà ce qui a tué leurs récits : et, quoiqu'ils soient épiques au moins autant que l'*Iliade*, ils sont, avec raison, exclus du nombre de ces sortes de poëmes destinés à vivre dans la mémoire des hommes. Ceux de M. de *Voltaire*, incontestablement épiques, suivant l'acception de ce mot, comme je viens de le définir, peuvent-ils espérer un meilleur sort? C'est ce qu'il faut voir : commençons par la *Henriade*.

Je ne m'arrêterai pas à examiner si M. de *Voltaire* s'est bien exactement soumis aux règles d'*Aristote*, ou du P. *Lebossu*; ni même si pour un récit, soit en vers, soit en prose, il y en a d'autres que de plaire, de toucher, et d'instruire. Les règles ne peuvent avoir d'autre but que de rendre un ouvrage propre à produire ces effets; quiconque y a réussi, a observé les règles, ou celles qu'il a violées n'étoient pas nécessaires.

Parmi le petit nombre de productions auxquelles le suffrage universel accorde ce mérite, on distingue dans le genre épique l'*Iliade*, l'*Enéide*, la *Jérusalem délivrée*, l'*Orlando Furioso*. Je ne vois entre tous ces poëmes de ressemblance réelle, que l'avantage commun d'attacher, d'intéresser, d'occuper l'imagination, de remuer le cœur; de présenter à l'es-

prit des évènemens variés, ou nobles, ou attendrissans, ou gais, enchaînés avec art, et ornés des charmes de la poésie. Pour apprécier la *Henriade*, il ne s'agit donc que de voir si elle a les mêmes caractères.

Je vois d'abord que ce sujet étoit le plus heureux, le plus fécond, le plus épique, c'est-à-dire le plus susceptible du développement des grandes passions, et par conséquent le plus propre à fournir des épisodes ingénieux, des narrations intéressantes, qu'aucun poète ait encore saisis.

L'*Iliade* ne porte que sur une tracasserie personnelle et domestique entre deux princes. Le fond de l'*Enéide*, ce sont les courses d'un particulier fugitif qui cherche un asile pour lui, et pour quelques infortunés rassemblés autour de lui. La *Jérusalem* a en apparence un sujet plus grand : c'est le recouvrement de la *Terre Sainte :* mais enfin le véritable but du poëme est le siége d'un seule ville; et ce que l'entreprise a de plus respectable, n'est pas ce que le poète a cherché le plus à faire ressortir. Quant à l'*Arioste*, il semble n'avoir point d'objet du tout : au moins il n'en a pas d'autre que de donner à son récit toutes les qualités qui font la perfection de ce genre de poëme.

Ainsi dans les quatre ouvrages dont je viens de parler, ce qui se trouve de beautés, de grandeur, de mouvement, est dû entièrement à l'imagination des auteurs : ce sont des *Prométhées* qui ont créé, animé autant de *Pandores*.

Dans la *Henriade* au contraire, l'histoire offroit un

fond, des personnages, des incidens très-variés et tout préparés : c'est d'abord un grand royaume divisé en deux partis qui se font une guerre cruelle. La religion se mêle à l'ambition pour accroître la rivalité. Une maison étrangère ose essayer de se servir de l'une pour favoriser l'autre, pour renverser le trône et l'usurper. Ses projets trouvent un obstacle dans un héros doué des qualités les plus brillantes et les plus aimables ; qui, soutenu de ses propres vertus, et des efforts d'une noblesse invincible, parvient à dompter la rébellion.

Ainsi, tout ce que la fureur de s'élever peut faire naître d'intrigues et de violences entre les grands ; tout ce que le fanatisme et l'habitude d'obéir peuvent inspirer de transports, de docilité, de crimes aux peuples ; tout ce que l'amour du devoir, l'attachement au trône, le véritable héroïsme peuvent produire de grandes actions dans la classe spécialement vouée à l'honneur, entre naturellement dans ce tableau.

Les circonstances ne sont ni moins intéressantes, ni moins favorables à l'épopée, que la disposition des esprits : alors tout est rempli d'objets nouveaux ; alors la politique change avec l'état du monde. Le globe, depuis un demi-siècle, venoit d'être accru, pour ainsi dire, d'une moitié inconnue jusque-là. Le commerce, par une révolution non moins étonnante, avoit d'un autre côté tout d'un coup rapproché les extrémités de l'Asie du centre de l'Europe. La puissance pour laquelle ces découvertes sembloient avoir été faites, se trouve la principale ennemie du héros

de la *Henriade;* et, par une singularité remarquable, tandis qu'elle procure contre lui des secours à des rebelles, pour chasser leur roi légitime, elle-même se trouve bravée et vaincue par des sujets que sa dureté a soulevés. *Philippe II* encourageoit la révolte de la Ligue, dans le temps où il ne pouvoit réussir à subjuguer les Pays-Bas conjurés contre sa tyrannie.

Quant aux caractères, l'histoire, à cette époque, en fournit avec profusion de remarquables, tout tracés, et prêts, pour ainsi dire, à figurer d'eux-mêmes avec éclat dans un poëme épique. C'est, chez les étrangers, un *Philippe II,* sombre, dissimulé, sanguinaire, et hypocrite; une *Elisabeth,* rusée, intéressée, jalouse de sa gloire, et plus encore de son repos; un *Sixte V,* fier, impétueux, mais éclairé, juste, et plus roi que pontife; un prince d'*Orange,* avide de pouvoir et d'illustration, mais assez sage pour sentir que la Hollande, une fois séparée de l'Espagne, ne peut exister que par la liberté; travaillant en conséquence à l'affranchir, sans prétendre remplacer le tyran qu'il chasse; se bornant, pour tout fruit de ses travaux, à une considération fondée sur la reconnoissance; un duc de *Parme,* grand capitaine, flegmatique, plus ambitieux peut-être que le prince d'*Orange,* mais enchaîné par d'autres devoirs, et moins bien servi par les circonstances.

En France, vous avez un *Henri III,* foible, imprudent, énervé par les voluptés, et avili par ses petitesses; mêlant la dévotion au désordre, et les pra-

tiques religieuses au scandale; un duc d'*Epernon*, odieux par son orgueil et ses caprices, usant de sa fortune avec autant d'insolence qu'il l'avoit acquise avec bassesse; deux *Biron*, courageux, intelligens; mais l'un, avide de richesses, d'honneur, de puissance, plus encore que dévoué au bien public; l'autre vain, présomptueux, fait pour perdre par des projets extravagans le mérite et le fruit de ses belles actions; un *Sully*, fier, économe, aimant presque également sa patrie, sa religion, et son roi; un *Crillon*, cet intrépide *Crillon*, cet émule de *Bayard*, ce second chevalier sans peur et sans reproche, aussi hardi à la cour que dans les combats; un *Brissac*, un d'*Aumont*, célèbres par les exploits de leurs pères, et les leurs; une duchesse de *Montpensier*, distinguée d'abord par sa beauté, devenue ensuite intrigante, acharnée par ressentiment, cherchant, dans l'exil, dans la déposition, dans la mort de *Henri III*, à se venger d'un outrage personnel, plus qu'à servir son parti, ou à punir le destructeur de sa famille; un duc de *Mayenne*, froid, ambitieux, plein de talens, mais n'ayant ni les fureurs d'un enthousiaste, ni les vices qui deviennent peut-être des qualités nécessaires à un chef de parti; et mille autres, dans l'église, dans l'épée, dans la robe, dans la bourgeoisie.

Voilà certainement autour de *Henri IV* bien plus de personnages principaux qu'il n'y en a dans toute l'*Énéide*, et autant que peut en offrir l'*Iliade* : les voilà tout dessinés; et c'est sous les yeux de leurs arrière-petits-enfans que l'auteur va les reproduire;

avantage que le seul *Homère* a eu jusque-là parmi les poètes épiques; car on peut conjecturer qu'il écrivoit, comme M. de *Voltaire*, dans un siècle voisin de celui de ses héros[1].

Celui-ci avoit donc, et par le sujet, et par les circonstances, mille fois plus de facilités et de ressources, qu'aucun de ses prédécesseurs : il n'étoit plus question pour lui que de vivifier, par d'heureuses fictions, ces ossemens épars dans le vaste champ de l'histoire; de les mettre en mouvement sur un théâtre disposé avec adresse; d'en composer un corps qui, ayant la vérité pour âme, fût revêtu et paré des douces illusions de la fable, des plus riches trésors de la poésie.

[1] C'est un avantage, quant à l'intérêt; c'est peut-être un désavantage quant à la poésie, quant à la liberté des fictions, quant à l'arrangement des faits. Mais *Homère* n'a pas été embarrassé par ces difficultés : il ne s'en est pas moins livré à tout ce que lui dictoit la noblesse, l'audace de son imagination; il n'a pas craint de choquer, de contrarier l'histoire. En parlant aux enfans, il a fait les pères si grands, que l'esprit humain n'a encore rien produit qui ait pu les effacer.

Avec le même génie, on pourroit donc, dans tous les temps, opérer le même prodige. Il faudroit une poésie divine pour changer en demi-dieux des hommes si voisins de nous; mais ayez cette poésie, et vous ferez ce miracle. Alors ce sera un avantage et une qualité de plus, d'avoir eu à métamorphoser des hommes dont la mémoire étoit encore récente et chère. Quel Français ne croira pas plus facilement à l'apothéose de *Henri IV*, qu'à celle de *Childebrand?* (*Linguet.*)

Voilà ce que pouvoit, ce que devoit être la *Henriade*. Est-ce ce qu'elle est ?

Il est impossible d'en éluder l'aveu : non ; la *Henriade* n'est rien de tout cela. Elle manque absolument d'action : l'auteur n'a pas même tiré parti des nombreux et précieux matériaux qu'il avoit à sa disposition : il n'a ajouté au sujet aucun des ornemens que le genre exigeoit, et dont une imagination tant soit peu féconde auroit pu si facilement l'enrichir ; il a même énervé le peu de ces ornemens qu'il a essayé d'emprunter aux poètes ses prédécesseurs : c'est ce qu'il faut développer.

Quant à l'espèce d'immobilité, et par conséquent de glace, répandue sur tout ce poëme, il ne faut que l'ouvrir pour s'en apercevoir : vous y trouvez de beaux portraits, mais presque pas un être vivant : ce sont des médaillons bien finis, propres à décorer agréablement une galerie, mais non pas des personnages qui puissent la remplir et l'animer par leurs mouvemens.

A commencer par *Sixte V*, c'est sous son règne que l'auteur envoie la Discorde chercher au Vatican la Politique, pour venir corrompre la Sorbonne : assurément c'étoit là l'occasion de le faire agir dans le poëme, à peu près autant qu'il agit en effet dans l'histoire : au moins est-ce de lui que la Politique devoit recevoir ses ordres et ses instructions.

Point du tout : vous trouvez une très-belle peinture, en cinquante vers, de l'ancienne Rome et de la nouvelle ; des révolutions du Saint-Siége, de ses

pertes et de ses gains : mais c'est une peinture. Suit un portrait de *Sixte V*, en huit vers, après lesquels il disparoît si bien, qu'il n'est plus même nommé : et ce n'est pas par ménagement pour sa dignité que l'auteur l'a laissé dans cet oubli, puisque la principale qualité qu'il lui attribue est la fourberie ; puisque de huit vers qui concernent ce pontife, il y en a sept employés à exprimer son goût pour la fraude ; ce qui n'a pas même le mérite de la vérité historique.

Il en est de même de la reine d'Angleterre et du roi d'Espagne ; il en est de même de *Henri III* et des principaux officiers François : c'étoient surtout ceux-là que le poète devoit s'attacher à employer, à placer dans des situations où leurs vertus et leurs défauts se pussent manifester, pour contribuer à l'intérêt, au mouvement général ; et c'est ce qu'il n'a pas fait : la plupart de ceux dont j'ai parlé ci-devant ne sont pas même nommés, ou ne sont que nommés.

Henri III n'est introduit dans un récit fait à Londres, que pour y être blâmé [1] ; et auprès de Paris, que

[1] On pourroit même dire, pour être outragé cruellement et indécemment. C'est son allié en ce moment, son héritier présomptif, son ambassadeur qui parle ; et cet allié, cet héritier, cet ambassadeur, lui impute, en un seul vers, deux *lâchetés*, en employant le mot. Au sujet du duc de *Guise*, de ses attentats, et de sa mort, *Henri IV* dit :

« Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
« Le souffrit *lâchement*, et s'en vengea de même. »

Cela est vrai ; mais est-ce à celui qui le représente à le

pour y être tué. *Biron*, présenté comme le véritable ami de *Henri IV*, comme l'*Ephestion* de cet *Alexandre*, ne paroît qu'une seule fois, uniquement pour recevoir cet éloge, et on ne sait plus ce qu'il devient : *Mornay* est amené trois ou quatre fois, dont deux pour donner lieu de dire de lui en termes différens la même chose, savoir que ce capitaine est un sage, détestant la guerre, la faisant cependant par complaisance, mais sans tuer personne;

.... Affrontant la mort, et ne la donnant pas :

ce qui est très-beau en philosophie; mais très-sec, et très-froid dans un poëme, surtout quand ce sage se borne à son rôle d'automate, et n'agit pas ailleurs plus qu'il ne frappe dans les batailles.

Ceux même des personnages qui semblent prendre quelquefois des attitudes un peu animées, ne les conservent pas long-temps; ce n'est guère que par des épithètes, ou des efforts passagers et sans effet, qu'ils sont caractérisés. Vous avez bien le *vaillant* TURENNE, et le *prudent* MAYENNE; et HARLAY, *ce noble guide*, et POTIER, *cet homme juste;* et les SEIZE, *signalés par le crime entre les factieux*.

Mais *Turenne* est un brave chevalier qui se bat une fois en duel, et dont il n'est question ni avant, ni après. Quand *Harlay* a été mis à la Bastille par

dire? A chaque page, dans la *Henriade*, c'est l'auteur *philosophe*, ou *philosophant*, qui se découvre; ce ne sont jamais les personnages qui parlent (*Linguet.*)

Bussy le Clerc, ce qui occupe environ trente vers; quand *Potier* a fait aux Etats son discours qui en contient, avec tous les accessoires, environ soixante, ils s'évanouissent tous deux, et on ne les revoit plus : les Etats eux-mêmes ne font qu'une apparition d'un moment, sans influer sur rien.

Le duc de *Mayenne*, le second personnage, et en partie le héros du poëme, l'*Hector* de l'*Achille* françois, qui devroit au moins pendant quelque temps partager les regards et l'intérêt; le duc de *Mayenne* n'est lui-même qu'un spectateur. Dans les batailles, c'est son frère, et non pas lui qui se distingue : dans les processions fanatiques des moines, il regarde et laisse faire; dans les apprêts de l'attentat de *Jacques Clément*, il

Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer.

Il ne paroît aux Etats,

Avec tout l'appareil qui suit un souverain,

que pour s'entendre déclarer qu'il n'est qu'un sujet; et il l'entend sans répondre un mot : il ne parle pas plus qu'il n'agit.

Les *Seize*, ces bourgeois audacieux, les principaux mobiles de la rébellion, ces têtes de la Ligue, ces rivaux du duc de *Mayenne, placés à ses côtés*, dit le poète,

Et jusque sous le dais par le peuple portés :

ces terribles *Seize* ne servent dans la *Henriade* qu'à

mettre le Parlement à la Bastille, et à s'enfermer dans une cave à la suite d'un sorcier hébreu, pour essayer de faire périr les deux rois, en piquant des images de cire avec des aiguilles.

Enfin *Henri IV* lui-même, *Henri IV*, à qui tout devroit se rapporter, et de qui tout devroit recevoir le mouvement, n'est guère plus vivant que les autres. Des dix petits chants dont le poëme est composé, il en emploie un à se rendre en Angleterre; deux à faire un très-beau récit, qui ne produit rien, qui n'amène aucun événement; un quatrième à faire en rêve le voyage du ciel, qui n'influe pas davantage sur la suite; et un cinquième dans les bras d'une petite fille qu'il rencontre en passant; pour laquelle il oublie aussitôt toutes ses affaires, et qu'il abandonne aussi lestement qu'il l'a prise.

Dans les cinq autres, que fait-il? Hors le huitième et le dixième, où l'on démêle quelques-uns des traits conservés par les annales du temps, on ne retrouve pas seulement dans la *Henriade* le *Henri* de l'histoire. On pourroit même dire, d'après l'épisode d'Anet, que ses foiblesses y acquièrent plus de relief que ses vertus : au moins y sont-elles peintes avec plus de détail.

Quelle différence dans les autres poètes dont j'ai parlé! Quelle chaleur, quel mouvement dans l'*Iliade*, pendant l'absence d'*Achille!* Combien de capitaines dans les deux partis se couvrent de gloire, sans qu'il soit possible d'oublier celui qui ne paroît pas! Dès qu'il se montre, il brille seul, il est vrai : mais avec quelle adresse *Homère* a sauvé l'honneur des *Dio-*

mède, des *Agamemnon*, des *Ulysse!* il les a tous fait blesser dans quelqu'une des batailles précédentes, de sorte qu'il est au moins douteux, si c'est par la présence d'*Achille*, ou par leur inaction forcée, qu'est produite leur espèce d'éclipse.

Il y a moins d'action dans l'*Enéide*; et c'est aussi le principal reproche que l'on a fait à cet admirable ouvrage : mais cependant sa tranquillité même est un tourbillon, auprès de l'inertie de la *Henriade*. Comparez seulement la tendre *Didon* à la philosophe *Elizabeth*, ou à la facile *Gabrielle*; les jeux chez *Aceste*, près du tombeau d'*Anchise*, la visite au respectable *Evandre*, etc. au court déjeuner de l'île de *Jersey*, à la sèche prophétie du gentil-homme ermite; la *Sibylle* et son enfer, au songe envoyé par *Saint-Louis*, avec ses détails; enfin les négociations, les descriptions, les batailles dont les six derniers livres du poëme latin sont remplis, et cette attention perpétuelle à remettre sous les yeux des Romains, non seulement l'histoire, mais ce qui étoit bien plus piquant encore, les fables de leurs pères, avec le vide de la *Henriade*, son silence sur tous ces objets; et si vous avez encore le courage de censurer l'indolence du pieux *Enée*, au milieu de tant d'objets animés, que direz-vous donc de celle du *Bourbon* du seizième siècle, imitée par tout ce qui l'entoure?

Dans la *Jérusalem délivrée*, la sorcellerie tient peut-être un peu trop de place; mais tout le reste y est plein de feu et de vie. On s'attendrit avec *Armide* quand elle enlève *Renaud* : on partage son désespoir

quand il la quitte : on pleure avec *Herminie ;* on pleure avec *Tancrède*, quand il a perdu *Clorinde*, quoique ce soit son indifférence qui fasse couler les larmes de la princesse d'*Antioche*. Les batailles du *Tasse*, aussi bien peintes que celles d'*Homère*, sont plus variées ; et il a eu l'art d'y ramener *Armide*, et *Armide* toujours aimable, toujours intéressante, parce qu'elle est toujours passionnée.

L'*Arioste* lui-même, dans son genre moitié burlesque, et moitié sérieux ; l'*Arioste*, qui semble se livrer au délire d'une imagination folle et sans objet ; l'*Arioste* n'a pas un de ses personnages, et le nombre en est incroyable, qui ne soit en action ; pas un, dont on ne partage les périls, dont on ne voie avec satisfaction les succès, ou avec douleur les infortunes.

Enfin chacun de ces poëmes est, pour ainsi dire, une mine de caractères tous différens, de situations plus intéressantes les unes que les autres : ce sont des magasins inépuisables de sujets de tragédies, d'opéras, de romans, et de sujets dus à l'imagination des auteurs. En trouveroit-on un seul dans la *Henriade?* Comment des fables, dont le fond est absurde, ont-elles produit sous la main des autres poètes de si admirables détails, tandis que d'un fond si vrai, si noble, si fécond, si terrible, il n'est sorti, sous celle de M. de *Voltaire*, que des miniatures sans mouvement, sans expression ? Le coloris, comme je l'ai dit, en est très-agréable : mais elles ne représentent que des morts.

Il y a pour la poésie épique une autre espèce d'ac-

tion, qui n'y est peut-être pas moins nécessaire; qui sans tenir précisément au fond, ni même à l'intérêt du poëme, ne laisse pas cependant de l'augmenter, et repose doucement le lecteur, sans lui faire oublier ses héros : ce sont les peintures accidentelles, soit des pays où le poète les fait voyager, soit des mœurs étrangères ou nationales adroitement développées dans les épisodes, soit même des sciences et des arts qui peuvent piquer la curiosité, ou fournir de belles images. Le poète y peut, il y doit même déployer toutes ses connoissances. Comme il parle en son propre nom ; qu'il est censé être inspiré par les Muses ; qu'il est le maître de créer tous ses incidens; qu'il doit perpétuellement intéresser, plaire et instruire, il peut développer sans scrupule tout ce qu'il sait, pourvu que ses leçons soient amenées sans efforts, et sa science étalée sans pédantisme. C'est à quoi *Homère* et *Virgile* n'ont pas manqué.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont les tableaux géographiques, physiques, politiques, historiques, encyclopédiques du monde alors connu, du moins des Grecs, c'est-à-dire d'une partie des bords et des îles de la Méditerranée : car pour eux c'étoit là l'univers. Mœurs, usages, religion, arts, lois, bornes des états, intérêts publics et privés, tout s'y trouve : et ce charme secret qui a d'abord séduit les contemporains, a probablement contribué, au moins autant que le mérite même de la poésie, à établir cette réputation d'*Homère*, à laquelle les siècles n'ont pu porter d'atteinte.

Virgile a eu soin de l'imiter en cela. Les bornes du monde s'étant bien reculées depuis le siége de Troie, le champ de l'*Enéide* est aussi plus vaste. Il présente d'abord son héros en Afrique; mais un récit adroitement motivé reporte le lecteur en Asie, et le rend témoin de la destruction de Troie, c'est-à-dire de la ville la plus illustre de cette partie du globe. Ce récit amène les amours de *Didon*, morceau qui seroit le chef-d'œuvre de la poésie épique, si *Enée* la quittoit plus noblement, et qui l'est peut-être encore, malgré ce défaut. Arrivé en Italie, *Enée* commence par descendre aux enfers, ce qui donne lieu au plus beau tableau de la religion, des mystères, de la philosophie, de tout ce que la communication des Grecs avoit fait transpirer chez les Romains modernes de grand, d'ingénieux dans ces matières; mais en s'occupant ainsi d'une philosophie étrangère, le poète ne néglige pas de rappeler tous les anciens noms des peuples de son pays, et leur vieille législation, et leur vieille mythologie, et jusqu'à la vieille topographie de Rome, ainsi que de ses environs; enfin, tout ce que l'antiquité pouvoit offrir à la mémoire de cher et de sacré.

Le *Tasse* et l'*Arioste* n'ont pas ce mérite au même degré; mais ils n'en sont pas tout-à-fait dépourvus. Les mœurs du temps au moins sont peintes, le costume de la chevalerie est observé. On voyage avec leurs héros; le monde entier passe en revue sous les yeux du lecteur; et quoique leurs courses, surtout dans l'*Arioste*, soient aussi extraordinaires que les

personnages, on est moins choqué de ce qu'elles peuvent avoir de bizarre et de prodigieux, qu'amusé de ce mouvement, de ce fracas non interrompu. Il prévient la monotonie : on admire l'art avec lequel le poète, toujours maître de lui-même, parcourt, sans s'égarer, le labyrinthe immense où il semble ne s'être point ménagé d'issue.

Dans la *Henriade*, l'auteur s'est tracé un petit cercle dont il ne sort pas plus que son héros. Il ne le mène en Angleterre, que pour y raconter la Saint-Barthélemi : ce voyage occasionne une quarantaine de vers très-beaux sur le gouvernement et le caractère des Anglois; mais pas un trait qui les présente en action, ni qui les incorpore au poëme; pas un événement relatif à cette île, qui, dans ce temps-là même, auroit pu fournir de si beaux épisodes.

La Discorde se transporte à Rome; et cela fournit encore, comme je l'ai dit, une description de soixante vers, mais description toute en esprit, en antithèses; pas une action, pas un fait; dès que la Discorde est partie, Rome s'évanouit pour le poète et pour le lecteur.

Quant à l'Espagne et aux Espagnols, tout ce qu'on en trouve dans la *Henriade*, c'est l'épithète de *vieux Castillan*, donnée à *Philippe II*, ce qui n'est pas merveilleusement instructif, ni agréable.

Après la conversation de Londres et la course de Rome, le pays le plus éloigné qui paroisse dans notre poëme, c'est la Normandie. La scène entière est autour de Paris : le lecteur y est sans cesse enchaîné

comme le poète : pas une diversion qui l'en écarte; pas une idée qui le soulage de ce spectacle honteux et affligeant des François asservis par des usurpateurs tyranniques, et révoltés contre un Roi aussi vertueux que légitime; pas une allusion aux mœurs du temps, ni aux usages antiques; et s'il y en a quelques-unes, elles sont fausses.

Tel est le commencement du VIme chant:

C'est un usage antique et sacré parmi nous,
Quand la Mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois, si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits:
Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois.
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance :
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au sang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée, etc.

Dans tous les sens rien de moins exact que toutes ces assertions. Peut-on appeler usage ce qui ne s'est jamais fait? Or, jamais il n'est arrivé en France que le peuple ait disposé de la couronne, par la raison *que la source du sang royal étoit tarie*. Dans les deux changemens de dynastie que notre histoire nous montre, la race déplacée avoit encore des rejetons.

Ce n'est pas non plus la généalogie de *Henri IV* qui fut contestée aux Etats de Paris. La légitimité de ses droits, fondée sur celle de sa filiation, ne fut

jamais révoquée en doute : la Ligue sentoit, convenoit si bien que le trône appartenoit à sa maison, qu'elle reconnut pour roi le cardinal de Bourbon son oncle. C'est sa religion qu'on inculpoit ; c'est comme hérétique, et non comme inhabile à succéder, qu'on prétendoit l'écarter. De pareilles altérations de l'histoire sont inexcusables, parce qu'il n'en résulte aucune espèce de beauté.

Ces Etats eux-mêmes devoient fournir un superbe épisode : c'étoit le lieu de parler de leurs anciens droits, de leurs anciennes formes ; d'y faire paroître en action les membres les plus intéressés à la décision qu'on sembloit attendre de cette assemblée ; et l'on n'y trouve qu'une scène muette, aussi courte que froide. Elle occupe à peine cent vers dans le poëme, dont cinquante sont employés au seul discours qui s'y prononce ; et, ce qui est assez étrange, après que l'auteur a dit,

> Du *Parlement* les sages députés
> N'y défendirent point nos foibles libertés ;

on est tout surpris de voir que le seul orateur qui y parle, est un conseiller au Parlement, et qu'il réclame ces *libertés*.

Tant de sécheresse, jointe à tant de langueur et d'inexactitude, a d'autant plus de quoi étonner, que ce sujet, comme je l'ai dit déjà, présentoit de lui-même le plus riche fonds où jamais poète épique ait eu à puiser. Mais il semble que M. de *Voltaire*, au lieu de songer à profiter de cette abondance, ait

craint d'en être accablé. Loin de chercher à faire valoir tout son sujet, on croiroit qu'il ne s'est appliqué qu'à le resserrer : il a fourni sa carrière comme un homme infirme qui, tremblant de la trouver trop longue, auroit pris des précautions pour la raccourcir.

On s'aperçoit à chaque page qu'il est pressé de finir. Au lieu de chercher, comme les modèles de l'épopée, à prolonger adroitement par les illusions du génie le plaisir et l'admiration des lecteurs, il croyoit ne pouvoir trop tôt se débarrasser d'eux. On voit à la brièveté de ses chants, à la tournure raccourcie du peu d'aventures qu'il y laisse entrer, combien lui pesoit sa pénible fonction. La bataille d'Ivry occupe à peine chez lui trois cents vers, dont un tiers est rempli par une anecdote touchante, mais prise ailleurs; c'est celle du jeune *D'Ailly* : elle est toute de l'*Arioste*; et combien la copie est au-dessous de l'original !

Mais ce qu'il y a de bien plus inconcevable, c'est qu'écrivant pour une nation chez laquelle les femmes ont joué dans tous les temps un si grand rôle; et les ayant fait paroître avec tant d'éclat dans ses tragédies; ayant choisi, pour s'essayer dans l'épopée, une époque où elles ont, sinon brillé avec plus d'éclat, au moins agi plus vivement, plus violemment que jamais, M. de *Voltaire* ne leur a donné aucune place dans son poëme; car je n'appelle pas un rôle épique la petite fantaisie éphémère du neuvième chant, copie foible et maniérée du

Tasse, où l'on ne trouve pas plus de passion que de décence.

Gabrielle, cette beauté chérie, qui eut une si grande part, non seulement aux amours, mais à la confiance de *Henri IV*, et par qui cependant il ne se laissoit pas toujours maîtriser; *Gabrielle*, qui eut pendant quelque temps, non sans vraisemblance, l'espoir de devenir reine, doit être une des principales actrices sur le théâtre de l'épopée, ou n'y point paroître : il valoit mieux la supprimer, que d'en faire une petite aventurière, inconnue, amenée tout à la fin du poëme pour être l'instrument et la victime d'une espiéglerie, qui n'ayant de rapport à aucun événement antérieur, se termine de même sans laisser de traces.

Les prédécesseurs de l'auteur françois ont tout sacrifié, histoire, vérité, vraisemblance, pour se procurer des femmes passionnées; et lui, qui avoit cet avantage sans effort, l'a ou négligé, ou méconnu.

Ne pouvoit-il pas tirer un parti intéressant de cette fameuse duchesse de *Montpensier*, plus véritablement l'âme de la Ligue que le duc de *Mayenne*; de cette femme implacable, qui portoit toujours des ciseaux dans sa poche pour tondre *Henri III*, quand on le feroit moine; de cette femme qui avoit été un des principaux ornemens d'une cour, où la beauté servoit sur-tout à préparer, à assurer les crimes de la politique? L'invocation à l'Amour pour l'engager à tendre des piéges au vainqueur d'Ivry, n'auroit-elle pas été mieux placée dans sa bouche, que dans

celle de la Discorde? Auroit-il été si difficile d'en faire un des principaux mobiles du poëme, soit qu'elle bornât ses artifices à tâcher d'enchaîner *Henri* seulement; soit qu'elle essayât d'étendre le prestige à plusieurs des officiers royalistes, et d'introduire par ce moyen efficace les défiances, le mécontentement, et la trahison dans l'armée qui menaçoit Paris?

Et *Marie Stuard*, l'histoire ne conduisoit-elle pas le poète à parler de ce meurtre d'une reine de France, si indignement assassinée par une rivale vindicative; d'une reine dont les malheurs avoient tant de liaison avec les troubles qui repoussoient *Henri* du trône qu'elle avoit occupé? Sa beauté, ses imprudences, ses infortunes, trop justifiées par des crimes, n'en faisoient-elles pas un véritable personnage épique, et l'objet d'un intéressant épisode?

Et le comte d'*Essex*, si long-temps favori de la reine qui le fit périr sur un échafaud, n'étoit-ce pas là encore une occasion non seulement de tracer en général un tableau des suites que peuvent produire les passions des femmes, mais de peindre en particulier les Anglois, en les faisant agir? Un trait qui a fourni une tragédie françoise, redonnée tous les jours, ne pouvoit-il pas également faire le sujet au moins d'un chant, dans un poëme épique françois?

Mais il auroit fallu altérer l'histoire! *Elisabeth* n'a jamais été amoureuse du comte d'*Essex*..... elle étoit vieille.... Eh! qu'importe? *Achille* n'a jamais peut-être tué *Hector*. L'histoire prétend que l'issue du

siége de Troie fut un accommodement honteux pour les Grecs, et que le siége même n'avoit pas été une expédition bien glorieuse. *Homère* parloit à la génération dont les grands-pères avoient pu assister eux-mêmes à ces traités, à ces prétendus exploits : en a-t-il moins chanté les prouesses de ces héros chimériques?

Henri IV lui-même a-t-il jamais été en Angleterre? Est-ce à la reine *Elisabeth* qu'il falloit donner de l'amour dans cet épisode? Y falloit-il même de l'amour pour le rendre intéressant, pour y placer une femme agissante, une femme en vie, au lieu d'un buste sans mouvement?

Je ne parle point de tant d'autres personnages dont la multitude donne à la simple histoire de ce temps-là une apparence dramatique si favorable pour l'épopée : je suppose que M. de *Voltaire* ait été excusable de ne pas tirer d'eux toutes les ressources qu'ils pouvoient fournir avec un peu d'imagination ; mais comment les révolutions les plus singulières, les événemens les plus mémorables, ont-ils pu échapper à un auteur qui en étoit, pour ainsi dire, pressé à chaque pas, et qui devoit avoir plus de peine à les écarter, qu'il n'en auroit eu à en faire usage?

Comment n'a-t-il rien dit de la Hollande, de cet admirable monument de l'industrie humaine, de cette barrière opposée par le désespoir au despotisme, de ces alliés naturels de *Henri IV*; de ces ennemis irréconciliables et heureux de *Philippe II?* Ils entroient si naturellement, si nécessairement dans le

plan de la *Henriade*, qu'il a fallu de l'effort et de la réflexion pour les en exclure.

Comment n'y trouve-t-on pas un mot sur les conquêtes des Portugais en Asie; sur celles des Espagnols en Amérique; sur ces dominations immenses autant que fructueuses, toutes réunies sous le pouvoir du fortuné *Philippe*, et dont les trésors lui servoient à soulever la France? La nouveauté de ces événemens, l'importance de ces possessions, la prépondérance qu'elles donnoient à l'Espagne, la rivalité naissante des François, qui commençoient à y jeter un regard d'envie, tout cela n'appartenoit-il pas à un poëme, dont l'époque est la fin du seizième siècle, et où les acteurs sont des François, des Anglois, des Espagnols?

Mais comment passer de la rivière d'Eure aux mers de Mexique et de Callicut? Comment se transporter de Paris à la Vera-Cruz ou à Goa? Comment? Par un trait d'imagination: comme *Virgile* a fait contemporains *Enée* et *Didon*, qui ont vécu à trois cents ans l'un de l'autre; comme le *Tasse* a donné sérieusement pour soldat à *Godefroi de Bouillon* un *Renaud* qui n'a jamais existé, et à ce même *Renaud* pour maîtresse une *Armide* non moins chimérique; comme l'*Arioste* a donné très-plaisamment au fabuleux *Roland* pour rival, et pour rival heureux, auprès d'une princesse chinoise imaginaire, un berger asiatique, dont les copies ne sont pas rares en France, mais dont l'original n'est sorti que du cerveau du poëte. Il falloit créer un ressort quelconque qui ramenât les

deux Indes au camp de *Henri;* et il semble qu'il auroit été facile d'y réussir sans choquer la vraisemblance.

Les protestans françois avoient déjà tenté plus d'une entreprise dans ces contrées éloignées. Un chevalier de *Villegagnon* avoit fondé au Brésil, en 1552, si je ne me trompe, une colonie de réformés, sous les ordres, et avec le secours de l'amiral de *Coligni*. Cet essai n'ayant pas été heureux, d'autres navigateurs de la même communion avoient fait en 1564 une tentative du même genre sur les côtes de la Floride, et ils y avoient été massacrés indignement par les Espagnols. Un détachement de calvinistes, commandés par un chevalier de *Gourgues*, avoit passé les mers, uniquement pour punir cette cruauté, pour venger l'assassinat de leurs frères sur cette nation d'ailleurs si généreuse, mais dont les soldats de ce siècle, et surtout de cet autre monde, parurent trop souvent avoir oublié la magnanimité naturelle.

Ces voyageurs guerriers, dévoués par leur naissance et par leur religion spécialement au parti de *Henri IV*, et ses contemporains, ne pouvoient-ils pas avec probabilité se trouver dans la *Henriade*, et y obtenir de nouveaux avantages sur les Espagnols, en racontant les anciens?

D'ailleurs la Ligue avoit des Castillans, des Portugais dans ses armées : pourroit-on trouver extraordinaire que quelqu'un d'eux eût servi sous les successeurs des *Cortez* et des *Pizarre?* Ne pouvoient-ils pas avoir avec eux des Mexicains ou des Incas? *Vil-*

legagnon, le chevalier de *Gourgues* n'en auroient-ils pas pu ramener ? Quand *Charles XII* gagna la bataille de Narva, il fit prisonnier parmi les Russes, près de la mer Baltique, un prince tartare, né près des Palus-Méotides. Le poète françois ne pouvoit-il pas faire trouver à la bataille d'Ivry un descendant de *Montezuma*, ou d'*Huascar*, le faire désarmer par le roi de France ? Comblé des bontés de son vainqueur, l'Indien lui auroit raconté les désastres de sa patrie : il se seroit déterminé à la venger, en embrassant le parti le plus juste, en se signalant contre les rebelles favorisés par les destructeurs de son pays.

N'auroit-il pas pu retrouver encore une mère, ou une sœur, ou une maîtresse chérie, enlevée par les Rochelois dans quelques-unes de leurs expéditions contre les nouvelles possessions américaines des Espagnols ? Leur reconnoissance, leur conversion, leur bonheur ou leurs nouvelles traverses, si l'auteur avoit voulu que ce nouvel *Abradate*, en signalant sa gratitude pour le *Cyrus* françois, fût de même ravi à sa *Panthée;* tout cela n'auroit-il pas pu former un épisode varié, attendrissant, sublime ? Y a-t-il un seul lecteur qui eût accusé le poète d'audace, ou de manquer à la probabilité ? La raison elle-même n'applaudiroit-elle pas à de semblables fictions ; et la véritable philosophie n'y offriroit-elle pas autant, et plus de ressources à la poésie, que les écarts de l'imagination ?

En se refusant à toutes les beautés qui naissoient, comme on le voit, du sujet, M. de *Voltaire* leur

en a-t-il du moins substitué d'assez brillantes pour prévenir les regrets? Est-ce pour prouver sa propre richesse, qu'il a paru dédaigner celle de sa matière?

Je ne vois dans tout son poëme que trois morceaux qui semblent mériter le nom d'épisodes, c'est-à-dire, où il ait essayé de se détacher de l'histoire, et de donner quelque chose à l'imagination : l'un est le voyage en Angleterre du premier chant; l'autre, le voyage au Ciel, en rêve, du septième; et le troisième, qui est un voyage encore, mais un peu différent des deux autres, auprès de la bergère d'*Anet*, dans le neuvième chant. Malheureusement si ce ne sont pas des matériaux fournis par l'histoire, ce sont des copies de l'Enéide et de la Jérusalem: ce qui suffiroit déjà pour leur ôter beaucoup de mérite.

Je sais bien qu'on dira que c'est un droit établi, que chaque écrivain récent emprunte ainsi à ses prédécesseurs, sans encourir de blâme : *Virgile* a emprunté d'*Homère*; l'*Arioste* et le *Tasse*, d'*Homère* et de *Virgile*. La descente aux enfers est tirée de l'Odyssée. *Alcine*, *Armide*, ont été peintes d'après *Didon*. Jamais on n'a reproché aux poètes, comme une preuve d'impuissance ou de sécheresse d'esprit, cette adoption des idées étrangères, qu'ils naturalisent et embellissent dans leur langue.

Non sans doute, quand ils les embellissent. Ainsi comparez le 6me livre de l'Enéide, et l'évocation des âmes dans l'Odyssée, vous verrez s'il est possible de regarder *Virgile* comme un copiste. Dans le poëme grec, *Ulysse* creuse un trou, à l'entrée d'une ca-

verne qui communique au Tartare : il y verse le sang de plusieurs victimes : aussitôt les âmes accourent pour en boire. Jusqu'à ce qu'elles aient bu, elles ne reconnoissent personne ; et cependant, malgré cet aveuglement, et tout âmes qu'elles sont, la vue d'une épée les effraie et les écarte. Enfin, quand elles sont admises à humer cette savoureuse liqueur, elles reconnoissent *Ulysse*, et lui disent des pauvretés ou des naïvetés, si l'on veut, dignes de tout cet appareil.

La descente aux enfers de *Virgile* est autant au-dessus de cette grossière puérilité, qu'un diamant parfait et bien taillé est supérieur au sable où la nature l'a formé. Les imitations de M. de *Voltaire* sont-elles aussi heureuses ?

La première, celle de la visite de Londres, n'amène qu'un récit isolé. *Elisabeth* n'est là que pour l'entendre, et pour souhaiter un bon voyage au narrateur. Pas un trait relatif aux mœurs angloises, à la magnificence de Londres, à son commerce, au règne si remarquable de *Henri VIII*, à la manière dont la fille d'*Anne de Boulen* étoit parvenue au trône, après en avoir été exclue : on ne voit dans ce chant, comme dans la gravure qui le décore, qu'un cabinet, un homme assis qui parle, et une femme assise aussi, qui écoute.

Quelle différence dans l'original ! Le poète commence par tous les détails de la fondation d'une ville superbe; avant que d'introduire le héros faisant son histoire, il raconte celle, et du lieu où il doit parler,

et de la souveraine qui doit l'entendre : les artifices de Vénus préparent déjà le lecteur aux suites qu'aura le récit pour cette reine infortunée ; et en effet l'attention la conduit à la tendresse. Elle s'enflamme pour le héros qui raconte ses malheurs avec tant de grâce ; elle se livre à une passion qu'elle croit innocente, et que la politique même autorise : elle en est la victime. La description de son amour, de son désespoir, de la catastrophe qui le termine, est un chef-d'œuvre de sentiment et de poésie tout à la fois, qui n'a encore été égalé dans aucune langue.

Enfin, par un coup de génie qu'on ne peut assez louer, ce même morceau qui, détaché, et sans autre mérite que celui de la perfection du tableau, fixeroit à jamais les yeux et l'admiration des hommes de tous les pays, se lioit pour les Romains à une des plus remarquables particularités de leur histoire : il expliquoit l'origine de cette haine irréconciliable qui avoit si long-temps régné entre les descendans de Didon et ceux d'Enée, entre Rome et Carthage : il justifioit en quelque sorte la ruine de celle-ci, écrasée enfin sous la fortune de l'autre. Tous les hommes instruits savent par cœur et redisent avec un plaisir toujours nouveau ces vers immortels :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios, ferroque sequare colonos !
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor etc.

La foible imitation françoise a-t-elle seulement la

moindre trace de ces beautés, et surtout de la dernière, qui, par le rapport singulier des circonstances devoit se présenter d'elle-même au poète? La rivalité n'est-elle pas à-peu-près pareille entre la France et l'Angleterre, entre Paris et Londres? N'étoit-ce pas là le lieu d'imaginer une raison aussi ingénieuse, pour expliquer comment le Pas de Calais, qui met une si petite distance entre les deux états, en met une si prodigieuse entre les esprits des habitans?

Les rois étoient amis alors, je l'avoue; mais les nations ne l'étoient pas : d'ailleurs il ne s'agissoit pas de copier le trait de génie de l'Enéide, mais de l'égaler, de le remplacer par un autre, qui pût, malgré cet accord momentané, faire une allusion aussi piquante aux dispositions secrètes et héréditaires des deux peuples. Avec un si admirable modèle sous les yeux, en se proposant de l'imiter, M. de *Voltaire* a réduit sa paisible conférence entre l'ambassadeur couronné et la fille de *Henri VIII*, à des complimens, à des portraits et des antithèses.

Il y a peut-être encore plus de différence entre le songe où un saint roi est le guide de *Henri IV*, et la course souterraine où une sibylle rend le même service à *Enée*. Autant la description du poète latin est noble, facile, touchante, claire, mêlée avec une adroite variété de détails philosophiques, historiques, mythologiques et moraux; autant celle du François est sèche, pressée, monotone, obscure.

Ce que la nature même des lieux a de trop sombre, de trop lugubre, *Virgile* l'adoucit par les ren-

contres successives de *Palinure*, de *Caron*, de *Déiphobe*, de *Didon*. Il n'y a pas jusqu'à la description du Tartare, qui ne soit animée par des tableaux et des vers immortels, comme la description du malheureux *Titye*.

.... rostroque immanis vultur adunco
Immortale jecur tundens, fœcundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

ou celle de cet impie célèbre, qui crie à haute voix :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos!

et tant d'autres, dont ce seul morceau est rempli.

La carte du pays est exactement marquée d'après la théologie païenne : les deux voyageurs traversent d'abord l'Achéron, puis le parvis, en quelque sorte, des Enfers, où il y a plutôt absence de bonheur que punition. Ensuite ils viennent au véritable Tartare, où sont les grands criminels et les vrais supplices ; et ils arrivent aux Champs-Elysées, où l'avenir leur est révélé sur les bords du Léthé. Tous ces départemens étoient en effet placés, par la Fable, les uns auprès des autres, et sous la même domination. Le poète est à la fois philosophe majestueux, et peintre exact de la croyance de son temps.

Mais dans la *Henriade*, les deux rois montent d'abord au ciel pour assister au jugement des âmes : de là ils *sont emportés par un tourbillon*, dans un chaos où se trouve l'enfer, suivant le poète, et le

purgatoire, suivant le saint; le Paradis est tout auprès, et au bout du Paradis, le palais des Destins. On ne comprend rien à toute cette marche; elle n'est point conforme à nos idées religieuses : il n'y a pas d'apparence que l'auteur ait voulu la présenter comme un système à lui. Qu'est-ce donc? Certainement ce n'est pas une beauté, que ce mélange d'idées et d'expressions moitié païennes, moitié chrétiennes, où l'on ne trouve ni les dogmes de l'un de ces cultes, ni les agrémens qui accompagnent les fables de l'autre.

On pourroit même dire que la morale de celui-ci est bien plus rigoureuse. *Virgile* place en enfer, dans le Tartare, non seulement les sacriléges, les tyrans, les traîtres QUI ONT VENDU LEUR PATRIE; mais les voluptueux gourmands, et, ce qui est plus rigide, les parvenus avares, qui n'ont pas fait part de leur opulence à leurs proches; au lieu que le poète françois s'écrie doucereusement :

> Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
> Qui, livrés aux plaisirs, et couchés sur les fleurs,
> Sans fiel et sans fierté passiez dans la paresse
> Vos inutiles jours, filés par la mollesse ?

Pour concevoir la prodigieuse distance qu'il y a entre l'original et l'imitateur, il faut surtout rapprocher l'endroit où, par un rapport singulier de circonstances, les deux poètes avoient précisément les mêmes choses à dire, les mêmes pertes à déplorer; et où, par conséquent, le moderne a pu et dû copier

l'ancien. Dans l'*Enéide*, on voit un jeune *Marcellus*; et dans la *Henriade*, un jeune duc de *Bourgogne*, touchant tous deux au trône; donnant tous deux les plus belles espérances; ravis tous deux à l'amour de leurs familles et de leurs nations; loués tous deux dans le poëme où ils sont rappelés, par les auteurs des maisons dont on suppose qu'ils auroient fait la gloire; enfin, enlevés tous deux récemment pour les poètes, puisque le duc étoit mort en 1712, et que la *Henriade*, nommée alors la Ligue, a paru en 1723 : mais voilà aussi tout ce qu'ils ont de semblable.

Les regrets d'*Anchise* sont pleins de vivacité, d'un enthousiasme noble et douloureux tout à la fois.

Ostendent terris hunc tantum fata; neque ultra
Esse sinent : nimiùm vobis romana propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! et quæ, Tiberine, videbis
Funera, cum tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliaca quisquam de gente latinos
In tantum spe tollet avos : nec Romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno.
Heu pietas! heu prisca fides! invictaque bello
Dextera! non illi quisquam se impunè tulisset
Obvius armato, seu cum pedes iret in hostem,
Seu spumantis equi foderet calcaribus armos.
Heu, miserande puer! si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris; manibus date lilia plenis,
Purpureos spargam flores, et fungar inani
Munere!

Voilà le poète : écoutons son imitateur.

O mon fils, des Français vous voyez le plus juste!
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains!
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse!
La France sous son règne eût été trop heureuse:
Il eût entretenu l'abondance et la paix:
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits.
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes,
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis,
Et l'époux, et la femme, et la mère, et le fils!

Quelle différence! Voyez si *Anchise* s'amuse à dire de *Marcellus* que c'est une *fleur passagère;* s'il donne l'épithète d'*auguste* au sang qui formera la postérité de son fils, et qui est par conséquent le sien propre; s'il appelle le *plus juste* des Romains, un jeune homme qui ne doit pas régner, qualification d'autant plus singulière dans le françois, que le poète a dit auparavant de *Louis XII,* que ce roi

Sur son trône avec lui fit asseoir la Justice;

et qu'il est difficile par conséquent d'être *plus juste;* voyez s'il se borne sèchement à dire *il eût aimé son peuple;* éloge si foible après ce vers,

.... il eût compté ses jours par ses bienfaits;

éloge de plus, qui n'est qu'une répétition, puisque le poète a déjà dit quelques vers plus haut, du cardinal d'*Amboise,* que

Seul il aima la France, et fut seul aimé d'elle;

enfin, voyez si le vieillard troyen s'arrête plus sèchement encore par une froide exclamation sur l'image affligeante d'un tombeau, et sur l'anecdote inintelligible, sans une note, ou sans une connoissance antérieure des faits, de toute cette famille éteinte à la fois?

Anchise ne se plaint pas aux dieux de leur dureté envers *Marcellus:* il les accuse d'en avoir été jaloux. « Les destins ne feront que le montrer à la terre : « maîtres du ciel, Rome en le conservant vous eût « paru trop puissante. » S'il parle d'un tombeau, c'est pour y joindre une image qui l'anime, et en rend l'idée pénétrante, mais plus douce : « De combien de « regrets retentira le champ de Mars; combien de « pleurs, ô Tibre, tu verras répandre, quand tu « passeras aux pieds de ce tombeau nouvellement « construit sur tes bords! » Ce n'est pas aux dépens des grands hommes de sa race qu'il loue son jeune descendant : « Jamais enfant n'aura fait concevoir « de plus grandes espérances : *nec puer.* » Il me semble qu'il y a dans ce mot une délicatesse admirable; loin de lui faire éclipser les anciens héros, son plus grand mérite sera d'en avoir les vertus, et la fidélité: *heu pietas! heu prisca fides!* Enfin il lui adresse la parole : « Enfant infortuné, si tu peux « vaincre la cruauté du sort, tu seras un vrai Mar- « cellus! Donnez-moi des lis à pleines mains; que je « couvre de fleurs cette chère ombre, et que je lui « rende au moins ce vain hommage! »

Voilà, autant que la foiblesse de l'idiôme et la

mienne le permettent, le discours d'*Anchise* : on y peut entrevoir quelles sont l'expression et la poésie de l'original : aussi, nous ne sommes ni *Auguste*, ni *Octavie;* et, après dix-huit siècles, ce morceau nous arrache encore des larmes : sa foible copie en fait-elle autant?

L'épisode de *Gabrielle*, comparé à ceux de *Didon* ou d'*Armide*, n'est pas moins inférieur dans les détails ; et de plus il est essentiellement défectueux en lui-même, parce que le héros y est avili. Tout concourt à dégrader *Henri IV* dans sa malheureuse aventure d'*Anet*, telle que le poëme la présente.

Je l'ai déjà appelée une *espiéglerie :* et quel autre nom donner à cette étrange passade, à la manière dont elle est amenée, à celle dont elle finit, à ce prompt et doux accord inopinément procuré par la Discorde; à cet amour né du hasard, et évanoui, comme les bonnes fortunes de garnison, le lendemain de sa naissance? Le lecteur qui réfléchit n'éprouve qu'un embarras, c'est de décider si le héros est plus petit quand il quitte sa maîtresse, que quand il se laisse entraîner à ses genoux.

Didon se passionne pour un étranger : mais avec quel art sa foiblesse est amenée! Comme elle est justifiée! Combien d'événemens intéressans elle produit! C'est un héros, c'est le fils de la déesse de l'amour, pour qui elle s'attendrit ; c'est sous les apparences de la générosité que cette tendresse se glisse dans son cœur. *Enée* est aussi malheureux qu'aimable : son éloquence achève ce que ses adversités, sa figure, et le

pouvoir de sa mère ont commencé. Ce n'est qu'après que le récit le plus pathétique a mis ses vertus dans tout leur jour, que *Didon* se livre au penchant qu'il lui inspire.

D'ailleurs, elle s'est défendue; elle a opposé longtemps à sa passion naissante son ancienne résolution de ne plus contracter de nouveaux liens : le souvenir de son premier époux, le soin de sa gloire ; rien n'est omis de ce qui peut constater sa vertu, et rendre sa foiblesse excusable.

Enfin, pour qu'elle succombe, il faut encore que son âme soit disposée à la tendresse par l'espèce d'émotion qui accompagne la pompe d'une fête splendide : il faut que *Junon* et *Vénus* se concertent pour vaincre sa résistance. Pour la subjuguer, il faut tout le mérite d'un grand homme, toute la puissance de deux grandes divinités, toutes les surprises qui aident au développement des passions; et quelle noblesse, quelle poésie, quelle vérité dans le tableau en général, et dans tous les détails de cette alliance infortunée !

Le *Tasse* a fait aussi son héros amoureux : il l'a représenté enseveli un moment dans les plaisirs ; mais quand *Renaud* s'abandonne aux caresses d'*Armide,* indépendamment des efforts de la magie qui le captivent, c'est dans un temps d'exil et d'oisiveté pour lui; c'est lorsqu'il a le cœur plein d'un juste ressentiment contre son général; lorsqu'un ordre, dont il ne peut se venger, l'éloigne de l'armée chrétienne.

D'ailleurs, prenez-y garde; c'est une étrangère,

c'est une enchanteresse, libre, maîtresse d'elle-même, qui le recherche; le triomphe qu'il remporte sur elle ne peut ni le flétrir lui-même, ni nuire aux intérêts de son parti; au contraire, il est vainqueur encore, et presque héros en se laissant enchaîner. C'est, pour ainsi dire, l'honneur qui le livre à l'amour.

Enfin, non seulement il est à la fleur de sa jeunesse, et par conséquent dans l'âge des fautes et des excuses; mais la passion qu'il inspire et qu'il éprouve dure assez long-temps pour acquérir une espèce de dignité, car l'amour s'ennoblit par la constance. Il y a un intervalle considérable, et beaucoup d'événemens entre l'instant qui le montre amolli par la volupté, et celui qui le rend à la gloire. Le même chant ne voit pas finir et commencer ses transports.

Mais *Henri*, c'est dans un âge mûr, avec l'expérience de l'infortune; c'est dans le moment le plus critique de ses affaires, qu'il se livre à la première apparence du plaisir; c'est lorsqu'après une bataille gagnée, son absence peut en faire perdre tout le fruit, qu'il s'absente sans réflexion : pourquoi? Pour séduire une jeune personne, dont il devroit, surtout après le *voyage au ciel*, respecter l'innocence; et, ce qui est bien plus scandaleux, bien plus inconcevable, cette jeune personne est fille d'un de ses anciens officiers, qui risque actuellement sa vie pour lui; et c'est l'auteur qui en avertit :

Elle attendait son père,
Qui, fidèle à ses rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand *Henri* suivi les étendards.

Pour récompense, le *grand Henri* vient voir sa fille, la séduit, et l'abandonne ; et tout cela dans le même instant.

Mais c'est la vérité! Non : d'abord, comme je l'ai dit, *Gabrielle*, dans l'histoire, n'est rien moins que cette bergère si innocente, sitôt séduite, et sitôt oubliée ; mais quand ce seroit la vérité, ce n'est pas celle-là qu'il auroit fallu saisir, et rendre dans un poëme épique. Il falloit, au contraire, ou la supprimer, ou la métamorphoser par un trait d'imagination. Les charmes d'*Armide* n'opèrent que quand la gloire de *Renaud* ne peut être compromise. Il falloit donc imiter cet artifice, si vous vouliez parler des foiblesses de votre héros; et les couvrir d'un voile qui en sauvât l'opprobre.

Il est donc vrai que l'auteur de la *Henriade* n'a point embelli son sujet ; qu'il l'a même énervé volontairement, faute de tirer parti des beautés qui s'y produisoient d'elles-mêmes ; et qu'au lieu de ce mélange de fictions qui donnent aux autres poëmes épiques dont le temps a consacré les noms, une marche si rapide, et cependant si soutenue, si variée, si intéressante, on ne trouve dans celui-là qu'une monotonie glaciale. On admire les beaux vers qui s'y rencontrent souvent, surtout dans le genre tranquille et descriptif ; mais on n'est ni ému, ni attaché par les événemens. Enfin, s'il m'est permis d'en dire mon avis, la *Henriade* est plutôt une dissertation en vers, un beau discours rimé sur la dernière moitié du seizième siècle, qu'un poëme.

Mais, dira-t-on, l'auteur n'a pas pu faire davantage; il lui manquoit une grande ressource commune à tous ses prédécesseurs, celle du merveilleux; notre religion interdit les fictions que le paganisme autorisoit; et nos mœurs, celles que toléroit le costume de la chevalerie. Les Italiens, qui ont immortalisé *Armide* et *Roland*, ont pu substituer les prodiges de la magie, et l'illusion des enchantemens, aux divinités de la Grèce et de Rome, ce que ne permettoient pas à M. de *Voltaire* le nom de ses héros, la proximité du temps, et le progrès des lumières dans notre siècle. Certainement un *Ismeno* figureroit mal à côté du duc de *Mayenne:* on auroit sifflé le poète, s'il avoit, comme le *Tasse*, fait enchanter par un sorcier tous les arbres de la forêt de Bondy, pour empêcher le siége de Paris; et, quoique la belle d'*Estrées* fût peut-être réellement encore plus aimable qu'on ne suppose *Armide*, on n'auroit pas pardonné à l'auteur parisien, s'il avoit bâti, d'un coup de baguette, au milieu du parc d'*Anet*, un beau palais magique, où *Henri IV* eût été renfermé dans des murs de diamant.

J'en conviens; mais aussi ce ne sont pas ces contes de fées qui ont fait le succès de la *Jérusalem* et de l'*Orlando*. Au contraire, ils les auroient fait tomber ou mépriser, sans les peintures vraies, sans les situations touchantes et terribles dont l'habileté des artistes a embelli ces chimères.

Je ne crois point du tout qu'il faille à l'épopée ce que le *P. Le Bossu* appelle assez ridiculement la

machine, c'est-à-dire l'intervention des êtres surnaturels. *Virgile* en a fait usage; mais c'est aussi la partie la plus foible de son poëme. Les dieux d'*Homère* ne refroidissent pas l'*Iliade*, parce que ce ne sont que des hommes : ils en ont le langage et les passions, et encore n'entrent-ils pour rien dans les plus beaux morceaux de ce poëme révéré.

Vous n'en trouvez ni dans les adieux d'*Hector* et d'*Andromaque*, ni dans la scène si énergique, si éloquente de tant de sortes d'éloquences, entre les députés des Grecs et *Achille*, qui leur refuse son secours; ni dans toute l'aventure de *Patrocle*; ni surtout dans la scène, plus belle peut-être encore que tout le reste, où *Priam* vient baiser la main teinte du sang de son fils : on ne peut pas regarder comme une intervention de la divinité le personnage subalterne qu'y fait Mercure. Non seulement ce n'est pas le merveilleux qui fait le mérite de ces modèles de l'art de raconter, de peindre, d'émouvoir; mais ces morceaux ne sont si touchans, que parce qu'ils ne présentent rien que de naturel. Dans les féeries, le merveilleux est prodigué : aussi n'intéressent-elles pas; loin que le poëme épique ne puisse se passer de dieux ou de sorciers, ou d'êtres intellectuels quelconques personnifiés, je suis persuadé qu'au contraire le seul moyen d'égaler aujourd'hui les modèles en ce genre, et de le devenir soi-même, seroit d'écarter ces expédiens puérils et superflus.

Les vraies fictions épiques doivent être des événemens conçus et disposés avec art, heureusement

décrits. Ces poëmes sont des romans en vers : l'intérêt doit donc, comme dans les romans, y naître de grandes passions bien saisies, bien développées; d'incidens bien enchaînés et bien rendus, d'épisodes enchâssés sans effort, et entremêlés de manière qu'ils prolongent l'action, sans la suspendre ni la refroidir; enfin, de l'adresse et de la fécondité à multiplier des situations capables d'émouvoir le cœur, des traits qui peignent les héros, mais par des faits où on les voie agir, et non par des paroles où l'auteur seul se montre.

Voilà la vraie machine de l'*Enéide*, de l'*Iliade*, de la *Jérusalem*, de l'*Orlando*; et non les dieux ou les ogres, qu'on abandonneroit aux enfans, comme le *Petit-Poucet* et la *Barbe-Bleue*, s'ils y étoient seuls. Ces fictions-là sont indépendantes du changement des mœurs, des variations dans les préjugés, dans les cultes, dans les gouvernemens; elles tiennent au cœur qui ne change pas, au penchant naturel qui nous porte toujours à admirer ce qui est grand, à aimer ce qui est ingénieux, à nous affecter de ce qui est attendrissant. Voilà le merveilleux qui réussira dans tous les temps, et qui offre à la vraie poésie cent fois plus de ressources, que toutes les sorcelleries et tous les enchantemens du monde.

Mais enfin, en supposant une machine nécessaire, ce n'est pas l'impossibilité d'en employer une qui contribue à la foiblesse de la *Henriade*, puisque l'auteur en a fait usage comme ses prédécesseurs, en s'appropriant leurs inventions; mais il n'a pas été

plus heureux dans cet emprunt que dans les autres.

Vous trouvez chez lui, par exemple, la Discorde personnifiée comme dans l'*Orlando*; elle y est même un personnage bien plus essentiel : dans le poëme italien, elle ne joue qu'un rôle subalterne et momentané; au lieu qu'elle est l'ame, le mobile, la machine entière du poëme françois. Pour apprécier l'imagination des deux poètes, il suffit de comparer les effets que produit dans chacun d'eux respectivement ce ressort commun.

Dans la *Henriade*, la Discorde paroît d'elle-même au 4e chant, et elle paroît pour son compte. D'*Aumale* est exposé dans une sortie : elle tremble de le perdre :

> La barbare qu'elle est a besoin de ses jours.
> Elle approche; elle oppose au nombre qui l'accable
> Son bouclier de fer immense, impénétrable[1].

[1] Il est assez singulier que M. de *Voltaire*, craignant de donner trop au *merveilleux*, par égard pour la philosophie de son siècle, ait armé la *Discorde* d'un bouclier, ce qu'*Homère* lui-même n'auroit pas fait. Ce poète, exact observateur des convenances, ne donne jamais cette espèce d'arme qu'aux dieux dont le métier, en quelque sorte, est de la porter; à *Jupiter*, le dieu suprême, à *Minerve* et à *Mars*, divinités spéciales de la guerre. *Neptune*, *Apollon*, *Mercure* n'ont point de bouclier. Quand ils veulent combattre, ils empruntent l'égide, ou se couvrent des armes d'un soldat ordinaire, preuve, ce me semble, que, dans son enthousiasme, *Homère* ne perdoit pas son sang-froid, et qu'il ne hasardoit rien sans réflexion. (*Linguet.*)

Elle le sauve : de là elle court à Rome chercher la Politique, pour venir séduire la Sorbonne, ministère qu'elle pouvoit, ce semble, bien remplir elle-même; elle fait un second voyage, mais aux enfers, pour engager le Fanastisme à venir préparer l'assassinat de *Henri III*, fonction qui n'étoit pas encore au-dessous ou au-dessus d'elle; ensuite elle anime un instant les *Seize*, et finit par appeler l'Amour, pour venir l'aider à enchaîner *Henri IV*.

Dans tout cela, hors la protection qu'elle donne à d'*Aumale*, et sa ligue avec l'Amour, qui ne sont pas deux bien grands, deux bien merveilleux incidens, vous ne voyez que l'histoire didactiquement suivie : la Discorde de M. de *Voltaire* se trouve tout aussi-bien chez le Président de *Thou*, que dans la *Henriade;* cette prétendue Furie n'est plus un personnage poétique; c'est un nom donné à l'esprit qui animoit la ligue et ses partisans.

Ce nom est même aussi mal imaginé que mal appliqué : le poète auroit pu aussi-bien personnifier l'Ambition, la Vengeance, etc., et leur faire opérer tout ce qu'il attribue à sa Discorde. Dans les démarches qu'il prête à celle-ci, on ne voit rien qui la caractérise, ou plutôt au contraire elles démentent son vrai caractère : au lieu d'être occupée à *diviser*, elle ne l'est qu'à *unir*.

Il est vrai que ces unions ont pour objet de nuire; mais n'importe : pour justifier son titre, il faudroit qu'elle nuisît en semant le trouble, la défiance, la haine; il faudroit qu'elle manœuvrât dans le parti de

Henri IV, pour tâcher de lui enlever ses amis, pour les armer les uns contre les autres, au lieu de se borner à resserrer les liaisons entre ses ennemis.

Voulez-vous voir une vraie Discorde, une Discorde poétique, agissante? la voici d'après l'*Arioste*.

Une nuée d'infidèles armés, et parfaitement unis, menace la chrétienté sous les ordres d'*Agramant*, l'*Agamemnon* de ces nouveaux Grecs. Dieu, employant les causes secondes pour sauver son Eglise, envoie un ange chercher la Discorde, et lui donne ordre de troubler ces mécréans; de les brouiller entre eux, d'exciter dans leurs troupes des divisions qui traversent leur projet, et les empêchent de l'exécuter. L'ange la cherche, et la trouve dans un chapitre de moines (songez que l'*Orlando* est un poëme héroï-comique, genre dont je parlerai bientôt) : il lui notifie sa commission; elle part, et s'abat sur l'armée infidèle.

Aussitôt le camp se trouve plein de dissensions, de disputes, de querelles de toute espèce. Les plus sérieuses s'élèvent entre les principaux guerriers, qui se déterminent à les vider en combat singulier. Comme ils sont quatre, qui ont tous les uns contre les autres des intérêts compliqués, on les fait tirer au sort pour savoir par qui les batailles commenceront; le sort tombe sur *Mandricard* et *Rodomont*. Le jour est assigné : quelque chagrin que ces troubles, et plus encore ce moyen de les apaiser, causent au grand *Agramant*, il est forcé d'y consentir.

Tout le costume de la chevalerie errante est peint,

et déployé avec la plus grande richesse, par le poète. Deux tentes sont dressées aux extrémités du champ : chacun des combattans s'y rend avec ses parrains, chargés de lui présenter les différentes pièces de son armure. En donnant à *Mandricard* son épée, qui est celle de *Roland*, un des parrains la reconnoît ; il a fait vœu autrefois de conquérir cette épée, et il veut la garder : grande noise. *Roger*, un des quatre chevaliers dont le combat a été reculé par l'événement du sort, reprend ses prétentions, et ne veut plus respecter l'ordre convenu, puisqu'il est enfreint par un nouveau concurrent. *Mandricard* défie les deux ennemis tout à la fois ; tous sortent en fureur, prêts à se charger les uns les autres : voilà déjà trois duels pour un.

Agramant, étonné du tapage, accourt avec son *Nestor*, le vieux *Marsile*. Tandis qu'ils cherchent un moyen de conciliation, on entend un fracas horrible dans l'autre tente : *Rodomont* étoit près de monter son cheval de bataille, dont il est devenu possesseur après plusieurs aventures ; un des parrains, en visitant le harnois du fier coursier, s'est aperçu que c'est son cher *Front-de-lait*, un excellent cheval qui lui a été volé autrefois, et depuis la perte duquel il a juré de n'aller qu'à pied, jusqu'à ce qu'il le retrouve. Aussitôt il s'empare de la bride, fait serment de ne plus s'en dessaisir, et tire l'épée pour soutenir son droit ; de là aussi des injures, des coups, et un effroyable tumulte.

Agramant laisse *Marsile* pour contenir une des

tentes ; il revient en hâte à l'autre, suivi d'une partie des chefs de l'armée, bien surpris, comme lui, de ce nouveau contre-temps. Parmi eux se trouve l'orgueilleuse *Marfise,* amazone indomptable, arrivée depuis peu au camp des Mores, dans l'unique intention de défier au combat les Paladins de *Charlemagne.*

En entendant parler du cheval volé, elle se souvient qu'elle en a connu le maître, et que le même jour où il a été trompé par un fripon, on lui a enlevé à elle-même une riche et excellente épée. Elle est bien surprise de trouver son voleur à la suite d'*Agramant,* qui, pour le récompenser, en a fait un roi. Elle tombe sur le larron couronné, l'emporte sur le col de son cheval, pour le faire pendre, et défie *Agramant* lui-même, s'il veut interposer son autorité : ce qui achève de tout brouiller ; et chacun des intéressés ayant ses troupes dans l'armée, ainsi que son parti dans le conseil, on peut conjecturer quel désordre il résulte de toutes ces divisions dans l'*ost* des ennemis de *Charlemagne.*

Voilà ce que la Discorde opère en passant, dans l'*Orlando,* où elle n'est qu'un personnage épisodique, instantané : voilà ce que l'*Arioste* a fait de rien, ce qui occupe à peine chez lui un quart de chant. Je ne sais si, dans tous les poètes anciens et modernes, il y a un morceau qui prouve plus de génie, plus d'imagination. *Cervantes* l'a imité avec beaucoup d'art dans son *Don Quichotte;* mais *Cervantes* n'est qu'un copiste. Combien la Discorde parleuse du

François est foible, nulle, auprès de la Discorde agissante de l'Italien! Ce n'est donc pas à cause de la révolution arrivée dans nos mœurs, dans notre religion, que la *Henriade* est si inférieure, même du côté de la machine, aux poëmes qui l'ont précédée.

Elle est pleine de très-beaux portraits, j'en suis convenu; mais, encore une fois, ces images froides, inanimées, glacent le poëme : les autres épiques ont des portraits aussi; mais ils résultent des actions des héros; ils ne sont pas appendus, cloués sans mouvement à une muraille, en attendant que l'œil du spectateur vienne les chercher; c'est, pour ainsi dire, le lecteur qui se les peint à lui-même. En voyant agir les personnages, il dessine dans son imagination leur taille, leur figure, leur physionomie; il se forme une idée de leur caractère.

L'*Arioste* veut-il rendre sensible la grandeur d'âme, la générosité, la fierté héroïque d'un chevalier, qui craint surtout qu'on ne le soupçonne de chercher des avantages dans un combat, qui veut ne devoir qu'à son bras toute sa renommée; il ne va pas perdre du temps à compasser des mots et des rimes sonores, pour décrire métaphysiquement ce qui se passe dans l'âme du guerrier; il produit sur la scène *Roger,* armé par l'enchanteur *Atlant,* d'un bouclier merveilleux, composé d'un seul diamant, dont l'éclat rend aveugle, et renverse sans connoissance tous ceux qui en sont frappés. Cela est imité de la tête de Méduse; mais voici qui n'est imité de personne.

Roger a pris le bouclier, parce qu'il est impénétrable, et que les lois de la chevalerie ne défendoient point à la valeur de s'aider par la finesse de la trempe, ou la solidité des armes ; mais il a soin de le tenir toujours couvert d'un voile, afin de ne rien devoir à son autre propriété.

Cependant, au milieu d'une rixe, où il est insulté par des étrangers, qui le chargent plusieurs à la fois, un coup porté sur le voile, le déchire : la lueur se manifeste; à l'instant la troupe tombe sans mouvement, et le héros se trouve tiré du péril.

Mais il s'indigne d'un secours prématuré, qui semble laisser son courage en doute. Il aperçoit un puits profond; il court y précipiter le bouclier foudroyant, et le fait combler devant lui, afin qu'on ne puisse plus le soupçonner de faire plus de fond sur l'art magique que sur son épée. Ce trait, t ré de l'*Orlando,* est beau sans doute, même dans un héros fabuleux; et qui vous empêchoit d'en créer de pareils sous des noms véritables?

Tous les moyens d'élever l'âme, d'attendrir, de surprendre, d'intéresser, les poètes épiques, devanciers de M. de *Voltaire,* même les modernes, les ont prodigués, en quelque sorte, avec autant de profusion que de succès : tantôt ce sont des événemens de l'ordre commun, qu'ils rendent extraordinaires par des accessoires dus à leur seul génie; tantôt ce sont des incidens romanesques en eux-mêmes, mais si vraisemblablement amenés, si touchans, que le

cœur est séduit, avant que la raison ait pu combiner ses censures.

Ainsi, qu'une femme jalouse se laisse emporter aux reproches, aux menaces, aux violences même contre sa rivale, c'est ce qui arrive souvent, et n'exige aucun effort d'esprit pour l'imaginer; mais qu'elle ait le plaisir de voir cette rivale exposée à perdre la vie par les mains de cet amant cru infidèle, ou de la lui ôter; qu'elle jouisse avec délice de ce spectacle, et que ce soit le fruit d'une méprise très-vraisemblable, c'est une fiction très-intéressante, très-propre à l'épopée, et vous la trouverez dans l'*Arioste*.

Qu'un amant, par une autre méprise rendue également probable, ait le malheur de tuer sa maîtresse, en croyant combattre et vaincre son plus mortel ennemi, c'est une fiction moins naturelle, mais également touchante, et faite pour émouvoir tous les cœurs : elle se trouve dans la *Jérusalem*, quand *Tancrède* prend *Clorinde* pour *Argant*, dont elle a revêtu les armes; et elle y est admirablement traitée.

Qu'un autre amant, aussi délicat que fidèle, mais écarté par les parens de sa maîtresse, guerrière célèbre, apprenne que, dans l'espérance de repousser tous ses rivaux, et de parvenir à lui assurer sa main, elle a pris la résolution de ne la donner qu'au guerrier qui aura pu la vaincre en champ clos; que, par des circonstances singulières, il se trouve obligé de soutenir ce combat sous le nom, les armes, et au profit d'un étranger qui lui a sauvé la vie; de sorte que, s'il est vaincu, on le soupçonnera d'avoir trahi

la confiance de son bienfaiteur, il sera doublement indigne de sa maîtresse; et, s'il est vainqueur, ce ne sera que pour la faire passer dans les bras d'un autre, c'est encore une fiction qui intéresse et affecte vivement le lecteur : c'est le fond de l'épisode du prince *Léon*, à la fin de l'*Orlando*.

Toutes ces situations naissent, il est vrai, des méprises que justifioit le costume de la chevalerie. Alors les visières des casques rendoient les combattans méconnoissables, à moins qu'ils ne fussent distingués par des marques particulières, telles que leurs chevaux, leurs armoiries, etc.; et l'usage de combattre à visage découvert, qui a précédé le nôtre de braver le plomb, le fer, le feu, à corps désarmé, prive nos poètes de cette ressource féconde en beautés; mais combien d'autres leur restent ouvertes! De combien d'autres les mêmes auteurs dont je parle ne leur offrent-ils pas le modèle?

La *Henriade*, comme je l'ai déjà observé, n'a qu'un seul amour, un amour qui n'occupe qu'un seul chant, un amour qui ne tient pas au poëme, un amour qui avilit le héros sans illustrer la maîtresse, qui afflige l'esprit sans émouvoir le cœur; l'*Arioste* en a vingt, tous variés, tous agréables, tous encadrés dans des épisodes intéressans, liés à l'action principale; tous assortis aux caractères des personnages, et dans la description desquels le poète déploie tantôt la plus douce sensibilité, tantôt la meilleure plaisanterie.

Isabelle et *Zerbin* sont des modèles d'honnêteté et de délicatesse. *Roger* est plus ardent, et *Brada-*

mante plus passionnée, mais toujours décente. *Mandricard* est libertin, et la belle *Doralise*, ce qu'il faut précisément qu'une femme soit pour préférer un tel amant. *Rodomont*, abandonné par elle, joue un rôle ridicule : sa déconvenue est comique, et cependant il n'en est pas avili. *Alcine, Angélique, Médor*, et bien d'autres jettent dans le vaste champ de l'*Orlando* une variété inépuisable : il n'y a point d'âmes, de cœurs, qui n'y trouvent de quoi exercer ou satisfaire ce qu'ils doivent de sensibilité à leur organisation naturelle, ou à un goût développé, perfectionné par la réflexion.

Le *Tasse* est moins fécond : il est toujours grave, toujours majestueux ; mais, comme je l'ai déjà observé, la tendresse qui transpire à chaque page de son poëme, en tempère l'élévation.

Dans l'*Enéide, Didon* n'est qu'un épisode ; mais comme il est beau ! comme le commencement en est doux, et la fin animée ! Dans l'Iliade, *Briséis* n'est qu'une espèce de hors-d'œuvre, sans action ; mais *Andromaque* occupe une grande place dans le tableau ; et cet amour conjugal, peint avec les traits les plus énergiques, ne dépare aucune des passions dont il est entouré, comme il n'est point affoibli par elles. Dans la *Henriade*, on n'aperçoit aucune de ces beautés, ni même rien qui en retrace l'idée.

D'après ces observations, que reste-t-il donc à cet ouvrage ? Le nom d'épique d'abord, comme je l'ai dit ; ce qui est un petit mérite ; et, en outre, l'avantage plus essentiel de contenir de très-beaux vers, des por-

traits admirablement tracés; de rassembler, tant dans le texte que dans les notes qui y sont jointes, les principaux événemens d'une époque à jamais mémorable pour les François; de fournir chez eux aux hommes chargés de l'éducation de la jeunesse quelques détails, qu'ils puissent comparer dans leur langue aux belles descriptions tirées des poètes anciens: ce qui n'empêche pas que ce même ouvrage ne constate l'infériorité de l'auteur en ce genre, et ne prouve que, parmi tant de sortes d'esprits dont la nature l'avoit doué avec profusion, il y en avoit au moins une qu'elle lui avoit refusée.

Au reste, je crois que c'est à la précipitation des amis de M. de *Voltaire*, plus encore qu'à lui-même, qu'il faut attribuer l'imperfection de la *Henriade*, et même son existence. Il en avoit, comme on sait, conçu le plan et exécuté la première ébauche, à un âge où il étoit difficile qu'il fournît une semblable carrière; surtout en se partageant, comme il le faisoit, entre tous les genres de littérature. La société, où il vivoit alors, étoit composée d'amis plus éclairés que sensibles, plus délicats que passionnés, livrés à une philosophie très-propre à perfectionner le goût, mais non pas à réveiller l'imagination; et se piquant sur toutes sortes de matières d'une façon de penser très-indépendante.

L'esquisse de la *Henriade* sous le nom de la *Ligue*, fut très-applaudie par eux: ils y trouvèrent contre les prêtres des traits vifs qui les flattèrent, de beaux vers qui les flattèrent avec plus de raison; encore ils ne

furent point rebutés par la froideur qui étoit dans leurs principes. Au lieu d'employer auprès du jeune débutant d'autres conseils plus sévères qui l'auroient décidé à l'abandonner, ils lui prodiguèrent des éloges qui le poussèrent à l'imprimer, avant non-seulement que le coloris fût complet, mais avant même qu'il y eût rien d'arrêté dans le trait ni dans le dessin.

Ces éloges donnés avec éclat firent illusion au public, et à l'auteur lui-même : rassuré par eux contre son sentiment intérieur, il a toute sa vie travaillé à polir son esquisse ; mais il n'a jamais pensé à en retoucher, à en agrandir le plan ; et quand il auroit voulu le faire, peut-être ne l'auroit-il pas pu. Il auroit toujours préféré le travail plus facile du théâtre, et les nombreuses occupations plus agréables qu'il s'étoit faites, à cette méditation profonde, à ces efforts pénibles, mais nécessaires pour composer un bon plan de poëme épique, et plus encore pour en réformer un mauvais.

CHAPITRE II.

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

A peu près dans le même temps où M. de *Voltaire* traitoit ainsi l'épopée sérieuse, il se hasardoit à essayer l'épopée burlesque. On trouve dans l'histoire de France une seconde époque presque semblable à celle dont nous venons de nous occuper : c'est le règne de *Charles VII ;* les événemens et les deux rois ont ensemble de singuliers rapports.

Charles et *Henri* étoient tous deux braves, tous deux aimables et indulgens ; ils mêloient tous deux les plaisirs aux affaires, et l'amour aux combats : tous deux furent proscrits dans leurs propres Etats ; tous deux eurent à conquérir leur royaume, et le même royaume, sur leurs sujets révoltés, soutenus par des étrangers ; tous deux, affermis sur le trône, s'appliquèrent à rétablir l'ordre et l'abondance dans leurs provinces si long-temps dévastées. Enfin tous deux périrent d'une mort funeste et prématurée : l'un de faim, par la crainte d'être empoisonné par son fils ; l'autre, de la main d'un de ses sujets.

Une première différence entre eux, c'est que la religion, qui causa toutes les infortunes de *Henri*, n'entra pour rien dans celles de *Charles ;* et une

seconde, c'est l'anecdote étonnante qui distingue le règne de celui-ci : c'est le secours qu'il reçut de la *Pucelle,* surnommée d'*Orléans,* parce que son premier exploit fut de faire lever aux Anglois le siége de cette ville.

Si l'un de ces règnes a été jugé digne de l'épopée, et capable de fournir le sujet d'un poëme héroïque, pourquoi le second n'auroit-il pas le même honneur? Sans doute *Jeanne d'Arc,* combattant pour son pays, égalant les plus grands guerriers par son courage et ses succès, n'a rien de ridicule. Les *Clorinde,* les *Marphise,* les *Bradamante,* les *Camille* ne le sont pas; et il est fort douteux qu'elles aient jamais valu la bergère de Vaucouleurs.

La lâche cruauté qui, n'ayant pu la vaincre, osa la punir de son courage par le plus cruel supplice, auroit pu fournir un épisode bien touchant. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que la subversion de la France, et son rétablissement sous le père de *Louis XI,* ouvroient à l'épopée un champ nouveau, et des ressources sûres pour intéresser les lecteurs de tous les pays, et à plus forte raison des compatriotes. [1]

[1] Une autorité qui ne sera pas suspecte, celle de L. S. Mercier, confirme et fortifie encore ce que dit ici Linguet. Voici comme s'exprime le célèbre auteur du *Tableau de Paris,* et de l'*An* 2440, dans la préface de son édition de la *Jeanne d'Arc* de Schiller.

« Un auteur *immoral* et *trop célèbre,* a versé le ridicule

Par malheur, un homme sans talent a traité et manqué ce beau sujet : on s'est hâté, à la françoise, de le regarder comme impraticable. Parce que *Chapelain* y a échoué, on a décidé que personne n'y réussiroit : M. de *Voltaire* lui-même appelle quelque part, *bêtise*, l'idée de le traiter sérieusement; et il en étoit si persuadé, que quand, après avoir essayé de joûter contre *Virgile* dans le genre sérieux, il se proposa d'imiter ce que l'*Arioste* a de plaisant, ce fut ce même sujet qu'il choisit, comme un canevas propre à recevoir une broderie légère : il en fit, sous le nom de la *Pucelle*, une farce, une véritable parodie de la *Henriade*.

Cet ouvrage a eu un très-grand cours. La jeunesse a été séduite par les peintures licencieuses dont il est plein; les femmes et les gens du monde par les plaisanteries et quelques images voluptueuses qui s'y rencontrent; les connoisseurs mêmes ont applaudi

et l'infamie sur un personnage historique, digne de tous les hommages de notre reconnoissance : c'est un *délit*, j'ose le dire, *anti-national;* car il attaque la mémoire d'une héroïne qui sauva la France; et *cet attentat* à la vérité de l'histoire retomberoit, à la longue, sur la génération qui, dans une lâche indifférence, *ne couvriroit pas de reproches* le poète *calomniateur*, en réclamant contre sa téméraire licence. »

Un peu plus loin, il traite la Pucelle de Voltaire, de « *libelle en vers*, qui a tant *scandalisé* la morale, la muse de l'histoire, et l'honnêteté publique... sous la plume *cynique* de l'habile versificateur qui n'a, dit-il, semblé monter un instant au rang de grand poète, que pour *faire mépriser* le génie, organe de ces *mensonges* et de ces *turpitudes*. »

aux détails de poésie admirables qui n'y sont pas rares. Il a donc paru réunir tous les suffrages, et ses ennemis même n'ont pas osé beaucoup les discuter. Le fond en est si licencieux, qu'ils n'ont pas entrepris d'en apprécier l'exécution et les accessoires; ils se sont abstenus d'y toucher, comme les pirates s'écartent d'une ville foible et sans défense, mais où ils savent qu'est la peste. Par cela seul la *Pucelle* seroit déjà bien au-dessous de l'*Orlando*.

Les plaisanteries de l'*Arioste*, en général, n'ont rien dont la pudeur s'alarme. Si quelques-uns de ses contes passent un peu les bornes du simple badinage, sa langue et son siècle concourent également à l'excuser : nous admirions les infamies de *Rabelais*, quand les Italiens souriòient de *Joconde*.

Et ce conte, le plus libre de ceux de l'*Arioste*, ce n'est pas même dans la bouche du poète qu'il se trouve. C'est un aubergiste qui parle; il parle à un amant qui vient d'éprouver de sa maîtresse un trait de perfidie si cruel; cette historiette est si propre à le consoler, l'auteur passe si promptement à des objets dont la délicatesse la plus ombrageuse ne peut s'effaroucher, que la censure est désarmée, pour ainsi dire, avant que d'avoir eu le temps de se fâcher.

Les autres occasions qui pourroient réveiller sa sévérité sont rares dans l'*Orlando;* au lieu que dans la *Pucelle* du dix-huitième siècle, à peine y a-t-il un chant capable de motiver son indulgence. La pudeur y est sans cesse blessée, et d'une manière choquante. Le coloris ne déguise pas même ce que le dessin a

de révoltant. A peine pourroit-on pardonner à l'auteur d'avoir emprunté quelquefois le pinceau de *La Fontaine;* et presque partout il se sert de la brosse de l'*Arétin*.

Par cela seul donc, comme je l'ai dit, ce second poëme, eût-il d'ailleurs toute la perfection dont cette partie de la littérature est susceptible, ne pourroit soutenir le parallèle avec l'*Orlando,* mis, non sans raison, au nombre des plus glorieux monumens de l'Italie. Mais malheureusement il n'a pas même cette perfection : l'auteur s'est évidemment proposé l'*Arioste* pour modèle, et cependant il ne l'a point du tout suivi; il n'a fait, ni un original, ni une copie. Son poëme est un amas monstrueux de petites pièces rapportées, étincelantes quelquefois de saillies très-agréables; mais qui ne composent pas plus un poëme, que les *Cent Nouvelles nouvelles* ne font un roman.

L'*Orlando* par lui-même est un genre très-bizarre en apparence. La *Jérusalem,* l'*Enéide,* l'*Iliade* sont graves, héroïques d'un bout à l'autre. Si, dans le cinquième livre du poëme latin, vous trouvez l'aventure du pilote jeté dans la mer par la fougue du commandant de son vaisseau; si Virgile s'amuse à le peindre bien mouillé, rendant l'eau amère qu'il a bue, et les Grecs riant de la chute ainsi que de ses suites, c'est dans la description des jeux qu'il a placé cette caricature; elle n'occupe qu'un coin du tableau, destiné d'ailleurs tout entier à n'offrir que l'image de la joie et du divertissement. L'aventure

des tables mangées, et le vers comique du petit Iules,

Mensas consumimus ipsas,

n'est point une plaisanterie : c'est le fond d'un conte admis depuis long-temps dans les antiquités de Rome, puisqu'il se retrouve dans l'histoire qui nous les a conservées en prose.

L'*Odyssée* est très-différente de l'*Iliade* : c'est même presque l'autre extrémité; mais aussi c'est un autre ouvrage. Homère n'a pas peint sur la même toile les combats des Dieux, et la métamorphose des compagnons d'Ulysse; les adieux d'Andromaque, et le mugissement des peaux des bœufs que ces mêmes compagnons d'Ulysse avoient mangés depuis huit jours.

Les Italiens sont les premiers qui aient imaginé de mêler ensemble, dans l'épopée, des événemens attendrissans et des aventures bouffonnes; de passer tout d'un coup du style le plus élevé au plus badin; de se livrer à l'imagination la plus désordonnée en apparence, sans cependant jamais perdre tout-à-fait de vue la nature; d'égayer l'esprit, sans cesser de toucher le cœur; et qui aient ainsi donné à leurs récits la noblesse, l'héroïsme de la tragédie, sans en exclure les peintures tirées non seulement de la vie ordinaire, mais de ce qu'elle a de plus facétieux, de plus propre à entretenir la gaîté. Et de tous les Italiens qui se sont hasardés dans ce genre, aucun n'a rien produit de comparable à l'*Orlando Furioso*. C'est la perfec-

tion du burlesque, genre plus naturel, plus estimable, plus difficile à traiter qu'on ne le croit; genre décrié en apparence dans notre langue, parce qu'il y a été trop avili; mais dont nos meilleurs écrivains, à commencer par Boileau, ont su tirer un très-grand parti, en se gardant de l'employer sous son ancien nom.

Il a de certaines limites dont il ne faut pas s'éloigner, des passages délicats qu'il faut saisir, des nuances légères qu'il ne faut pas trop forcer. C'est l'art avec lequel toutes ces lois sont suivies dans l'*Orlando*, qui en fait le mérite. C'est ce que M. de *Voltaire* a voulu imiter; ce qu'il étoit, ce semble, par sa tournure d'esprit plus propre à imiter qu'un autre; et malheureusement ce qu'il n'a point imité du tout dans sa Pucelle.

Le style de l'*Arioste* est toujours proportionné à ce qu'il raconte: énergique, impétueux, terrible dans les batailles; doux, tendre, brillant dans les aventures galantes; plaisant, sérieux, animé, grave dans les autres, suivant le sujet: au lieu que, du commencement jusqu'à la fin de la Pucelle, vous ne voyez qu'un style: c'est une ironie perpétuelle, un persiflage uniforme.

L'*Arioste* est maître de son sujet; mais il s'en occupe. Lors même qu'il badine, il n'a point l'air de se moquer de ses héros, ni de ses lecteurs; et c'est ce que fait toujours M. de *Voltaire*. L'auteur italien est fidèle au costume de la chevalerie; mais c'est pour le rendre respectable: le François s'y conforme aussi,

mais pour le rendre ridicule. Le premier se permet quelquefois des contes plaisans et des aventures risibles, mais ce n'est pas à ses vrais héros qu'elles arrivent. Le second, au contraire, ne cherche qu'à égayer ses lecteurs : tout est arlequin dans son poëme; les premiers et les derniers de ses personnages portent également ce masque flétrissant. *Bonneau* est très-comique, et c'est une des meilleures bambochades du poëme; mais *Dunois*, mais *Charles VII*, mais la Pucelle, ne devroient pas l'être; et il ne leur arrive que des contre-temps bouffons qui les dégradent.

C'est surtout en cela que M. de *Voltaire* me paroît s'être mépris. Il n'a pas songé qu'il y avoit deux sortes de burlesque, qui consistent, l'un à parler avec noblesse, avec emphase même des petites choses; l'autre à ravaler les grandes par des expressions basses ou des idées avilissantes. Le premier, bien ménagé, peut plaire, et plaît aux honnêtes gens, parce qu'il n'a rien qui les afflige ni qui les humilie. Ce qui est beau est toujours beau, malgré l'usage inverse en quelque sorte qu'on en fait. Ainsi, quand *La Fontaine*, dans sa fable du *renard* et du *bouc*, dit, *que le temps qui toujours marche, avoit de l'astre au front d'argent échancré la face circulaire*, cette peinture admirable de la lune en décours n'est point gâtée, elle devient même plus piquante, quand on la voit aboutir à faire prendre par le bouc cet astre pour un fromage à moitié mangé. C'est encore ce burlesque-là qui fait le charme du *Lutrin*.

Il n'en est pas de même de celui de *Scarron*, qui

se réduit à donner aux personnages élevés le ton et les manières de la plus vile canaille, et à travestir en caricatures ignobles des peintures majestueuses. Couvrez un nain des armes d'*Achille;* que le pygmée sous ce fardeau veuille imiter la démarche du vainqueur d'Hector, rien ne sera plus plaisant; mais si c'est le fils de Pélée qui, pour contrefaire Thersite, s'ajuste avec réflexion une bosse artificielle; si le plus beau des hommes s'avilit pour amuser les spectateurs, jusqu'à prendre le masque et l'allure du plus difforme, ne détournerez-vous pas les yeux avec dégoût de cette mascarade révoltante? Voilà les deux burlesques.

C'est ce que l'*Arioste* a parfaitement senti. Souvent il s'égaie, mais il ne s'avilit nulle part : il y a toujours sur ses peintures, quelles qu'elles soient, un vernis délicat qui les empêche de se ternir; au lieu que M. de *Voltaire* jette à pleines mains la fange sur les siennes. Hors le premier chant, qui est d'un ton agréable, et qui annonce tout autre chose que ce qui le suit, le lecteur n'a pas un plaisir qu'il ne paie par des regrets; pas un moment de satisfaction, pour lequel il n'en éprouve plusieurs d'indignation et de dégoût.

D'ailleurs dans l'*Orlando*, tout comique, tout burlesque qu'il est en partie, on découvre une conduite réfléchie, un plan lié; on y trouve à chaque chant, je le répète, des leçons, des modèles de magnanimité, de décence, avec une variété, une profusion inépuisable de caractères, supérieure même en ce genre à l'abondance d'*Homère*. *Marphise* et

Bradamante sont toutes deux guerrières; mais la fierté de l'une relève la touchante sensibilité de l'autre: *Angélique* et *Fleur-de-Lys* sont deux amantes passionnées; mais comme la coquetterie de la première est traitée! comme la fidélité de la seconde est peinte!

Roland, Renaud, Roger, Brandimard, Rodomont, Mandricard, Ferragus, etc., sont tous de braves gens; mais tous avec une physionomie reconnoissable et un courage différent. *Roland* et *Renaud* aiment avec transport, et se battent avec générosité. *Roger* a l'âme plus tendre, des passions moins violentes, et le cœur aussi noble. *Brandimard* n'est pas moins bon chevalier et fidèle amant; mais l'amitié partage son cœur avec l'amour, sans l'affoiblir. *Mandricard, Rodomont*, sont des furieux, chez qui la tendresse prend la nuance féroce et insultante de leur valeur; et *Ferragus*, qui outre leurs défauts, ne connoît pas même l'amour; il n'en a que l'instinct.

Joignez à cette diversité de personnages tout ce que l'héroïsme de la chevalerie a d'imposant, tout ce que l'imagination la plus féconde a de flatteur, ce que la sensibilité la plus douce a de touchant: des épisodes sans nombre; les uns gais, comme ceux de *Médor* et d'*Angélique*, de *Doralise* et de *Rodomont*; les autres douloureux, comme ceux de *Zerbin* et d'*Isabelle*, de *Brandimard* et de *Fleur-de-Lys*; d'autres ingénieux, comme le voyage d'*Astolphe à la lune*; et vous aurez une idée de l'admi-

rable poëme de l'*Arioste*. En quoi lui ressemble la Pucelle moderne ?

Ajoutez que, dans ce dernier ouvrage, la satire est portée au dernier degré de la licence. Les éditions faites sous les yeux de l'auteur dans sa vieillesse, contiennent un chant nouveau, dirigé tout entier contre ses ennemis, qu'il nomme, qu'il travestit en galériens, et qui, sauvés de la chaîne par leur roi, ne lui marquent leur reconnoissance qu'en le volant. Cet abus de l'esprit est atroce : aucun poète jusqu'à M. de *Voltaire* ne s'en étoit permis de pareils, et malheureusement il s'y est encore livré d'une manière presque aussi scandaleuse, dans son poëme de *la Guerre de Genève*.

Terminons cet article affligeant que le respect dû à la vérité m'arrache ; et convenons que, malgré le début des chants de la *Pucelle*, qui sont presque tous admirables ; malgré les détails charmans qui sont fréquens dans cet ouvrage ; malgré l'accueil favorable que le public lui a fait, la gloire poétique de M. de *Voltaire* n'auroit rien perdu, s'il n'avoit pas donné ce gage de plus de sa fécondité ;[1] elle y auroit même gagné, puisqu'il indique la borne de ses talens, plutôt que leur étendue.

[1] Ajoutons : Et la morale publique n'auroit pas un grand tort de plus à lui reprocher.

APPENDICE AU IIme CHAPITRE.

OPINION MORALE ET LITTÉRAIRE DE M. DE LA HARPE,

SUR LE POËME DE LA PUCELLE.

Considérée seulement sous les rapports de l'art, la *Pucelle* est encore une espèce de monstre en épopée comme en morale. Je passe même sur le premier dénoûment du poëme, quoiqu'il soit bien certainement de l'auteur, qui lutta vingt ans contre l'opinion de tous ses amis réunis pour le conjurer, du moins au nom du bon goût, de rejeter ces fantaisies bizarres et sales qu'il croyoit piquantes, et de ne pas aller au delà de l'Arétin, s'il vouloit approcher de l'Arioste. Il ne tiendroit qu'à moi de rapporter les propres paroles de la défense qu'il leur opposoit, si elles n'étoient pas à peu près de la même nature que ce dénoûment. Il céda enfin, surtout à l'espérance dont on le flatta, qu'en terminant l'ouvrage d'une manière au moins humaine et non pas bestiale; supprimant ou atténuant les morceaux les plus renforcés en impiétés, ou les plus injurieux aux puissances, il obtiendroit une entière tolérance pour le débit de l'ouvrage. C'est, en effet, ce qu'il fit et ce qu'il obtint, et il prit

alors le parti de rejeter tout ce dernier chant dans les falsifications du poëme, comprises parmi les *variantes*.

Ce changement dans la fin de son poëme en nécessita d'autres dans le cours de l'ouvrage, et fut pour lui une occasion de le revoir en entier. Il sacrifia aussi l'épisode de Corisandre, qui étoit à peu près dans le même goût, si ce n'est qu'un muletier en étoit le héros. Il substitua quelques épisodes nouveaux, toujours fort libres, mais moins licencieux, tels que celui d'Arondel et de Rosamore, et celui de Dorothée tuée par Tirconel, qui se trouve être son père. Ces pièces de rapport n'étoient pas difficiles à placer dans une machine où rien ne se tient; car il n'y a aucun plan, aucune marche, aucune liaison dans la fable, et surtout pas le moindre genre d'intérêt. Il n'a su ni piquer le lecteur par la curiosité, comme l'Arioste, ni l'émouvoir par des situations, ni l'attacher par des caractères. Le poète italien, en donnant l'essor à son imagination folâtre, n'a point négligé les occasions de parler au cœur dans ses beaux épisodes; il ne repousse point le pathétique quand il se présente, et ne gâte point, par une gaîté déplacée, ce qui est fait pour être touchant. Dans toutes ces parties, Voltaire est à mille lieues de lui : c'est la plus grande pénurie d'invention opposée à la plus grande richesse; et c'est bien ici que l'esprit de la satire a tué l'esprit épique, car le poëme héroïcomique est aussi un genre d'épopée, et le Lutrin en a été la preuve parmi nous. Mais l'auteur de la

Pucelle n'a eu qu'un objet; il y a tout rapporté et tout sacrifié : c'est contre la religion qu'il dresse toute la machine de son poëme.

S'il conduit son lecteur en enfer, c'est pour y placer tous les saints du Paradis; s'il fait chanter des hymnes dans le ciel, c'est pour y faire la parodie la plus mensongère de l'Ancien Testament. Il y oppose, il est vrai, l'éloge de l'Evangile (dont il s'est moqué mille fois), apparemment pour faire contraste, sans s'embarrasser de la contradiction; s'il trace les amours d'Agnès et de Monrose, c'est pour donner à celui-ci un aumônier pour rival; et, pour établir en principe, que

Tout aumônier est plus hardi qu'un page;

s'il fait entrer Chandos dans une chapelle, c'est pour mettre la débauche jusque sur l'autel : ce que personne, que je sache, n'avoit encore osé; s'il livre Dorothée à l'Inquisition, c'est pour représenter un archevêque incestueux, calomniateur et assassin; s'il donne un confesseur à Charles VII, c'est pour montrer une autre espèce d'infamie. Toutes ces fictions sont, sans contredit, très-irréligieuses et très-immorales : mais où est le mérite de l'invention? Ce n'est sûrement pas celui de l'Arioste.

Que sera-ce donc si nous descendons à celles où il semble avoir pris à tâche d'épuiser le cynisme; aux aventures de son Grisbourdon, de son muletier, de son Chandos, de son Hermaphrodix, dont il a tou-

jours regretté le premier nom? Il y a dans l'*Arioste* une historiette fort indécente, celle de Joconde; mais du moins elle est ingénieuse, amusante, et c'est la seule de cette espèce.[1] Mais où est le mérite, où est l'agrément, où est l'imagination que l'on puisse louer dans tout ce que je viens de rappeler, et dans vingt autres endroits semblables? Où est même cette sorte de vraisemblance qui doit se trouver dans toute fiction, quand l'auteur fait courir *Jeanne* à travers les champs, montée sur un muletier qui marche à quatre pates? Faut-il s'étonner si le style même est alors analogue au fond des choses; si l'on rencontre nombre de vers tels que ceux-ci, qu'on peut au moins citer, parce qu'ils ne sont pas orduriers?

> Jeanne, qu'anime une *chrétienne rage,*
> En s'éveillant, lui détache un soufflet
> A poing fermé sur son vilain visage.

Que ceux qui se rappelent la scène et toutes celles dont le fond est le même, nous disent s'il y a là quelque chose qui rachète, au moins par le goût, ce qui peut être contraire aux mœurs; si c'est là de la galanterie, ou de la volupté, ou de la gaîté, j'entends de celle des gens bien élevés. Il faut trancher le mot : si ce ne sont pas là des scènes de cabaret ou de corps-de-garde, qu'on me dise ce que c'est. Il y a, je le

[1] Et l'on vient de voir avec quel art les convenances étoient observées, dans le seul écart de ce genre que le poète italien se soit permis.

sais, deux ou trois tableaux de l'*Albane :* il y en a cent de l'*Arétin* ou de *Callot.*

Enfin il ne se pouvoit pas que le style même, malgré la quantité de morceaux saillans et de vers bien faits, ne se ressentît pas quelquefois des vices du plan et du sujet. Quelquefois la plaisanterie y est froide par elle-même; plus souvent elle est fausse, en ce que l'auteur parle au lieu du personnage; et si ce dernier défaut que l'auteur a eu partout n'a pas nui beaucoup à l'effet de ses satires et de ses comédies, c'est que ce défaut ne frappe que les bons juges, et que le grand nombre ne voit que le trait. Quand il dit d'un homme dont on vient d'abattre la main dans une bataille :

> Poton depuis ne sut jamais écrire ;

on sent que le burlesque de *Scarron* n'a jamais rien eu de plus froid que cette bouffonnerie, et ce n'est pas la seule. Mais lorsque l'envie de railler à tout propos les choses saintes lui fait mettre dans la bouche de *Dorothée,* à l'instant où elle tremble pour les jours de son amant, ces deux vers :

> Et j'ai trahi La Trémouille et l'amour,
> Pour assister à deux messes par jour :

Cette facétie fera rire le vulgaire : il n'y a que l'homme de sens qui comprendra que *Chandos* pouvoit plaisanter de cette façon, et non pas *Dorothée,* qui est habituellement dévote, et alors au désespoir. Il n'est pas moins faux de faire dire à saint Denis :

> Je suis Denis, *et saint de mon métier.*

Cette faute revient à tout moment. En général, l'auteur est aussi éloigné de la plaisanterie douce et folâtre, et de la franche gaîté de l'*Arioste*, que de l'heureuse abondance de ses créations. La plaisanterie, dans la *Pucelle*, a plus de sel que de grâce, et cela tient au caractère général et au dessein de l'auteur. L'*Arioste* vouloit rire et faire rire, et n'en vouloit à rien ni à personne; et *Voltaire* en veut toujours aux chrétiens, à la Bible, aux prêtres, aux moines, à ses critiques, aux savans, aux anciens, à tout et à tous. (*Cours de Littérature.*)[1]

[1] Ceux qui ne croient point aux *conversions*, c'est-à-dire qui pensent que, quand on a eu le malheur de se tromper une fois, il est impossible, et honteux même de ne pas persister dans son erreur, s'élevèrent contre cet article avec une chaleur tout-à-fait édifiante. Ils ne manquèrent pas d'opposer le *philosophe* au *capucin*, et de rappeler ce que l'auavoit dit de ce trop fameux ouvrage, dans un *Eloge de Voltaire*, publié en 1778. Mais ils devoient d'abord remarquer que ces prétendus éloges ne portent que sur le talent de l'exécution dans certaines parties du poëme; sur ces *deux ou trois tableaux de l'Albane*, que La Harpe a la franchise de rappeler ici; qu'un *Eloge* ne devoit point être une satire, pas même une dissertation critique; et qu'enfin, plus le tort de La Harpe avoit été grave à ses propres yeux, plus il devoit mettre de solennité dans la réparation; et c'est ce qu'il a fait.

CHAPITRE III.

TRAGEDIES.

C'EST une chose remarquable que ses premiers et ses derniers pas aient été pour le théâtre; il est mort avec *Irène*, comme il étoit né avec *Œdipe :* cette carrière orageuse et brillante étoit en effet celle qui devoit d'abord le plus vivement tenter un jeune homme rempli de cet enthousiasme du premier âge, de cette effervescence qu'allume dans une âme sensible la vue des grands modèles. L'impatience de produire est alors aussi vive au moral qu'au physique, dans tous les hommes heureusement organisés; et le succès a prouvé qu'en lui ce n'étoit pas un désir aveugle ou passager, qui se méprend sur sa force ou sa vocation.

A la vérité, il ne faut pas chercher dans ses tragédies ces développemens du cœur humain, si vrais, si délicats, si attendrissans, qui font le charme des pièces de *Racine;* ni cette force de génie, cette profondeur, cette suite de raisonnemens, cette subtilité, s'il est permis de le dire, qui caractérisent *Corneille;* ni même l'art du dialogue, porté par ces deux auteurs à sa perfection; c'est-à-dire, ce jeu d'attaques, de défenses; ces ressources imprévues, et cependant

naturelles, qui nourrissent la scène, et surprennent l'auditeur par la justesse, comme par la rapidité des répliques.

Alzire, Mérope, Tancrède, sont de belles tragédies : dans le *Duc de Foix,* ou plutôt dans le rôle de *Lisois,* la politique, la magnanimité, la délicatesse héroïque d'un brave chevalier, qui aime, plaint, et suit son prince, sans en approuver les écarts, sont très-bien traitées : *Mahomet, Sémiramis,* ont également leur mérite; mais ces pièces ont-elles rien de comparable, pour l'invention, aux trois premiers actes des *Horaces ;* à cet édifice élevé par le génie de *Corneille* sur un seul mot trouvé dans *Tite-Live ;* à ces contrastes d'un jeune républicain effréné qui pousse l'héroïsme jusqu'à la barbarie, et d'un véritable héros qui concilie l'amour de son pays avec les autres vertus, avec les penchans naturellement chers aux âmes honnêtes ; à ces nuances si délicates et si savamment ménagées entre l'attachement conjugal d'une épouse, la passion violente d'une maîtresse, et l'affection tendre, mais mâle, d'un père vieilli dans la persuasion que tous les liens domestiques doivent être sacrifiés aux intérêts de la patrie ; à cette méprise si ingénieuse, si vraisemblable, de laquelle résulte le rapport infidèle qui arrache au vieillard ce mot si beau, si simple, si naturel pour un Romain, et en même temps si terrible et si sublime ; *qu'il mourût?*

Ces trois premiers actes me semblent atteindre, peut-être passer les bornes de la capacité humaine en ce genre : aucun théâtre, dans aucun siècle, ne me

paroît avoir rien produit qui en approche. *Corneille* lui-même, après cet effort, n'a pas pu s'élever depuis à la même hauteur; mais, dans les endroits où il ne donne pas dans l'extrémité opposée, il conserve encore sa supériorité sur M. de *Voltaire*, comme sur les autres poètes dramatiques

La résignation de *Gusman*, dans *Alzire*, est sans doute un magnifique tableau; ce n'est pas à tort qu'on célèbre le couplet où elle est consignée :

« Des Dieux que nous servons, etc.

Mais le pardon accordé par *Auguste* dans *Cinna* n'est-il pas encore plus sublime? *Gusman* ne fait réellement qu'obéir à sa religion, et à peine en a-t-il le mérite : près d'expirer, il ne peut guère se conduire autrement. Les exemples des cœurs durs, féroces même, qui montrent de la douceur au lit de la mort ne sont pas rares : on est alors moins jaloux d'une vengeance dont on ne jouira pas, et de l'exercice d'un pouvoir qui va s'évanouir; d'ailleurs combien l'Espagnol expirant n'a-t-il pas à se reprocher de torts envers son rival?

Mais *Auguste* est en pleine santé : c'est lorsqu'il est le maître absolu de la vie de ses ennemis; c'est avec la facilité de se venger, et la certitude d'en goûter la douceur, qu'il pardonne : et à qui? à des ingrats, à des traîtres, à des conspirateurs, qui ont réuni, pour le perdre, la méconnoissance la plus odieuse à la perfidie la plus lâche. Dans ces circonstances,

c'est la liberté, c'est la générosité du sacrifice qui en fait la grandeur. Les hommes ordinaires admirent le couplet de *Gusman ;* mais les héros pleurent à celui d'*Auguste*.

On pourroit en dire autant du rôle de *Pauline* dans *Polyeucte;* rôle malheureusement affoibli, dégradé même par ce qui l'entoure; rôle d'autant plus admirable, qu'il est, comme les trois premiers actes des *Horaces*, tout entier de l'invention de l'auteur, et qu'il n'avoit pas pu en trouver la moindre idée chez les anciens, ni chez les modernes.

Racine lui-même n'a point de ces éclairs; mais aussi comme il est soutenu, comme il est égal partout, comme il est parfait et dans tous les genres! *Burrhus, Agrippine, Acomat,* prouvent bien que, s'il avoit voulu traiter plus souvent d'autres passions que l'amour, il auroit été, quoique par une route différente, aussi loin que *Corneille,* même dans la carrière de celui-ci. Si le public s'obstine à ne lui supposer que le talent d'avoir su peindre la tendresse, c'est par une de ces méprises si communes dans la littérature et ailleurs, qu'il est impossible d'expliquer et de réformer. On s'est accoutumé à ne louer en lui que le talent dont il a donné le plus de preuves; et de ce que pour trouver en lui un grand homme il n'étoit pas nécessaire de lui chercher un rival en ce genre, on en a conclu tacitement qu'il n'en avoit pas.

Celui-là seul ne permet pas plus d'établir en ce genre une égalité entre M. de *Voltaire* et lui, que nous n'en avons trouvé entre *Corneille* et M. de

Voltaire, dans l'autre. *Zaïre* est la seule pièce où celui-ci ait essayé de peindre les combats et les transports de l'amour. Mais *Zaïre* est toute entière d'emprunt : *Orosmane* n'est autre chose que la *Roxane* de *Bajazet*, métamorphosée en homme [1]. Des censeurs sévères trouveroient peut-être que ce rôle a perdu dans le changement beaucoup de sa finesse [2], sans y avoir gagné de vigueur ; que les accessoires en sont encore plus dégradés, parce que l'auteur les a tirés de son propre fonds, et que, malgré sa réputation, cette pièce est une des plus foibles de son théâtre ; mais par cela seul que le personnage essentiel n'est qu'une imitation, elle ne donne point à M. de *Voltaire* le droit d'être regardé comme le rival de *Racine*, dans la lice où cet admirable poète s'est développé avec tant de succès.

Aussi est-ce la seule tentative que M. de *Voltaire* ait faite dans ce genre. Il ne se dissimuloit pas, ce qui est prouvé, tant par son théâtre que par ses autres productions, qu'avec toutes les ressources imaginables du côté de l'esprit, il manquoit de cette éloquence du cœur, de cette précision, de cette abondance flexible, tantôt douce, tantôt impétueuse, qui est nécessaire pour bien exprimer les combats, les délicatesses, les fureurs de l'amour ; éloquence, précision, abondance, qui n'ont été données en vers, chez les

[1] Ou plutôt l'*Othello* de Shakespeare défiguré ; et il y auroit bien d'autres *emprunts* encore à revendiquer.

[2] *Finesse* n'est pas le mot ; mais ce que le rôle a perdu, n'est pas douteux.

Romains, qu'à *Virgile;* chez les Italiens, qu'à l'*Arioste* et au *Tasse;* chez nous, qu'à l'auteur de *Phèdre;* et chez les autres peuples à personne.

M. de *Voltaire* s'est borné, comme *Corneille,* à faire de cette passion un ressort secondaire, qui ne lui sert qu'à donner à ses pièces une juste étendue. Dans *Sémiramis,* dans *Mahomet,* dans *Rome sauvée,* elle n'a point d'autre usage : dans *Tancrède,* ce n'est pas l'amour qui émeut le spectateur; c'est la générosité, c'est la grandeur d'âme dont cette pièce étincelle. Dans l'*Orphelin de la Chine,* l'amour sauvage et réfléchi de *Gengiskan* n'a aucun des caractères qui rendent cette passion tragique : au contraire, il est presque toujours, par sa situation, et même par ses expressions, très-voisin du genre opposé.

M. de *Voltaire* a cependant très-bien observé le tort qu'avoit eu *Corneille* d'affoiblir ses pièces par le mélange d'une passion qui nuit à l'intérêt, quand elle ne l'excite pas seule; et il l'a imité. C'est un tribut qu'il a payé à l'usage, à la commodité, à la constitution en quelque sorte de notre théâtre, dont il n'est pas permis d'exclure les femmes, et où il seroit souvent très-difficile de les employer, si on ne les occupoit à faire ou à recevoir des déclarations.

Il ne faut pas non plus s'attendre à trouver dans les pièces de M. de *Voltaire* cette conduite, cet art de préparer, d'exposer, de nouer une intrigue, de diriger les scènes, d'accroître le trouble et l'intérêt, de ne laisser jamais le théâtre vide, ou occupé par des personnages amenés uniquement pour le remplir; art

qui, parmi tous les poètes tragiques, sans exception, n'a été connu parfaitement que du seul *Racine*, et dont il n'a même pas fait usage dans toutes ses pièces.

Enfin, il ne faut point demander à M. de *Voltaire* cette élégance, cette pureté, cette harmonie, cette simplicité noble, cette élévation sans enflure, cette poésie de sentiment plus encore que de style, qui exprime avec une égale facilité, une égale richesse, et toujours avec le mot propre, sans que la gêne de la rime ou de la mesure coûte rien à la justesse de l'expression, les orages de l'amour, les fureurs de l'ambition, les détours de la politique; autres qualités qui, dans notre langue, et je crois dans toutes les langues, n'ont été données qu'à un seul homme encore, et toujours au même, à cet inimitable *Racine*, retiré de si bonne heure, enlevé si tôt, médiocrement honoré en France pendant sa vie, mesquinement récompensé par la Cour [1] des services rendus à la langue et à la poésie; puni d'une action honnête et louable [2], par une disgrâce qui lui a causé la mort; enfin, assez légèrement apprécié, même encore au-

[1] Racine méritoit tout ce que la Cour fit pour lui; aussi fit-elle tout ce qu'elle pouvoit, tout ce qu'elle devoit peut-être, pour l'un des plus grands poètes du siècle.

[2] *Louable*, sans doute, dans son principe : mais de quoi se mêloit Racine, et de quoi se mêlent les gens de lettres, quand ils veulent s'interposer entre les gouvernans et les gouvernés? qu'entendent-ils en politique, et pourquoi parler de ce que l'on n'entend pas?

jourd'hui [1], par ses compatriotes; et à qui, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, s'il étoit né dans l'un de ces pays, on auroit élevé des statues pendant sa vie, et des temples après sa mort.

La perfection de son langage est si grande, qu'il en échappe la moitié à la représentation. Ses pièces sont des tableaux de chevalet, admirablement finis, qu'il faut voir de près, détailler à loisir et avec réflexion, pour en sentir tout le mérite.

D'ailleurs les nuances de son enchanteresse poésie sont si délicates, qu'il est très-difficile de trouver des acteurs propres à les saisir et à les rendre sensibles. On a reproché durement à Mme de *Sevigné* l'arrêt qu'elle sembloit prononcer sur les deux auteurs qui partageoient la scène de son temps; et la préférence qu'elle donnoit à *Corneille*, en comparant *Racine* à un goût de mode, au café, qui, disoit-elle, *ne se soutiendroit pas*.

Mme de *Sevigné*, dans cette erreur même, donnoit, ce me semble, une marque de jugement. Elle disoit ce que pouvoit dire de mieux une femme répandue dans le monde, et qui connoissoit les productions dramatiques par le théâtre, bien plus que par la lecture; qui se déterminoit dans son choix par l'émotion que la représentation lui causoit, et conservoit, même dans le cabinet, l'impression récente des effets

[1] Cela n'étoit que trop vrai, à la fin du XVIIIe siècle : Boileau n'étoit alors qu'un *versificateur;* Racine, qu'un *froid bel-esprit*. On leur rend plus de justice aujourd'hui, quoiqu'on ne les imite guère mieux.

de la scène. Sans doute les traits heurtés à la *Michel Ange* de *Corneille* devoient, au spectacle, affecter bien plus vivement Mme de *Sévigné* et tout son siècle, que les teintes douces, faciles, naturelles, quoique si savantes, du *Raphaël* de la poésie. Il n'y a point de troupe de comédie, où l'on ne joue passablement les *Horaces, Cinna, Polyeucte,* etc. Mais où trouver des acteurs, pour déclamer sans monotonie la déclaration d'amour d'*Hippolyte*, ou les tendres remontrances d'*Iphigénie;* pour varier les tons dans le rôle de *Phèdre,* comme le changement des passions l'exige; pour ne mettre, dans celui de *Roxane,* que le degré précis, tantôt de confiance, tantôt de fureur, tantôt d'attendrissement, tantôt d'amertume qu'il comporte; pour concilier, dans celui d'*Achille*, la colère du fils de Pélée, avec la dignité, la noblesse que *Racine* a su lui conserver, au milieu de sa violence?

Il avoit instruit lui-même la célèbre *Champmeslé;* la manière dont elle jouoit ses pièces la fit passer pour la meilleure comédienne de son siècle : on crut qu'elle faisoit valoir l'auteur; et tout son mérite, au contraire, étoit d'avoir appris de l'auteur à ne lui rien faire perdre. Aussi Mme de *Sévigné* disoit encore que, pour trouver belle la tragédie de *Bajazet,* il en falloit voir l'actrice. Elle jugeoit là encore en femme d'esprit qui lisoit peu, mais qui voyoit bien. Son tort n'étoit que de juger trop vite; de ne se pas donner le temps de chercher si elle ne trouveroit pas, à la lecture dans *Bajazet,* ce qu'elle y avoit admiré au théâtre;

et elle y auroit trouvé encore plus. Mais elle n'avoit pas le temps d'être juste; et dans des matières plus sérieuses, il y a si peu d'hommes qui prennent ce temps, qu'on peut bien pardonner à une femme d'y avoir manqué sur un point de littérature.

Quoi qu'il en soit, ce n'est donc point encore dans cette partie que M. de *Voltaire* peut être considéré comme ayant un mérite personnel qui le distingue de ses prédécesseurs : infiniment supérieur à *Corneille*, je ne dis pas quant à quelques traits particuliers, où *Corneille* n'a pas même d'égaux ; mais pour le goût en général, pour la correction et l'élégance du style, il s'en faut bien qu'il ait effacé, ou même égalé *Racine*.

Jamais le mot propre ne manque à *Racine* : rarement M. de *Voltaire* le trouve en poésie. On sent même trop souvent qu'il n'a pas pris la peine de le chercher. Ainsi, vous lisez dans la *Mort de César* :

> *César* fut un héros, mais *César* fut un *traître*.

Assurément *traître* n'est là que parce que le vers précédent finit par *maître*. Il falloit un tyran, un usurpateur, etc. mais jamais on n'a accusé le brave, le généreux *César*, de trahison, ni de perfidie.

Le même mot se trouve aussi mal placé dans *Mérope*. *Polyphonte* dit d'*Egiste* :

> C'est votre fils, madame, ou c'est un *traître*.

Il falloit dire un *fourbe*, *Egiste*, en se donnant,

même faussement, pour le fils de la reine, est un imposteur, et non pas un *traître*.

On lit dans *Sémiramis* :

Et les dieux irrités
Ont *corrompu* le cours de ses prospérités.

Corrompu ! Est-ce là le mot ? *Racine* a dit dans *Athalie* :

Un fantôme importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités *interrompre* le cours.

Dans *Œdipe*, *Philoctète* dit en parlant d'*Hercule* :

Je viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des *tombeaux*.

Pourquoi *des tombeaux ?* On élève des autels à un Dieu, parce qu'en effet on peut lui en consacrer plusieurs ; mais le même homme ne peut avoir qu'un tombeau.[1]

Dans *Zaïre*, *Lusignan*, pour exprimer la résurrection de Jésus-Christ, et désigner le Saint Sépulcre, dit :

C'est là que de sa tombe il rappela *sa vie*.

Racine se seroit-il ainsi exprimé ? La vie est-elle dans la tombe ? L'auteur d'*Andromaque* a bien dit :

Tu la cherches des yeux : tu lui parles du cœur.

[1] Pure chicane de mots, et qui prouve, dans le critique, d'ailleurs très-judicieux, un homme peu familiarisé avec la langue des poètes. La remarque suivante confirme la preuve.

Il a dit :

Vous entendiez assez
Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés !

Mais quelle différence entre ces hardiesses qui animent, qui personnifient tout, qui ne causent au lecteur d'autre surprise que celle d'entendre si aisément des expressions si énergiques, et la tournure languissante dont se sert le roi de Chypre!

Dans *Tancrède, Orbassan* dit à *Argire :*

Le nœud qui nous rejoint, n'eût point été formé,
Si, dans notre querelle à jamais assoupie,
Mon cœur, qui vous *haït*, ne vous eût estimé.

Haït est peut-être le mot propre, mais quelle horrible dureté!

Racine s'est permis de dire :

Quand vous me haïriez, je ne me plaindrois pas!

Mais il n'y a point d'oreille qui ne sente que, dans ce dernier vers, ce mot a toute la douceur dont il peut être susceptible; et que dans l'autre, sa rudesse naturelle est encore augmentée.

Les exemples de ce genre seroient innombrables.

Quant à l'élégance, M. de *Voltaire* soutiendroit encore moins la comparaison. Il est vrai qu'il a beaucoup approché de celle de *Racine* dans plusieurs morceaux de *Mariamne*, de *Brutus*, de *Sémiramis*, de *Tancrède*, et plus encore dans le rôle de *Lisois*, du *Duc de Foix*, rôle écrit avec une continuité de

noblesse, de précision, de force, de simplicité bien remarquables. Mais, en général, il s'est rarement piqué du travail nécessaire pour assurer à sa poésie, et surtout à ses tragédies, cette espèce de mérite.

Rapprochez les deux poètes, surtout dans les endroits où ils disent les mêmes choses : par exemple dans les réflexions de *Zaïre* et d'*Eriphile* sur l'ignorance où elles sont toutes deux de leur origine.

La fille de *Lusignan* s'exprime ainsi :

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
Chère *Fatime*, hélas ! sais-je ce que je suis ?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

Ecoutez la rivale d'*Iphigénie :*

.... Toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que mère ni père ait daigné me sourire.

Les premiers vers ne sont pas même de la prose supportable ; les autres sont de la poésie la plus élégante à la fois et la plus remplie d'images attendrissantes.

Gengiskan et *Hippolyte* ont tous deux à exprimer un amour sauvage : tous deux sont embarrassés à rendre un sentiment auquel ils ne sont pas accoutumés ; mais le Tartare n'a pas une expression qui aille au cœur, ou qui en vienne ; pas une qui soit poétique

ou touchante : c'est une fureur grossière, grossièrement et prosaïquement peinte :

Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse :
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en soupirant ;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire :
Mais ce mot important, madame, il faut le dire.
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

Quelle froide déclamation, auprès de ce morceau de *Phèdre*, si connu, si souvent cité, et toujours nouveau pour les lecteurs qui ont de l'âme et de l'oreille :

Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté ;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours, du bord, contempler les orages :
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette âme si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.

Dans le fond des forêts votre image me suit.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux le charme que j'évite :
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Moi-même je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune:
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux doit en être plus chère :
Songez que je vous parle une langue étrangère;
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte, sans vous, n'auroit jamais formés.

Sans doute *Gengiskan*, d'un âge mûr, tout-puissant, irrité, ne doit pas employer, en parlant à une femme qu'il veut arracher à son mari, le langage soumis, ni même l'éloquence douce, insinuante du jeune et tendre *Hippolyte* envers sa maîtresse, jeune, tendre, et libre comme lui; mais il devroit de même vivifier ce qu'il dit par des images; mais il devroit de même concilier l'énergie avec l'élégance; mais il devroit éviter des tournures défectueuses et contraires à la langue, telles que:

.... Je vous punirois de vous avoir aimée;

ou foibles, telles que,

l'aveu que je fais;

ou,

ce courroux qui se rend.

ou oiseuses, embarrassées, telles que,

.... l'excès de foiblesse,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.

Veut-on encore un exemple non moins frappant de l'étonnante supériorité de *Racine*? Ecoutons parler ce même *Gengiskan* et *Acomat*, de tendresse et de politique; déclarer qu'ils préfèrent l'ambition et leur sûreté personnelle, aux plaisirs que l'amour heureux peut donner. Voici *Acomat:*

.... Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue:
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle, Bajazet en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui.
Un vizir aux sultans fait toujours quelqu'ombrage:
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage;
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse:
Ses périls, tous les jours, réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.

Je sais rendre aux sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

Que dira *Gengiskan?*

Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens, qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, *en* cette âme égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du nord, dans nos stériles *champs,*
Il n'est point de beauté qui subjugue nos *sens.*
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon âme toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je suis déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon âme offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir:
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

Toutes ces citations n'ont point pour objet de dé-

grader M. de *Voltaire*, mais seulement de constater la supériorité de *Racine* sur lui, dans les genres dont il s'est agi jusqu'ici.

Ce qui caractérise le premier, ce qui lui est propre, ce qui autorise, à mon avis, à le regarder comme un écrivain original, comme le fondateur d'un théâtre nouveau et le créateur d'un genre particulier, c'est d'abord la variété, la multiplicité des tableaux qu'il a produits dans le sien. De ce côté-là il l'emporte, et sur *Racine* et sur *Corneille*.

L'idée que l'on se fait ordinairement de la diversité de celui-ci, n'est peut-être pas plus juste que le reproche de monotonie répété contre le premier. C'est précisément *Corneille* que l'on pourroit accuser de trop d'uniformité. Chez lui les noms sont variés; les caractères et les passions ne le sont pas. Ni le langage, ni les sentimens, ne changent d'une pièce à l'autre : c'est toujours la fierté, la grandeur prétendue romaine, et quelquefois gigantesque; c'est un désir de vengeance, souvent atroce, souvent exprimé avec un mélange inconcevable de bouffissure et de familiarité. De six ou sept de ces pièces qui se sont soutenues au théâtre, il y en a quatre qui n'ont pas d'autre fond, le *Cid*, *Cinna*, *Rodogune*, et la mort de *Pompée*. *Chimène*, *Emilie*, *Cornélie*, demandent toutes la punition des meurtriers d'un père ou d'un époux, et l'abominable *Cléopâtre*, dans *Rodogune*, compte aussi la vengeance parmi les prétextes des horreurs qu'elle médite.

Racine auroit probablement bien plus diversifié

son théâtre, s'il n'avoit pas renoncé à l'exercice de son talent dans la force de l'âge. *Britannicus, Iphigénie, Bajazet, Phèdre, Athalie,* n'ont rien qui se ressemble; mais ce grand homme, devenu oisif de trop bonne heure, a si peu travaillé que sa fécondité paroît, pour ainsi dire, stérile. Il a développé peu de différentes passions, parce qu'il a fait peu de pièces; et s'il n'avoit pas donné *Bajazet* et *Athalie*, on n'auroit probablement pas manqué de dire qu'il ne pouvoit réussir que dans les sujets où il déroboit aux anciens des plans ou des idées [1].

M. de *Voltaire* s'est ouvert une carrière plus vaste: il a, pour ainsi dire, transporté sur son théâtre le genre humain tout entier; il l'a peuplé de tous les intérêts, de toutes les passions, sous une infinité de formes différentes. Il y a joint, tantôt des descriptions piquantes des mœurs étrangères et des costumes les moins usités; tantôt des allusions non moins piquantes à nos propres mœurs, sous des noms nationaux; genre qu'on peut même lui reprocher de n'avoir pas porté aussi loin qu'il l'auroit pu, et qui a dégénéré depuis dans les mains de ses foibles imitateurs.

Dans *Alzire,* vous trouvez les usages de l'Améri-

[1] Aussi a-t-on dit (et ce n'étoit pas un sot) que Racine n'avoit peint que des Juifs. Il est vrai que le même oracle a proclamé Voltaire,

Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène!

Mais il est vrai encore que celui qui a dit tout cela, est l'auteur qui *rima* les *Saisons en quatre points mortels,* et qui publia depuis le *Catéchisme universel.*

que opposés à ceux de l'Europe; dans l'*Orphelin de la Chine*, les vertus d'un peuple policé aux emportemens d'un peuple barbare: *Tancrède* nous offre la pompe, la noblesse, la magnanimité sublime de la chevalerie, telle du moins qu'elle est peinte dans les romans. La tendresse maternelle triomphe dans *Mérope*. La fondation du mahométisme est tracée dans *Mahomet* avec vigueur, si ce n'est pas avec fidélité. Le manége des cours, les opprobres cachés, les douleurs secrètes qui en empoisonnent et en avilissent le faste extérieur, sont révélés dans *Sémiramis*.

Dans les pièces mêmes dont l'ensemble est moins heureusement tissu, vous trouvez encore des caractères d'une grande beauté, et tous d'une beauté différentes: ceux de *Lisois*, dans le *duc de Foix*; d'*Electre*, dans *Oreste*; de *Cicéron*, dans *Rome sauvée*; de *Fulvie*, dans le *Triumvirat*; d'*Athamare*, dans les *Scythes*, etc.

Cette abondance, ennoblie par la variété, est déjà sans doute un véritable mérite; mais M. de *Voltaire* en a, suivant moi, deux autres encore plus précieux, encore plus estimables, qui ne lui appartiennent pas moins personnellement, et de l'un desquels je ne vois pas que personne jusqu'à présent lui ait fait honneur.

Le premier, c'est cette philosophie touchante et majestueuse tout à la fois, dont il a rempli ses bonnes pièces [1]; l'autre, c'est de n'y avoir admis aucun per-

[1] Des tirades déclamatoires, et par cela même très-déplacées dans une tragédie, où la passion seule doit parler; des maximes détachées, dont l'emphase ou la hardiesse en

sonnage vil, ni lâche, ni absolument odieux; c'est de n'avoir point donné la torture à son esprit pour imaginer, pour faire parler et agir des *Narcisses*, des *Mathans*, et moins encore des *Cléopâtres*, des *Rodogunes*, des *Maximes*, des *Félix*, et d'autres personnages de cette espèce, employés avec affectation[a] par un de ses deux rivaux; échappés quelquefois à l'autre, multipliés depuis jusqu'au scandale sur la scène moderne, et qui semblent en faire un champ voué à la scélératesse, plutôt qu'une école de vertu.

C'est un point sur lequel j'ose penser que se sont mépris presque tous nos littérateurs qui ont développé leurs talens dans cette carrière. Il faut, se sont-ils dit, tirer parti de la sensibilité des spectateurs; mais ils ont aussi oublié qu'il faut de la proportion entre le coup qui l'éveille, et les organes qui l'éprouvent.

Dans la vie ordinaire même, malgré notre penchant invincible à nous intéresser en faveur de tout

impose un moment à la multitude : voilà toute la philosophie de Voltaire dans ses *bonnes pièces*. Mais en est-il une seule, dont le but et le résultat soient vraiment *philosophiques*, c'est-à-dire d'une utilité morale pour la société? Et combien il seroit facile de prouver que Corneille et Racine sont bien plus *philosophes* que lui à cet égard!

[a] Corneille n'a point *affecté* d'employer ces sortes de personnages; ils n'ont point *échappé* à Racine. Ils étoient indiqués par l'histoire, ou commandés par le sujet; et il résulte de leur opposition avec d'autres caractères, des beautés d'un ordre supérieur. Linguet lui-même vient d'en faire la remarque dans Racine.

être qui paroît souffrir, si ses cris sont continus, s'ils dégénèrent en hurlemens, si ses plaies sont hideuses et trop découvertes, on est bientôt plus effrayé qu'attendri. On fuit un spectacle qui devient un supplice; on est indifférent à force de sensibilité : c'est la corde du violon qui cesse d'être sonore, quand elle est trop tendue.

Ce principe est vrai partout, et au théâtre comme ailleurs. Il ne faut pas y blesser les organes, à force de vouloir les ébranler : ce qui doit arriver dans la comédie même, si les plaisanteries sont trop grossières ou les vices trop odieux; et dans la tragédie, si l'infortune, et à plus forte raison la scélératesse des héros, y sont poussées jusqu'à l'atrocité.

Molière n'a-t-il pas un peu violé cette convenance dans son *Tartufe ?* Cette pièce renferme d'excellentes plaisanteries, et des traits de la plus grande vérité; mais le fond du tableau ne me semble ni plaisant, ni fidèle : son *Imposteur* est à la fois trop lâche, trop fripon et trop grossier : les vrais tartufes seroient bien peu redoutables, s'ils n'étoient pas plus adroits. Ceux d'entre eux qui sont coupables des mêmes actions, emploient bien un autre manége pour les couvrir.

D'ailleurs, l'abus de la religion poussé à cet excès, est du ressort de la justice et non pas de celui de la comédie. On ne rit point de ce qui fait horreur, et le caractère de Tartufe est si criminel, que le poète n'a pu s'en débarrasser, qu'en l'envoyant en prison, par l'intervention directe et irrégulière de l'autorité,

par une lettre de cachet : ce qui n'est assurément ni instructif, ni comique .

La règle est la même, et plus essentielle encore pour la tragédie : elle doit émouvoir, serrer le cœur ; oui : mais, pour que les larmes soient douces, il faut que ce soient des sentimens doux qui les fassent couler, et non pas des blessures qui les arrachent.

Dans les catastrophes mêmes que le spectateur a prévues ; dans celles qu'il n'a paru rechercher que pour en savourer, pour ainsi dire l'horreur, telles que les exécutions publiques, qui sont, comme on sait, les tragédies du peuple ; dans ces scènes terribles auxquelles les spectateurs ne peuvent être attirés, comme au théâtre, que par l'espérance et le besoin d'être émus, de deux choses l'une : ou le crime est tel, que la compassion est absolument éteinte, et alors les souffrances de la victime n'inspirent aucune pitié ; ou ses remords, comparés à son action, lui en obtiennent le pardon, et il n'y a pas un des témoins pour qui le moment fatal ne soit une crise pénible à laquelle il ne désirât de se soustraire.

Le raisonnement et l'expérience se réunissent donc pour avertir les poètes de ne pas porter l'émotion théâtrale jusqu'à cet excès qui l'anéantit ou la change en douleur : ce qui ne peut manquer d'arriver, encore une fois, quand les personnages sont ou trop coupables, ou trop malheureux.

[1] Cette remarque est d'un homme qui ne connoissoit à fond ni le théâtre, ni le cœur humain.

Mais comment un principe si évident a-t-il pu être méconnu, même des plus célèbres artistes, à l'époque où l'art a reçu sa plus grande perfection? Comment, malgré le concours des réflexions des plus grands génies dans une longue suite de siècles, l'axiome a-t-il prévalu que la tragédie devoit ébranler avec violence, et non pas seulement effleurer les fibres des spectateurs? Comment, en conséquence, tandis que le bon sens et la nature nous crient d'écarter de la scène tout ce qui peut blesser le cœur, avec autant de soin au moins que ce qui peut choquer l'oreille et les yeux, l'a-t-on peuplée de tableaux atroces, capables de faire frémir un auditoire de bourreaux? Comment a-t-on pu, non seulement les risquer, mais les applaudir?

La solution de cet étrange problème est peut-être facile à trouver dans l'histoire de notre théâtre, dans le développement de son origine et de ses progrès. Quoique cette espèce de digression devienne un peu longue, j'espère qu'on me la pardonnera. Elle n'est pas étrangère à l'art dont s'est occupé, pendant près d'un siècle, l'homme qui fait le sujet de cet ouvrage; et elle peut contribuer à y amener une réforme que je crois vraiment importante, autant qu'une réforme de ce genre peut l'être.

Idées générales sur la Tragédie.

C'est à la Grèce que nous avons obligation de la scène dramatique, ainsi que de tous les autres arts.

Mais dans l'architecture, dans la sculpture, dans la poésie, dans l'éloquence, ces peuples ingénieux ne tardèrent pas à s'élever au-dessus de la barbarie. Le théâtre seul a conservé chez eux, dans son développement, le genre qu'il avoit reçu à sa naissance; et par malheur ce genre étoit affreux.

Quelle que soit la cause ignorée qui décida primitivement le choix des inventeurs, et qui forma d'après ce choix le goût des spectateurs, il est sûr qu'ils paroissent avoir adopté par préférence des actions horribles, des crimes souvent aussi difficiles à commettre qu'à croire; et, ce qui est bien étrange, souvent aussi des crimes commis par des personnages vertueux; des crimes dont il falloit accuser leur destinée et non leur dépravation. Tels sont, par exemple, *Oreste, Phèdre*[1], *Œdipe* surtout, *Œdipe*, le plus scandaleux, et le plus fréquemment traité de tous les sujets; *Œdipe* qui n'apprend rien, sinon qu'avec une âme pure on peut être prédestiné à se souiller, sans le savoir, des plus horribles forfaits; et que, d'après les décrets éternels de la Providence, le châtiment du crime peut justement tomber sur l'innocence; morale terrible, morale désespérante, morale impie même, et dont il étoit impossible qu'on espérât en aucun sens aucun fruit.

Œdipe, bon mari, bon père, bon roi, excite bien plus encore l'indignation et le murmure que la pitié;

[1] *Phèdre* est vertueuse, puisqu'il a fallu l'intervention directe de la Divinité pour la corrompre. *Oreste* a reçu des dieux mêmes l'ordre de venger son père. (*Linguet.*)

quand on le voit non seulement parricide, incestueux, sans le vouloir, mais puni avec acharnement par les dieux de ces attentats, qu'ils lui ont fait commettre, et auxquels il n'a pas consenti.

D'après l'expérience journalière, sans doute un homme qui réfléchit est excusable d'admettre une prédestination, un pouvoir surnaturel qui dispose sans nous, malgré nous, les événemens dont notre sort dépend. Il n'est que trop prouvé qu'il y a des individus qui naissent avec une fortune contraire, ou des penchans vicieux dont ils ne peuvent éluder l'influence. Les uns, malgré l'honnêteté de leur cœur, sont toute leur vie le jouet, les victimes des injustices de la société, et n'en obtiennent pas toujours la réparation, même après la mort. Les autres semblent évidemment voués au crime par leur organisation, par le goût avec lequel ils le commettent, et ils n'en reçoivent pas toujours le châtiment; mais peut-on accorder davantage à la fatalité?

Au moins, dans le système qui regarde la divinité comme un ouvrier capricieux et bizarre, occupé à distribuer, suivant sa seule fantaisie, les inclinations et les destinées, l'homme honnête, abandonné par elle aux persécutions, conserve le sentiment de sa vertu, de son innocence qui le console; et le *Cartouche*, poussé à des actions perverses, a reçu, avec la vocation de les commettre, le penchant qui les lui fait aimer. L'un est malheureux, mais irréprochable; l'autre contribue, au moins secondairement, aux crimes dont il se souille. La Providence l'a fait

naître pour vivre et mourir en scélérat, soit; mais avec le sort d'un scélérat elle lui en a donné l'âme; et ce système est encore bien dur [1].

Mais l'histoire d'*Œdipe* en suppose un bien plus effrayant. Ce prince abhorre le crime, et il faut qu'il le commette : son âme sera vertueuse, et sa main sera souillée! et d'après ces forfaits auxquels il n'a pas consenti, la divinité le punira parce qu'il a cédé, non pas à des mouvemens dépravés, puisqu'il en est exempt, mais à une destinée invincible, assignée de tout temps pour lui : encore une fois cette idée fait trembler. Ce système fait de la divinité un monstre plus méchant cent fois que ces êtres fragiles dont elle ordonneroit les infortunes avec une si cruelle bizarrerie.

N'est-ce pas assez qu'elle ait laissé aux hommes [2] cette terrible faculté de traiter l'innocence comme le crime? Au moins notre religion l'absout, en regardant ce monde comme un passage, comme un temps d'épreuve, dont les erreurs n'influent point sur l'avenir. Elle place hors de la vie un reviseur tout-puissant, un juge des juges, lequel casse ces horribles arrêts; un juge qui en punit à son tour les auteurs, et en indemnise les victimes. Mais les Grecs n'avoient pas cette ressource : on ne mettoit point

[1] Disons plus : il est attentatoire à l'ordre moral, et contraire à toutes les idées reçues en matière de religion; c'est une calomnie gratuite envers la Providence.

[2] Jusqu'à un certain point cependant.

Œdipe dans les Champs-Elysées; il étoit, malgré sa droiture, non seulement coupable, mais puni, parce que les Dieux l'avoient voulu : il sembloit n'avoir existé que pour être un monument épouvantable de leur despotisme et de leur injustice.

Je le répète : quand cet affreux système seroit une vérité, est-ce une de celles qu'un gouvernement réfléchi devroit tâcher de rendre communes, et faire proclamer à grand bruit sur le théâtre?

A cette inconcevable métaphysique les poètes grecs joignoient des mœurs que la différence même des temps et des goûts ne peut excuser. Dans *Sophocle*, *Oreste* poignarde sa mère de sang-froid : on entend les cris de l'infortunée; et sa fille *Electre*, qui est seule sur le théâtre, applaudit au parricide; elle encourage son frère à le consommer.

Dans l'*Alceste*, qui a d'ailleurs un fond si absurde, et des détails si touchans, *Admète* accable son vieux père d'injures plus criminelles que tous les attentats d'*Œdipe*, parce qu'elles sont volontaires et réfléchies : le sujet de sa colère est le refus que fait comiquement le vieux bonhomme de mourir pour lui. Je ne sais si l'on a jamais rien hasardé en littérature d'aussi absurde que le raisonnement du *P. Brumoy*, pour justifier cette horrible indécence. « Elle ne « nous choque, dit-il, que parce que les mœurs ont « changé : les Grecs auroient été choqués aussi des « mœurs établies dans d'autres pays. » A ce propos le savant jésuite cite la fureur des combats singuliers, si long-temps conservés en Europe; et l'usage des

Iroquois d'étrangler leurs pères, quand ils étoient trop vieux; mais cette comparaison même est la condamnation des mœurs grecques. Est-ce les justifier, que de les assimiler à celles qui autorisent des assassinats et des parricides?

D'ailleurs, jamais on n'a mis, sur aucun théâtre, de fils étranglé par son père, ou de père étranglé par son fils. Quand on y a risqué des duels, comme dans le *Cid*, ce que l'action a de blâmable ou de révoltant est compensé par la grandeur qui l'accompagne, ou par les beautés qu'elle produit; mais que résulte-t-il des farces tragiques de l'espèce dont il s'agit ici? Et que seroit-ce, si nous avions toutes les tragédies, si prodigieusement multipliées sur le théâtre d'*Athènes*, comme sur le nôtre?

Ces mœurs ne prouvent-elles pas que si les Grecs étoient dignes, comme inventeurs, de servir de guides à ceux qui ont voulu suivre leurs traces, ils ne l'étoient pas d'être en tout regardés comme des modèles? Il falloit apprendre d'eux les principes de l'art, mais en faire une application plus sage et plus noble. Les premiers sculpteurs n'employèrent que le bois et la pierre; mais le *Jupiter Olympien*, la *Minerve* d'*Athènes* furent d'ivoire et d'or. L'art, perfectionné par les mains de *Phidias*, choisit des matériaux dignes de lui.

Cette réforme, les Romains, imitateurs et même copistes des Grecs dans presque tous les arts de l'esprit, ne la firent point: du moins il est permis de le croire, d'après les déclamations de *Sénèque* que nous

avons, et l'idée qu'on nous a conservée des tragédies d'*Ovide*, de *Varius*, etc., que nous n'avons pas. Les malheurs de l'empire d'abord, ensuite les ravages des barbares, enfin les querelles de l'autel et du trône dans les siècles postérieurs, étouffèrent l'art du théâtre, comme tous les autres. Les peuples, accablés de leurs infortunes trop réelles, ne songeoient pas à se rassembler pour s'attendrir sur des malheurs fictifs. S'il s'étoit trouvé des poètes qui eussent prétendu arracher des larmes par la peinture de quelques grandes catastrophes, il n'y avoit point alors de famille qui n'eût pu prétendre à en fournir le sujet.

Les Italiens modernes cultivèrent avec succès, au seizième siècle, le champ de l'Epopée resté en friche depuis *Virgile;* mais ils ne firent, pour réveiller la muse tragique, que de foibles et vains efforts. L'Italie fut alors inondée de Grecs dépaysés qui, pour gagner de quoi vivre, vantèrent beaucoup les anciens modèles de leurs pays : ils imprimèrent *Sophocle, Euripide,* etc. ; ils les restaurèrent, les commentèrent, les traduisirent; mais ils n'apprirent à personne l'art de les imiter. Les pères n'en avoient pas eu le pouvoir, quand ils dominoient le monde par les armes : leurs enfans n'en conçurent pas même l'idée, alors qu'ils ne gouvernoient plus que par l'opinion.

Mais les Espagnols, long-temps ignorés des Grecs, plus long-temps encore esclaves des Romains, s'étoient ouvert une carrière théâtrale intéressante. Cette étrange Melpomène étoit aussi nouvelle dans son genre, que l'avoit été celle des Grecs du temps

de Thespis, et n'en tenoit absolument rien, hors la singulière disparate d'unir des *Graciosos* bouffons avec des amans désespérés; de faire paroître dans la même scène un Jodelet et un Achille.

Des sujets ordinaires, le plus souvent tirés de la vie commune; mais des intrigues compliquées, des incidens bizarres, des méprises favorisées par l'usage des voiles (*mantas*) pour les femmes, et des manteaux (*capas*) pour les hommes; point de crimes, point de violences, hors celles que peut inspirer un faux esprit de bravoure et de délicatesse domestique; un mélange de galanterie et de despotisme envers le sexe, qui faisoit des hommes les esclaves de leurs maîtresses, et les tyrans de leurs sœurs; des amours traversés, mais toujours heureux au dénoûment; enfin des traits de génie étonnans, au milieu d'une barbarie non moins étonnante, voilà ce qui caractérise les théâtres des *Lopez de Vega*, des *Calderon*, des *Moreto*, etc., trop peu connus, trop méprisés, plus ridicules et plus admirables cent fois qu'il n'est possible de l'imaginer.[1]

[1] Cette étrange opinion prépare et motive, mais ne justifie pas les jugemens que l'auteur va porter bientôt sur la plupart des chefs-d'œuvre de Corneille, et sur le théâtre entier de Crébillon.

« Il y a vingt ans, en revenant d'Espagne, familiarisé avec la langue, plein de ce j'avois vu, j'ai hasardé une traduction de quelques-unes de leurs pièces; mais j'avoue qu'elle donneroit une idée peu exacte des originaux. J'étois subjugué alors par les principes que quelques traducteurs

A la renaissance, ou plutôt à la naissance des lettres en France, au commencement du dix-septième siècle; car le règne de *François I* n'y introduisit qu'une mascarade de Bacchantes déguisées en Muses; à cette époque, dont on fait honneur au cardinal de *Riche-*

modernes ont tâché de faire prévaloir, tels que celui-ci, par exemple, qu'il falloit, dans les versions, s'accoutumer au goût des lecteurs, et réformer dans le texte tout ce qui s'en éloignoit trop.

« Ce sont ces maximes qui ont fait de la version du théâtre anglois, et de plusieurs autres, des ouvrages très-inutiles, parce qu'ils sont infidèles. Mon théâtre espagnol est dans le même cas : il peut donner quelque idée de l'artifice, de la conduite des pièces, de la disposition même, et du goût de la scène; mais aucune du style des auteurs, et du genre de leur poésie dramatique. Je l'ai francisée, et par conséquent gâtée, en quoi j'ai eu grand tort La réflexion m'a depuis amené à penser, avec M. de *Voltaire,* que, quoi qu'on en puisse dire, une version, pour être *instructive* et *utile,* doit être *littérale.*

« Mais elle sera ridicule à cause de la différence des goûts nationaux et du génie des langues? Eh bien! elle rendra cette différence plus sensible. Pour apprendre aux Européens comment s'habillent, comment parlent, comment vivent des Turcs, des Indiens, des Chinois, faudroit-il les affubler de nos fracs écourtés, leur supposer nos entremets, nos liqueurs, les forcer à ne parler qu'en termes de *Racine* ou d'*Adisson?*

« Mais personne ne la lira! Soit : en ce cas, personne ne s'imaginera connoître l'original, que ceux qui en entendront le texte; on ne jugera plus, ou du moins on ne déraisonnera plus d'après des traductions, et ce sera certainement un bien pour la littérature. » (*Linguet.*)

lieu, qui, pour le dire en passant, n'y contribua en rien, nos premiers auteurs prirent sans réserve le théâtre espagnol pour modèle : ils en firent la source unique et commune où ils puisoient tous leurs sujets. Des conjonctures singulières avoient fait prévaloir en France cette langue et cette littérature : les courtisans auprès du trône, les petits-maîtres dans la société étoient Espagnols; les héros le furent, tant sur le théâtre que dans les romans. *Corneille* lui-même, le grand *Corneille* commença par porter la cape et la golille.

DE CORNEILLE.

Mais le disciple laissa bientôt ses instituteurs derrière lui. Après avoir donné d'après eux le *Cid*, il donna d'après son seul génie les *Horaces*, pièce où, comme je l'ai dit, il mit entre lui et le reste des écrivains dramatiques un intervalle que personne depuis n'a franchi ; pièce où il n'y a rien que de noble, où l'atrocité de l'assassinat de *Camille*, justifiée d'ailleurs par l'histoire, n'avilit point le meurtrier ; où la foiblesse des deux derniers actes ne déroge ni à la décence, ni aux mœurs ; où le père du coupable, devenu son avocat, songe moins à le justifier qu'à obtenir sa grâce, en faveur du triomphe qui a précédé le crime. Si *Corneille* avoit continué de travailler dans le même genre, il auroit été, dans tous les sens, le créateur d'un nouveau théâtre, et le réformateur de l'ancien.

Jusque-là il ne devoit rien aux Grecs ; il ne leur

avoit rien emprunté; peut-être même ne les connoissoit-il pas : mais alors, soit qu'il se fût avisé depuis peu de les lire, et qu'il crût devoir suivre des exemples, lui qui venoit d'en donner un inimitable; soit, comme il est plus apparent, qu'il eût été accablé, déconcerté par le pédantisme du temps, qui devenoit la ressource de ceux de ses rivaux à qui le génie manquoit; pédantisme dont il avoit été la victime par toutes les critiques accumulées contre lui : à force d'entendre parler d'*Aristote*, du Φόβος, καὶ ἔλεος, mal expliqués, et encore plus mal entendus, il s'imagina qu'il falloit à l'avenir traiter ses sujets à la grecque; mettre sur la scène des sujets vils ou furieux, et accompagner les sentimens les plus capables d'honorer, d'enorgueillir la race humaine, des inepties ou des horreurs les plus propres à la dégrader : il donna *Cinna, Polyeucte, Rodogune,* etc., drames regardés comme des chefs-d'œuvre, et étincelans en effet de beautés admirables.

Mais il fit d'*Emilie* une vraie furie, qui joint la perversité à l'ingratitude; qui dit ouvertement que les *bienfaits d'une main odieuse tiennent lieu d'offense;* et ne laisse pas de les recevoir, afin de les employer à séduire les amis du bienfaiteur abusé qui les lui prodigue; qui déclare en termes exprès qu'elle épouseroit *Auguste* pour avoir le plaisir de l'égorger dans son lit[1], etc. Il fit de *Cinna* un scélérat lâche

[1] Je recevrois de lui la place de Livie,
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.

et réfléchi, qui, ayant conspiré par foiblesse contre son prince, son protecteur, son ami, sous prétexte qu'il a usurpé l'empire de Rome, et le voyant prêt à s'en démettre volontairement, lui conseille, le presse à genoux de le garder, afin d'avoir toujours un prétexte pour l'assassiner, et se vante sans détour de cette politique.

Il fit de *Félix*, dans *Polyeucte*, le plus bas, le plus indigne coquin qui ait jamais existé; un vieux père qui, ayant marié sa fille à un bon gentilhomme de province sans crédit, et voyant revenir quelques années après un ancien amant qui a fait fortune, raisonne tout haut avec lui-même, et se dit qu'en faisant couper le cou à son gendre, il pourroit bien, lui beau-père, y gagner.

> Mais si, par son trépas, l'autre épousoit ma fille,
> J'acquerrois bien par là de bien puissans appuis
> Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis.

Mais c'est surtout *Rodogune* dont on pourroit regarder la composition comme l'opprobre de l'auteur, et la réussite comme celui du théâtre. C'est un entassement d'atrocités plus abominables les unes que les autres, sans causes, sans liaison, sans intérêt, sans vraisemblance. L'horreur même y dégénère en ridicule, parce que la scélératesse d'un des deux personnages y devient la parodie de celle de l'autre: c'est une mère qui, en avouant, avec des subtilités extravagantes, à ses fils, qu'elle a assassiné *de sa propre*

main [1] leur père, son mari, leur dit que, pour être nommé roi par elle, il faut se rendre parricide comme elle, et lui apporter la tête d'une princesse dont elle sait qu'ils sont passionnément amoureux [2] : ce qui est, de sa part aussi fou qu'horrible [3]. Voilà la pièce sérieuse ; voici la parodie.

La jeune princesse est instruite de la proposition faite à ses amans : elle promet à son tour de donner

[1] Rodogune, mes fils, le tua par ma main.

[2] Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête.

.....

Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

[3] L'idée de proposer aux amans de *Rodogune* de la tuer, est absurde, parce que *Cléopâtre* ne peut se flatter sérieusement qu'elle soit acceptée, parce qu'elle n'est point nécessaire, parce qu'elle est imprudente. La vieille mégère a mille autres moyens de se défaire de la princesse qu'elle redoute; et, du moment qu'elle a proposé à ses fils son extravagant marché, elle doit s'attendre que s'ils ne sont pas les exécuteurs de sa vengeance, ils prendront des mesures pour l'enchaîner.

M de *Voltaire*, dans son commentaire sur *Corneille*, a fait ces réflexions; et cependant il n'a pas osé ne pas louer la pièce; et cependant aussi on l'a accusé d'avoir multiplié les censures avec malignité, tandis qu'il cherchoit, disoit-on, à affoiblir les éloges.

Une observation qui doit peut-être avoir place ici, c'est que *Rodogune*, la plus horrible, la plus dégoûtante pièce du théâtre, avant l'*Atrée*, est aussi une des plus mal écrites, une des plus mal intriguées, une des plus mal conduites; tant le génie de l'auteur avoit à souffrir en se livrant à cet abominable genre.

la main à celui des deux qui lui apportera la tête de la mère. Je ne sais quel apologiste de *Corneille* prétend justifier cet endroit, parce que, dit-il, il est évident que le marché de *Rodogune* n'est qu'une plaisanterie; elle sait bien qu'on ne la prendra pas au mot. C'est par cela même qu'il en est plus abominable, et que je ne ne puis concevoir ni que *Corneille* ait enfanté un tel monstre, ni que le public y ait applaudi.

Le tableau même du cinquième acte, si célébré, n'est, comme le reste de la pièce, qu'un tissu de puérilités autant que d'horreurs. L'assassinat du jeune et vigoureux *Séleucus*, dans une petite allée du jardin, par la main de sa vieille mère; sa mort arrivée juste sur la prononciation du mot *c'est...*, qui l'empêche de révéler le nom de sa meurtrière; l'incertitude du bonhomme *Antiochus*, entre sa jeune maîtresse et l'antique furie qui s'est déjà vantée à lui-même d'un parricide; *cette gorge qui s'enfle*, et enfin les propos impénitens de la mégère réduite à s'empoisonner; ses blasphèmes plus fous encore qu'inutiles, tout cela est au-dessous des temps les plus barbares du théâtre.

Si le nom de *Corneille* et le fracas de la représentation n'en imposoient pas; si l'on osoit aujourd'hui apprécier ce que nos pères ont admiré, et ce qu'on a soi-même admiré long-temps par tradition; si l'on ne tâchoit de se faire illusion en s'aveuglant volontairement sur ce que l'on éprouve à cet horrible spectacle, en prenant pour une émotion causée par la grandeur et la beauté des choses, celle qui résulte du jeu

des acteurs, du mouvement de la scène et de l'étonnement même où jette l'amas de tant d'absurdités : *Rodogune* seroit condamnée au même oubli que *Théodore*, *Surena*, *Pertharite*, et tant d'autres pièces du génie le plus inégal peut-être qu'ait produit la nature; d'un homme à qui il n'a été donné d'être médiocre ni dans le bon, ni dans le mauvais, et qui est, dans l'un, autant au-dessus de ses rivaux, qu'il en est au-dessous dans l'autre[1].

DE RACINE.

Le décent, le tendre, le délicat *Racine*, unissant la supériorité du goût à celle de l'expression et du sentiment, se garda bien de souiller ainsi son théâtre, et de faire de ses principaux personnages, de ceux pour qui il vouloit arracher les larmes ou l'admiration de l'assemblée, des *Brinvilliers*, des *Guilleri*, que la justice ordinaire ne pourroit se dispenser d'envoyer à la roue et au bûcher.

La déférence pour les Grecs, et les préjugés de son temps, l'engagèrent à traiter *Phèdre*; mais il prodigua toutes les ressources de son génie pour adoucir, pour modifier ce sujet : il avoit eu tort peut-être d'entreprendre de le traiter; mais il étoit impossible de le pallier avec plus d'art. Il rejeta sur la confidente ce que la calomnie, qui amène la catastrophe, a de plus odieux; il en fit à *Œnone* une es-

[1] Nous donnerons, à la suite de ce chapitre, la réfutation de cette critique, qui, juste à certains égards, est indécemment outrée sous d'autres rapports.

pèce de vertu, et n'en eut pas moins l'attention de l'en punir.

Si, d'après l'histoire, il a été obligé de peindre, de faire parler *Agrippine*, la mère de *Néron*, comme une femme sans scrupule; de lui mettre dans la bouche le même aveu que fait la *Cléopâtre* de *Rodogune*, celui de l'attentat à la vie de son mari, avec quelle délicatesse il passe cet endroit fâcheux et nécessaire!

> Il mourut.... mille bruits en courent à ma honte....
> J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte, etc.

On ne trouve dans ses pièces que deux rôles pénibles de son invention, deux scélérats désagréables à envisager: *Narcisse* et *Mathan*; mais d'abord ce sont des subalternes, et ensuite au moins l'auteur a eu soin de tranquilliser les spectateurs par des contrastes consolans; le généreux *Burrhus* en est plus noble auprès de l'associé de *Locuste*: la magnanimité indulgente du guerrier *Abner* en est plus frappante, quand elle se trouve en opposition avec la lâche cruauté d'un pontife. Si celui-ci a la bassesse de dire, ce que tant de courtisans pensent;

> Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
> N'allons point les gêner (les rois) d'un soin embarrassant:
> Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Le général d'armée s'écrie avec horreur,

> Eh quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

Au lieu que chez *Corneille*, les maximes les plus

atroces, on pourroit dire les plus folles, n'ont point de contre-poids: le délire vindicatif et lâche d'*Emilie*, de *Cinna*, de *Cléopâtre*, de *Rodogune*, n'a point de contradicteur.

DE CRÉBILLON.

Cette espèce de brutalité, bien plus facile à atteindre que la délicatesse de *Racine*, a fait aussi bien plus de prosélytes : on a cru la prétendue poétique des Grecs justifiée par l'exemple et les succès de *Corneille*; notre scène depuis a été en proie à des spéculateurs atroces, qui se sont persuadé que le moyen le plus sûr d'intéresser le public étoit de n'y offrir à ses yeux que des actions dignes de la Grève et de Tyburn; ils l'ont infectée d'épilepsies scandaleuses, données comme l'effet des passions portées à leur plus haut période, et par malheur quelquefois applaudies. Au commencement de ce siècle est venu surtout un homme que l'on a supposé, d'après sa seconde tragédie, doué spécialement du cruel talent de forger des scélératesses recherchées, d'imaginer des héros dont nos plus honteux supplices ne pourroient expier les forfaits; et il en donna en effet, dans son *Atrée*, un épouvantable échantillon.

Ce début, il est vrai, inspira d'abord une juste horreur : le poète n'osa plus, dans la suite, se livrer à de si honteux écarts; mais, au lieu de lui savoir gré de sa docilité, au lieu de lui tenir compte de cette réforme, on ne la remarqua seulement pas : on regarda comme toujours subsistante en lui la manie

lugubre dont on l'avoit corrigé; cette méprise, par une autre inconséquence, devint le fondement de sa gloire et de sa renommée. On lui décerna les honneurs dus à l'inventeur d'un *nouveau genre*. On le compara aux deux maîtres qui régnoient alors sur la scène françoise : comme on avoit, sans réflexion, contre la raison et contre l'évidence, donné à l'un le domaine exclusif du *sublime*, et au second celui de la *tendresse*, on assigna au troisième le *terrible*, le *sombre* par excellence; et cette distribution absurde est encore regardée comme une justice dans tout le public, quoiqu'il ne faille qu'ouvrir un moment les yeux, pour s'en désabuser.

Qu'il soit permis de le dire aujourd'hui, qu'il n'existe plus de *Crébillon* que ses ouvrages; aujourd'hui que sa postérité même est éteinte, et, qu'en l'appréciant avec équité, on ne risque plus de blesser personne; quand il auroit eu en effet ce talent horrible, et qu'il se seroit acharné à le manifester, il auroit fallu se bien garder de l'encourager par des applaudissemens. Mais il ne l'avoit pas, ou du moins il ne s'en est permis qu'une seule explosion. Depuis *Atrée*, qui est, comme je l'ai dit, la seconde de ses pièces, et peut, par conséquent, être regardée comme son début, il n'est pas plus sombre qu'un autre; il n'est qu'un peu plus dur dans son style, et souvent un peu plus ridicule dans ses plans.

Pyrrhus, la meilleure, ou plutôt la plus supportable de ses pièces, n'offre presque que des traits de vertu : il n'y a pas une goutte de sang de versé. *Rha-*

damiste est un fou plutôt qu'un méchant homme : il s'appelle lui-même

> Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
> .....
> Ennemi du forfait sans aimer la vertu;

et, en effet, il ne montre jusqu'à la mort, que de l'inconséquence et de l'irrésolution.

L'*Electre* est un assemblage puéril de scènes décousues, de fureurs sans objet et sans noblesse; c'est un roman qui réunit l'excès de fadeur à celui de l'absurdité [1] : *Clytemnestre* même n'y est rien; elle n'y paroît que deux fois; la première pour accabler sa fille d'injures, la seconde pour mourir, avec un jeu de mots. Elle dit à son fils, qui l'a blessée sans le vouloir :

> Frappe encor : je respire, et j'ai trop à souffrir
> De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir.

Dans la *Sémiramis*, le fond est encore plus ridicule qu'horrible; et le jargon des Précieuses de *Molière* pourroit paroître naturel auprès de celui de la vieille reine d'*Assyrie*. Amoureuse folle de son fils,

[1] L'ennemi le plus envieux de *Crébillon*, *Voltaire* lui-même, ne s'est jamais oublié à ce point. Il a repris avec trop de dureté, sans doute, mais avec raison, ce qu'il y a de vraiment repréhensible dans *Electre*, dans *Atrée*, etc ; et ces fautes sont si sensibles, qu'elles n'ont pas même échappé aux amis de l'auteur; mais elles sont rachetées par de grandes beautés ; et il falloit le dire.

dont à la vérité elle ne se croit pas la mère ; le voilà dit-elle, en le voyant entrer :

.... Le voilà, ce vainqueur redoutable,
Qu'un front sans ornemens ne rend pas moins aimable :
Plus funeste pour moi que ceux qu'il m'a soumis,
Il a traité mon cœur comme mes ennemis.
Ma raison *s'arme* en vain *de quelques étincelles;*
Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

Enfin dans l'*Idoménée,* le *Xerxès,* le *Catilina,* le *Triumvirat,* il n'y a pas plus d'horreurs que de talent. Il est donc évident que l'auteur n'a dû sa renommée de poète sombre, d'écrivain digne d'être regardé comme un modèle dans le genre terrible, qu'à son *Atrée,* pièce atroce, il est vrai ; mais qui, bien loin d'être un chef-d'œuvre d'un genre nouveau, n'est que le dernier degré de licence et d'avilissement où pouvoit tomber un genre déjà effroyable par lui-même, qu'il auroit fallu étouffer dès le commencement, au lieu de le cultiver.

Il est inconcevable qu'il ait existé une tête humaine capable, surtout dans la jeunesse, d'imaginer, de méditer, de digérer un pareil plan ; d'ajouter à ce que la fable grecque raconte des fils de *Tantale,* les abominations dont est souillée la pièce françoise ; et cette fureur de vengeance dissimulée et choyée en secret pendant vingt ans; et ce fils de *Thieste,* nourri pendant tout cet intervalle par l'oncle comme son propre fils, dans le dessein d'en faire un jour l'assassin de son père; et ces deux réconciliations suc-

cessives, qui ne sont que le même moyen pour préparer sous deux formes différentes un double parricide; et ces exhalaisons de vengeance qui échappent à *Atrée,* dont rougiroit un Iroquois ivre, partant pour aller brûler son ennemi au cadre; et cette réponse impossible à qualifier de *Thieste,* qui ne pouvant douter que son fils n'ait été égorgé; qui, à l'aspect de son sang, dont est remplie la coupe qu'il a été près de boire, et entendant son frère lui demander,

Reconnois-tu ce sang?

réplique par une épigramme, par un jeu de mots;

Je reconnois mon frère[1].

et cette fin abominable de la pièce,

.... Je jouis enfin du fruit de mes forfaits;

vers d'autant plus scandaleux, qu'en effet tout a réussi au monstre qui le prononce, et qu'il sort heureux du théâtre; et enfin tout ce qui doit faire regarder *Atrée* comme le fruit d'une démence scandaleuse, plutôt que comme une tragédie terrible.

L'auteur n'a pas songé que le terrible, poussé à cet excès, n'est plus qu'une ineptie. Un grenadier furieux, le sabre à la main, est sans doute un objet

[1] Ce n'est point *une épigramme,* un *jeu de mots;* c'est un des traits marquans de cette pièce, qui en offre beaucoup d'autres; et celui-ci appartient à Sénèque: *Fratrem agnosco.*

effrayant et redoutable; mais, si pour se faire plus grand, il monte sur des échâsses; si, pour paroître plus en colère, il couvre son visage d'un masque enluminé, ce ne sera plus qu'un épouvantail pour des enfans : ses grandes enjambées ne serviront aux yeux des spectateurs sensés qu'à le rendre plus ridicule. Voilà, ce me semble, comme on auroit dû juger d'*Atrée*[1], et du prétendu sombre de son auteur.[2]

On seroit tenté de croire que *Crébillon* n'a dû sa renommée en général, dans le commencement, qu'à la disette où se trouvoit le théâtre quand il s'y mon-

[1] Oui, pour en porter un jugement faux et ridicule.

[2] Je me rappelle, à ce propos, deux vers d'une pièce que j'ai vue donner dans ma jeunesse. Avant la représentation, elle avoit couru tous les cercles de Paris, récitée par l'auteur, suivant l'usage : elle y avoit été comblée d'éloges, suivant l'usage. On regardoit le jeune poète, suivant l'usage, comme un nouvel héritier de *Corneille* et de *Racine*, comme un émule de *Voltaire*. Son nom, assez sonore, alloit effacer tous ces noms célèbres. On n'étoit embarrassé qu'à lui assigner un département qui ne fût pas celui de l'un de ses prédécesseurs. Le public termina l'embarras, en sifflant la pièce, qui ne fut pas même achevée, comme tant d'autres, honorées de même d'applaudissemens précoces.

Les deux vers qui avoient été le plus admirés aux lectures, par les fins connoisseurs, étoient ceux-ci :

> Pour venger un affront, *Hérode*, sans regret,
> Verroit couler le sang de son dernier sujet.

Le parterre s'indigna de cette aspiration infernale, il ne la reçut qu'avec une huée universelle; mais il n'a pas toujours été aussi équitable ni aussi sagement politique. (*Linguet.*)

tra;[1] et depuis, au besoin qu'ont eu la haine et la jalousie d'un antagoniste, pour l'opposer à M. de *Voltaire*. Quelqu'un a dit que le public n'étoit jamais, ou du moins n'étoit pas long-temps la dupe des cabales; qu'il se désabusoit bientôt dans tous les genres des préjugés mal fondés : cet exemple et des millions d'autres prouvent le contraire.

Cependant il a fait en partie justice d'*Atrée*, en l'abandonnant à l'oubli; il ne l'a pas faite de *Rodogune*, parce que son goût n'étoit pas formé alors, et qu'après tout, lors même que *Corneille* se trompoit, il méritoit encore des égards. Il faut espérer qu'il ne se laissera plus séduire par des contorsions extravagantes, qu'on ose encore quelquefois lui présenter comme des symptômes de douleur; et qu'il ne souffrira plus qu'on prostitue la scène ni la poésie à des orgies avilissantes, à des hurlemens effrénés, au lieu de les consacrer à des gémissemens attendrissans et instructifs.

DE VOLTAIRE.

M. de *Voltaire* semble avoir craint de donner le

[1] Il la dut, et en restera redevable à un génie mâle, vigoureux et sublime, quand la situation le porte et le soutient. Tout ce paragraphe sur Crébillon n'est qu'une amplification exagérée des critiques de Voltaire, fidèlement répétées par La Harpe, et qui n'en sont pas plus justes, en général, pour cela. Que manque-t-il à ce génie vraiment tragique? Un bon commentateur : il est à remarquer que celui de nos écrivains qui exigeroit le plus impérieusement un commentaire, est le seul qui n'en ait point encore.

précepte; mais il a du moins donné l'exemple. Il a poussé encore plus loin que *Racine* cette délicatesse, cette pureté qui auroit dû être à jamais inséparable de l'art. Il n'a point de ces caractères qui révoltent, de ces horreurs qui indignent même contre l'auteur : il remue l'âme, il intéresse, il arrache des larmes, il donne des leçons utiles, sans employer d'autre ressource que la peinture des malheurs dont une conscience pure ne sauve pas toujours les hommes; et des sentimens honnêtes, que les passions peuvent quelquefois combattre, mais non pas éteindre dans les cœurs vertueux.

Gusman dans *Alzire* est fier et dur; mais il n'est ni lâche, ni barbare : *Zamore, Alzire, Alvarès, Montèze,* sont d'honnêtes gens, nobles, magnanimes, et ils n'en sont pas moins intéressans. Le *Duc de Foix* est violent, brutal même; cependant on ne peut ni le haïr, ni le mépriser : *Orbassan* dans *Tancrède* est humilié, mais il n'est pas avili. *Assur, Polyphonte,* dans *Sémiramis* et *Mérope,* ne sont pas des personnages bien distingués; mais ils ne sont pas chargés de cet opprobre qui afflige et scandalise, ou effraie le spectateur. Ce *Polyphonte* et *Sémiramis* sont très-coupables; mais leurs crimes sont anciens : ces crimes ne sont pas le sujet des pièces : les remords, la punition de l'épouse repentante dans l'une; la tendresse maternelle dans l'autre, sont le seul intérêt qui occupe le théâtre. Enfin, hors *Mahomet* et *Catilina,* (car je ne lui impute pas *Œdipe,* sujet de début imposé à sa jeunesse, et qui n'étoit ni de son choix, ni dans son

genre ; hors *Mahomet* et *Catilina*, il n'y a dans ses tragédies aucun rôle, dont l'acteur qui en est chargé puisse rougir : cette délicatesse n'est indifférente ni pour le bon goût dans la littérature, ni pour les bonnes mœurs dans la société.

Critique de Mahomet, de Tancrède, et de Sémiramis.

De ces deux exceptions mêmes, il n'y en a qu'une dont on puisse lui savoir mauvais gré. Dans *Catilina* il étoit maîtrisé par l'histoire : c'est plutôt le choix du sujet qu'on doit lui reprocher, que la manière de le traiter ; mais *Mahomet* est tout entier de son invention ; et je ne puis, je l'avoue, concevoir qu'il ait fait volontairement, contre la vérité de l'histoire, ce législateur, ce fondateur d'un grand empire, d'une religion encore plus étendue, méchant sans objet, cruel sans fruit, parricide sans intérêt : il l'a comblé ailleurs de louanges[1]. Quelle idée d'aller sur le théâtre flétrir avec réflexion le nom d'un homme vénéré de la moitié de la terre ; d'un homme à qui personne n'a jamais reproché aucune action sanguinaire, aucun trait de fourberie, si ce n'est de s'être dit l'envoyé de Dieu, mission fausse, mais soutenue par l'héroïsme, et non par la barbarie !

Ajoutons que, dans cette même pièce où le héros est si cruellement défiguré, la leçon de morale que

[1] C'étoit un autre excès ; et la justice ne se trouve ni dans l'un ni dans l'autre.

l'auteur s'est proposé d'en tirer n'est pas plus heureusement établie : ni le titre de cette tragédie n'est justifié, ni le but n'en est atteint. C'est le fanatisme dont l'auteur veut nous apprendre à détester l'enthousiasme ; et il est évident que le fanatisme n'est point du tout le ressort du drame qui en porte le nom.

Le meurtre commis par *Séide* est un fruit de la docilité militaire, bien plus que de la persuasion religieuse. C'est à son général qu'il obéit, et non pas à son dieu : il éprouve même des remords ; il croit commettre un crime, ce qui est incompatible avec le fanatisme : le caractère et le danger de cette terrible aliénation des esprits consiste surtout dans la métamorphose qu'elle produit, en érigeant les crimes en vertus, et les vertus en crimes ; fascination redoutable, qui conduit les *Poltrot*, les *Clément*, les *Girard*, les *Diaz*, les *Chatel*, etc., aux actions les plus affreuses, avec le calme de la conscience la plus pure ; état que l'auteur lui-même a si bien peint dans la *Henriade !*

Il introduit l'ombre du duc de *Guise* encourageant le jacobin au crime ; il lui fait rappeler l'idée de son propre meurtre, commis par *Henri III*.

Par un assassinat *Valois* trancha ma vie :
Il faut d'un même coup punir sa perfidie.
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi ;
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
. . . . . .
Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire ;
. . . . . .

Et, plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
. . . . . .
Clément goûtait alors un paisible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Que, dans le cœur des saints, affermit l'innocence, etc.

Voilà le fanatisme, et assurément *Séide* n'est rien de tout cela.

D'ailleurs, il ne croit massacrer qu'un ennemi; il ignore que c'est à son père qu'il va donner la mort : s'il l'avoit su; si, au moment de frapper, sa naissance lui étant révélée, il avoit persisté à immoler un idolâtre; s'il avoit cru faire à sa religion un sacrifice de plus, en méprisant pour elle, non seulement les droits ordinaires de l'humanité, mais ceux-mêmes de la nature, c'est alors que le fanatisme auroit paru avec toute sa fureur et tout son danger; le spectacle auroit été horrible : oui; mais la leçon auroit été frappante : ce seroit peut-être une exception au principe que j'ai posé plus haut, de ne mettre sur la scène aucun trait trop atroce.

Enfin ce parricide même, cet assassinat de *Zopire* par les mains de son fils, n'est, dans la pièce dont nous parlons, qu'un pur caprice de *Mahomet*, ou plutôt de l'auteur, et malheureusement une copie d'*Atrée;* il n'a aucun rapport avec la religion; il n'est point nécessaire; il n'est fondé ni sur la vraisemblance, ni sur le besoin : la manière dont il est motivé, amené, consommé et puni, est absolument maladroite; mais aussi c'est la seule faute en ce genre

que l'on puisse reprocher à M. de *Voltaire;* elle n'empêche pas qu'il ne mérite la louange que je viens de lui donner.

Ajoutons ce qui peut excuser l'une et justifier encore l'autre, c'est que *Mahomet* a de la grandeur; ce n'est pas un scélérat vil et lâche comme *Mathan,* comme *Narcisse,* comme *Félix :* ôtez des rôles de ceux-ci leurs turpitudes ou leurs atrocités, il n'en restera plus rien; au lieu que celui de *Mahomet,* purgé de l'inutile assassinat, du non moins inutile empoisonnement qui le souille, deviendra très-intéressant et même très-noble.

Quoi qu'il en soit, la postérité trouvera dans le théâtre de M. de *Voltaire,* comme dans celui de ses prédécesseurs, auprès des défauts qui justifieront les critiques, de grandes beautés qui motiveront non moins sûrement l'admiration. Elle reprochera peut-être à l'auteur moderne, en général, la foiblesse de ses plans, et surtout celle de ses ressorts. Elle trouvera étrange, par exemple, que le nœud de *Tancrède* consiste tout entier dans l'omission d'une adresse au dos d'une lettre; elle ne comprendra pas que sur un pareil indice, *Aménaïde,* la fille du chevalier de Syracuse le plus respecté, de l'ancien chef de l'état, soit sur-le-champ condamnée et conduite au supplice, et qu'elle ne confie à personne, pas même à son père, le secret qui prouve son innocence.

Peut-être *Gengiskan* lui paroîtra-t-il bien petit, bien pusillanime, surtout auprès d'*Idamé.* Peut-être s'étonnera-t-elle du vide qui existe autour de *Sémi-*

ramis, vide mal rempli par *Arzace* et *Azéma*, dont les amours ne sont ni assez violentes, ni assez traversées, pour émouvoir beaucoup les spectateurs. Peut-être jugera-t-elle que le spectre de *Ninus* est un prodige absolument oiseux, très-éloigné de rien produire qui soit digne d'un semblable appareil : elle pensera probablement que le poète le présentant comme un moyen de remédier à la langueur de nos théâtres, il devoit le rendre plus agissant et plus remarquable.

Il n'auroit pas été admis, dira-t-on, dans le commencement, si on lui avoit donné plus d'effet. Je n'en crois rien : je pense au contraire que c'est son inutilité seule qui l'a rendu ridicule; je pense que si l'on avoit donné à ce spectacle toute la pompe, toute l'énergie dont il étoit susceptible; si le fantôme, avant que de se présenter aux yeux, avoit été annoncé aux oreilles par ces gémissemens sourds qui ne sont qu'indiqués dans la pièce; si, au lieu de paroître un moment, pour commander en termes vagues un sacrifice à sa cendre, il avoit révélé lui-même le crime qu'il faut expier, et remis à son fils les monumens qui le constatent; si, au lieu de se produire sous la figure assez puérile d'un homme vêtu de blanc avec le visage couvert de farine, c'est-à-dire dans l'équipage absurde d'un revenant qui choque la raison, il s'étoit manifesté par quelque signe extérieur, avec cet appareil terrible qui prévient la réflexion et l'accable; par exemple, par ce trait de l'histoire de *Daniel*, d'une main lumineuse qui trace sur une muraille des

caractères enflammés, je ne doute pas qu'il n'eût eu le plus grand succès. M. de *Voltaire*, en cette occasion, s'est accusé de son trop de hardiesse : j'ose croire qu'il n'a eu à se reprocher que trop de timidité.

Il est assez difficile de prévoir à laquelle de ses pièces nos descendans assigneront la préférence. Il a déjà essuyé de la part du public le même triage, s'il est permis d'employer ce mot, auquel *Corneille* et *Racine* ont été soumis. Toutes celles de ce dernier se soutiennent au théâtre, hors trois, dont une n'y avoit jamais été destinée, et les deux autres sont les fruits de sa première jeunesse. On en compte au moins trente de *Corneille :* il n'y en a que six ou sept qui aient conservé les honneurs de la représentation. M. de *Voltaire,* si je ne me trompe, en a composé vingt-quatre, dont neuf, autant que je puis m'en souvenir, se sont maintenues habituellement jusqu'ici sur la scène.

C'est donc entre ces neuf qu'il faudra choisir ; et si ce choix dépendoit de moi, c'est *Alzire* qui le fixeroit : elle me semble, dans le théâtre de M. de *Voltaire,* ce qu'est *Iphigénie,* dans celui de *Racine.* Les nuances en sont très-différentes ; mais leur perfection respective, relativement à celles qui les ont précédées et suivies, me semble à peu près égale. Je ne dis pas qu'*Alzire* l'emporte sur *Iphigénie;* mais je crois que l'une est le chef-d'œuvre de M. de *Voltaire,* comme l'autre celui de *Racine.*

Critique de Zaïre.

En terminant cet article, je crois être obligé de

justifier le jugement que j'ai porté de *Zaïre*, pièce reçue avec tant d'enthousiasme à sa naissance; pièce dont le succès ne paroît point diminué par le temps; pièce dont l'auteur lui-même a toujours parlé avec complaisance; pièce enfin placée constamment jusqu'ici, par ses partisans, au nombre des meilleures. Il faut bien justifier mon opinion, ou du moins en montrer les motifs.

D'abord, à mon avis, les trois premiers actes de cette tragédie sont froids, languissans, décousus, et même inutiles à la pièce : on peut dire qu'elle ne commence qu'à la scène VIme du IIIme, au moment où *Zaïre* élude les instances d'*Orosmane*.

Dans le premier, il n'y a ni exposition, ni commencement d'intérêt, puisqu'il ne s'agit que du mariage du sultan, et que ce mariage n'est pas censé pouvoir souffrir la moindre difficulté. La pièce finit, à l'ordre donné à *Nérestan* d'être hors des états d'*Orosmane* le lendemain, avant le soleil levé. On ne voit aucune raison pour que cet ordre ne soit pas exécuté.

Il le seroit en effet, sans un petit clin d'œil fait par *Nérestan* à la jeune Odalisque; mais cette ressource ne me semble qu'un défaut de plus. On ne s'en apercevroit pas si l'auteur ne l'avoit fait relever par *Orosmane* lui-même, en supposant à celui-ci un pressentiment de jalousie qui est contre toute raison. Il ne peut craindre, et le spectateur ne peut imaginer que *Zaïre*, le cœur plein de son amant, à qui elle vient de faire la déclaration la plus précise, et qu'elle

vient d'entendre refuser sa rançon ; que *Zaïre*, qui, dès la première scène, a déclaré hautement que la tendresse l'emporte dans son âme sur les foibles idées de christianisme qui lui restent de son enfance, se détermine, sur un signe de tête, à tout risquer pour revoir l'aventurier chrétien que le sultan vient de congédier avec humeur ; et cependant, si *Nérestan* ne revient pas, il est clair qu'il n'y a point de tragédie.

Au second acte, l'apparition imprévue de *Lusignan*, et même la reconnoissance très-romanesque, très-peu fondée de *Zaïre*, ne font encore ni un nœud dans la pièce, ni un commencement d'intrigue ou d'intérêt, parce qu'on ne voit aucun danger pour *Zaïre* à révéler sa naissance ; on sent qu'*Orosmane* est trop noble et trop amoureux, pour sacrifier, en l'apprenant, sa maîtresse à des scrupules de religion. Un sultan, assez délicat pour chasser ses eunuques, ne doit pas être assez timoré pour balancer, de peur de choquer ses muphtis, à épouser une jolie chrétienne dont il est éperdûment épris.

D'ailleurs, il acquiert un droit de plus à la possession du pays qu'il a conquis, en épousant la fille de l'ancien roi. On ne peut regarder que comme un pur caprice de *Lusignan*, ou plutôt comme une preuve de l'embarras du poète, ce vers sur lequel cependant porte toute la pièce :

> .... O vous, que je n'ose nommer,
> Jurez-moi de garder un secret si funeste.

En effet, si *Zaïre* se nomme devant *Orosmane*, il n'y

a plus encore de tragédie. Ainsi, à la fin du second acte, on est toujours parfaitement tranquille sur la destinée de tous les personnages.

Au troisième, les exhortations plus emportées que chrétiennes ou touchantes de *Nérestan* à sa sœur; son acharnement à exiger qu'elle se fasse baptiser avant que de se marier, ne présente encore rien de terrible, d'autant plus qu'il annonce lui-même qu'il reviendra bientôt pour cette cérémonie; que cette espèce d'obstacle, par conséquent, ne peut pas être long, et qu'on s'attend toujours à voir *Zaïre* et tous les personnages tirés d'embarras par la confidence de son origine.

La pièce ne commence donc véritablement qu'à la scène où elle se refuse à l'empressement du sultan, et demande un délai; mais son rôle dans cette scène est si foible; elle manque si cruellement et avec un embarras si peu motivé, si mal exprimé, même poétiquement, au généreux *Orosmane*, qu'elle doit inspirer moins d'intérêt que d'indignation. Aussi applaudit-on à la fierté de l'amant qui revient aux mœurs orientales, et commande

.... que le sérail soit fermé pour jamais.

C'est là que commencent l'intrigue, le danger, les combats du cœur, et par conséquent l'intérêt; ainsi, la pièce n'a réellement que deux actes, et c'est *Orosmane* seul qui les remplit. *Zaïre* est toujours indolente, silencieuse, très-peu passionnée, et par conséquent encore moins intéressante; mais *Orosmane*,

encore une fois, n'est que *Roxane* métamorphosée, ce qui diminue beaucoup, sinon l'impression du rôle au théâtre, du moins son mérite à la lecture.

Et encore autour de *Roxane*, combien de mouvemens, de passions, de personnages tous remarquables, tous distingués, tous dignes des vœux et de l'admiration du spectateur ! Comme *Acomat* est grand ! comme *Atalide* est touchante ! comme *Bajazet* même est noble ! et comme tous leurs intérêts sont unis, fondus ensemble, s'il est permis de parler ainsi ! comme ils font sortir le caractère de la sultane, sans l'obscurcir ! Mais, dans *Zaïre*, vous ne voyez qu'*Orosmane* : c'est une estampe où l'artiste n'a transporté qu'une seule figure du grand tableau qu'il copioit.

Enfin, *Zaïre* est très-foiblement écrite. C'est peut-être de toutes les pièces de M. de *Voltaire*, celle dont il a le plus négligé le style : ce qui est d'autant plus étonnant, que s'il l'a d'abord, comme on l'a dit, composée en dix-huit jours, il l'a corrigée pendant trente ans ; et que, par la nature même du sujet, il semble qu'il auroit dû faire plus d'efforts pour se rapprocher de la perfection de *Racine*, dans celle-là, que dans toute autre[1].

[1] Il y a loin de ce jugement à celui que porte La Harpe de cette même tragédie, lorsqu'il s'écrie, dans son enthousiasme presque lyrique, qu'il n'a manqué à *Zaïre* que d'avoir *Racine* pour spectateur. Linguet est sévère, mais il n'est point injuste, et sa critique ne sauroit nuire aux beautés réelles de l'ouvrage ; tandis que ces mêmes beautés, esti-

Mais comment a-t-elle réussi d'abord? Comment se soutient-elle toujours? Il est probable que dans le temps le succès a été dû à la circonstance de l'apparition d'une actrice qui étoit alors dans l'éclat et la fraîcheur de la première jeunesse : la figure et la voix de M.lle *Gaussin* ont fait illusion ; une figure et une voix bien différentes, celles de *Le Kain,* ont ensuite prolongé cette illusion, en lui faisant changer d'objet. Cet acteur, peu avantagé de la nature, mais doué d'un talent particulier pour les rôles forts et terribles, donna autant d'énergie à celui d'*Orosmane,* que *Zaïre* avoit reçu de charmes de Mlle *Gaussin;* et, au bout de vingt ans, il en a été de ce succès comme de tant d'autres, sur lesquels on ne revient point quand ils sont une fois établis : comme de celui de *Rodogune,* par exemple, qui ne fait de plaisir à personne, et qu'on fait toujours semblant d'admirer.

mées par La Harpe bien au-dessus de leur valeur, se trouvent par cela même dépréciées d'avance dans l'esprit du lecteur impatient, qui se dit toujours : *nous verrons bien,* ou plutôt : *nous avons vu.* Ce n'est pas toujours sur le trépied d'Apollon, que l'on prononce les oracles du goût.

APPENDICE AU IIIme CHAPITRE,

AU SUJET DE LA TRAGÉDIE DE RODOGUNE.

LINGUET n'a guère fait, dans cette critique de *Rodogune*, qu'étendre et commenter le *Commentaire* de Voltaire lui-même, qui s'est d'autant plus attaché à déprécier cette tragédie, qu'elle est, et qu'elle restera l'un des plus beaux monumens du génie de Corneille. Nous avons donc pensé que la meilleure réponse que l'on pût opposer à Linguet, étoit celle que l'on avoit faite à Voltaire; et nous l'empruntons de la *Cinquième Lettre* adressée par CLÉMENT, au commentateur de Corneille.

« La proposition de donner le trône à qui assassinera « Rodogune, est-elle vraisemblable dans une tragé- « die? dit Voltaire. Est-il possible que Cléopâtre, qui « doit connoître les hommes, ne sache pas qu'on ne « fait point de telles propositions, sans avoir de très- « fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées? « Je dis plus : il faut que ces choses horribles soient « absolument nécessaires. Mais Cléopâtre n'est point « réduite à faire assassiner Rodogune, et encore « moins à la faire assassiner par ses fils. Elle vient de « dire que le Parthe est éloigné, qu'elle est sans au- « cun danger. Rodogune est en sa puissance : il pa- « roît donc absolument contre la raison que Cléo-

« pâtre invite à ce crime ses deux enfans, dont elle « doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de « tuer Rodogune, elle le peut, sans recourir à ses « enfans.» (*Volt., Comment. sur Corn.*)

Il ne s'agit point ici de savoir si la proposition de Cléopâtre *est raisonnable,* mais si elle est vraisemblable, de la part d'une femme ambitieuse, vindicative et cruelle, qui a bien pu tuer de sa propre main son premier mari, parce qu'il venoit épouser et couronner cette même Rodogune. Cléopâtre, selon vous, *n'est point réduite à cet assassinat.* Belle raison! Mais elle veut se venger; et la vengeance est sa première loi. Si elle ne s'est point vengée jusqu'ici, quoiqu'elle tînt Rodogune en sa puissance, elle en explique la cause:

Ce ne fut ni pitié ni respect de son rang
Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée;
Et d'une troupe, en hâte à me suivre animée,
Beaucoup, dans ma vengeance, ayant fini leurs jours,
M'exposoient à son frère, et foible, et sans secours.
Je me voyois perdue, à moins d'un tel otage.
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage:
Il m'imposa des lois, exigea des sermens;
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.

Cléopâtre a fait la paix avec le frère de son ennemie, à condition que Rodogune épouseroit l'aîné des deux princes, qui doit être nommé roi. Cléopâtre verroit donc régner celle qu'elle avoit déjà écartée du trône, en tuant Nicanor? Elle a promis qu'elle alloit

déclarer, dans ce jour, à qui de ces deux fils appartient le droit d'aînesse; et par conséquent son ennemie échappe à sa vengeance, et peut se venger à son tour, si elle ne la prévient ce jour même : en voilà bien assez pour l'y déterminer. *Ne peut-elle pas se servir d'une autre main, que de celle de ses fils?* Non. Elle ne veut point paroître avoir violé le traité de paix, en se vengeant elle-même, ni attirer sur elle le courroux du frère de Rodogune; elle veut lui opposer un de ses fils qui la puisse défendre, ou qu'elle puisse sacrifier, s'il en est besoin. Observez encore qu'elle ne peut plus faire la guerre, ou rompre le traité de paix, qu'en nommant un roi.

Ne sauro is-tu juger que, si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi?
J'en ai le choix en main, avec le droit d'aînesse;
Et, puisqu'il en faut faire un aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang d'où je dévale,
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale.
Ce n'est qu'en me vengeant, qu'on me le peut ravir,
Et je ferai régner qui me voudra servir.

C'est par cette offre du trône qu'elle pense séduire un de ses fils; et, les connoissant très-soumis, très-dépendans de ses volontés, rien ne répugne à ce qu'elle croie qu'elle les maîtrisera assez pour faire condescendre au moins l'un des deux à sa vengeance, surtout en leur montrant que Rodogune avoit voulu les priver du trône, en épousant leur père. Ajoutez

que son discours est très-beau, très-artificieux, et fait pour en imposer aux deux jeunes princes, s'ils n'étoient pas amoureux.

Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfans qui naîtroient d'un second hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien :
Je me crus tout permis pour garder votre bien.

Rien de plus adroit encore que cette réponse à ses fils qui refusent le trône.

Dites tout, mes enfans : vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne;
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Vous ne la regardez que comme une infamie,
S'il la faut partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.

Il n'étoit pas possible d'amener plus naturellement et avec plus d'adresse la proposition qu'elle leur fait ensuite.

Cet endroit-là même vous déplaît, et vous fait dire : « Est-il vraisemblable que Cléopâtre n'ait pas « soupçonné que ses deux enfans pouvoient aimer « Rodogune? »

Les princes sont à la cour depuis très-peu de temps, et Rodogune n'est sortie de prison que depuis quelques jours. Cléopâtre peut fort bien ignorer que son

ennemie soit aimée de ses fils, qui n'en ont rien dit à personne; encore moins peut-elle se douter que tous deux en soient amoureux à la fois. Or, il ne lui en faut qu'un pour remplir son dessein.

« Peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner « avec Rodogune, parce que leur père a voulu au- « trefois l'épouser? »

Sans doute : parce qu'en épousant le père, elle ôtoit la couronne aux fils.

« Rodogune sera-t-elle autre chose que femme du « roi? »

Cléopâtre peut supposer que ses enfans n'aimeront pas pour femme l'ennemie de leur mère, et celle qui venoit donner d'autres héritiers à la couronne.

« Cet artifice n'est-il pas un peu grossier? »

Oui, si elle savoit leur amour; mais elle n'en peut rien savoir : elle n'a pas dit un mot, dans les scènes précédentes, qui le fît soupçonner. Or, ignorant leur passion pour Rodogune, elle ne pouvoit s'y prendre plus adroitement, pour leur inspirer, contre son ennemie, la haine dont elle est animée.

Cet artifice étoit très-bien préparé par le discours précédent, où elle étale tous les services qu'elle a rendus à ses fils, et leur fait voir ensuite que toutes ses peines, tous ses services auroient été vains, si Rodogune eût épousé Nicanor.

« Si ses deux fils étoient des imbéciles, parleroit- « elle autrement? »

Si ses deux fils étoient des imbéciles, elle auroit pris moins de détours et de précautions. Elle connoît

la foiblesse de ses fils, leur crainte et leur respect pour elle; la dépendance où elle les tient par la disposition qu'elle peut faire à son gré de la couronne; tous ces motifs sont plus que suffisans pour la flatter dans ses désirs de vengeance. Enfin, une passion violente n'aveugle-t-elle pas ceux qu'elle possède? Et quelle passion plus violente, dans une femme, que la vengeance!

.... *notumque furens quid fœmina possit.*

« Cléopâtre (continuez-vous) n'est pas adroite, « quoiqu'elle se soit donnée pour une femme très-« habile. Dès qu'elle aperçoit que ses enfans ont hor-« reur de la proposition, elle ne doit pas insister. On « ne persuade point un crime horrible par la colère « et par des emportemens. Quand Phèdre a laissé voir « son amour à Hippolyte, et qu'Hippolyte répond :

.... oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux?

« Elle rentre alors en elle-même, et dit :

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire?

« Cela est dans la nature; mais peut-on supposer « qu'une reine qui a de l'expérience, persiste à révolter « ses enfans contre elle, en se rendant horrible à leurs « yeux? »

Quelle comparaison faites-vous là, Monsieur, d'une femme qui brûle malgré elle d'une flamme

incestueuse qu'elle se reproche, dont elle aime mieux se laisser consumer que d'en faire l'aveu, et qu'elle n'ose déclarer qu'après la fausse nouvelle de la mort de son époux, avec une femme ambitieuse et cruelle comme Cléopâtre, qui use d'artifice pour séduire ses enfans, mais qui peut leur commander, puisque leur sort est dans ses mains? Ce retour de pudeur est très-naturel dans Phèdre, dont l'âme est déchirée par les remords, et qui ne fait sa déclaration que dans l'emportement d'une passion involontaire. Est-il possible que vous trouviez quelque rapport entre Phèdre, qui dit :

.... je sais mes perfidies,
Œnone; et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

et Cléopâtre, qui sacrifie tout à l'ambition, qui foule aux pieds toute vertu et toute humanité; en un mot, qui s'exprime ainsi :

Je fis beaucoup alors, je ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri,
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari....
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte !....
.....
Mais, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

Cléopâtre, voyant que la douceur et l'artifice n'ont point persuadé ses fils, use de son autorité

sur eux, recourt à la menace, cherche à les effrayer et à leur faire craindre le sort de leur père. Cette marche est très-naturelle dans un caractère atroce comme celui-là. On ne se livre pas à la colère et à l'emportement, pour persuader quelqu'un sur qui l'on n'a aucun pouvoir; mais Cléopâtre, qui a vainement employé tout son art à gagner ses fils, qu'elle connoît si dociles à ses volontés, et qui attendent le trône de son choix; outrée, par-dessus tout, d'avoir fait d'inutiles ouvertures de son dessein, et d'avoir mis par là sa vengeance en péril d'échouer, se livre à toute la violence de son caractère, et cherche à retenir, au moins dans la discrétion, par la terreur de ses menaces, ceux qu'elle n'a pu pousser au crime par ses artificieuses paroles.

Passons à une autre remarque que vous faites à la quatrième scène du troisième acte, sur la proposition de Rodogune aux deux princes, ses amans.

« Il est vrai (dites-vous) que tous les lecteurs sont « révoltés qu'une princesse si douce, si retenue, qui « tremble de prononcer le nom de son amant; « qui craignoit de devoir quelque chose à ceux qui « prétendoient à elle, ordonne de sang-froid un par- « ricide à des princes qu'elle connoît vertueux, et « dont elle ne savoit pas, un moment auparavant, « qu'elle fût aimée. (Cela est faux, comme on a vu.) « Elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la pièce « devoit se rassembler, etc. »

Quel étonnement ne doit-on pas avoir de vous entendre critiquer ainsi le créateur de la tragédie fran-

çoise, sans daigner lire l'examen qu'il a fait de cette pièce, où il réfute cette critique qu'on avoit déja faite de son temps !

La justice et la bonne foi vouloient que vous vous donnassiez la peine de rapporter les raisons, afin de les combattre, si elles ne vous paroissoient pas plausibles. Votre silence à cet égard prouve que vous ne les avez point déduites, de peur de ne pouvoir les détruire. Ainsi, je n'ai d'autre réponse à vous faire, que de rapporter les propres paroles de Corneille, qui vont vous réfuter d'une manière victorieuse.

« On a trouvé la proposition que Rodogune fait « à son tour aux deux princes, indigne d'une per- « sonne vertueuse, comme je la peins; mais on n'a « pas considéré qu'elle ne le fait pas, comme Cléopâtre, « avec espoir de la voir exécuter par les princes; mais « seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et « les attacher tous deux à sa protection, par une es- « pérance égale. Elle étoit avertie par Laonice, de « celle que la reine leur avoit faite, et devoit prévoir « que, si elle se fût déclarée pour Antiochus qu'elle « aimoit, son ennemie, qui avoit seule le secret de « leur naissance, n'eût pas manqué de nommer « Seleucus pour l'aîné, afin de les commettre l'un et « l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu « causer sa perte. Ainsi, elle devoit s'exempter de « choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité « de prétentions; et elle n'en avoit pas de meilleur « moyen, que de rappeler le souvenir de ce qu'elle « devoit à la mémoire de leur père, qui avoit perdu

« la vie pour elle, et leur faire cette proposition « qu'elle savoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le « traité de paix l'avoit forcée de se départir de ce « juste sentiment de reconnoissance, la liberté qu'ils « lui rendoient, la rejetoit dans cette obligation. Il « étoit de son devoir de venger cette mort ; mais il « étoit de celui des princes de ne se pas charger de « cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus « qu'elle les haïroit, s'ils lui avoient obéi ; que, comme « elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils « font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle aime « trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime; « et que la justice qu'elle demande de la mort de leur « père, seroit un parricide, si elle la recevoit de « leurs mains. Je dirai plus : quand cette proposition « seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche, elle « mériteroit quelque grâce, et pour l'éclat que la « nouveauté de l'intention a fait au théâtre, et pour « l'embarras surprenant où elle jette les princes, et « pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce, « qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause « que Seleucus, par dépit, renonce au trône et à la « possession de cette princesse; que la reine, le vou- « lant animer contre son frère, n'en peut rien ob- « tenir; et qu'enfin elle se résout, par désespoir, de « les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette « de son ennemie. »

CHAPITRE IV.

COMÉDIES.

Pour nous la comédie vient des Grecs ainsi que la tragédie : ce sont ces peuples ingénieux, qui, en créant les noms de Melpomène et de Thalie, leur ont assigné à chacune leurs départemens, et toutes deux dans l'origine furent également atroces. Si la première, dans ses évocations funèbres, crut ne pouvoir arracher des larmes que par des horreurs scandaleuses, la seconde ne songea à exciter le rire que par des satires cruelles. Ainsi, la diffamation des vivans et des morts fut l'unique ressource de l'art dramatique dans sa naissance.

Il semble qu'avec tant de rapports, les deux branches auroient pu être cultivées par les mêmes mains : ce que j'ai dit plus haut de la compatibilité de plusieurs talens divers dans le même homme, est à ce que je crois incontestable. J'aurois pu l'appuyer par beaucoup d'autres exemples tirés des anciens ; mais, par une bizarrerie fort singulière, les deux genres dont la réunion auroit été la plus naturelle, la plus aisée en apparence, sont précisément ceux dans lesquels jamais elle n'a eu lieu chez eux : l'art de faire dialoguer des personnages sur un théâtre, et de peindre

par leurs gestes, leurs expressions, les mouvemens intérieurs qu'ils éprouvent, est constamment resté divisé à Rome et à Athènes en deux départemens distincts.

Tandis que les guerriers cultivoient l'éloquence; que les philosophes les plus profonds, les législateurs les plus sévères se montroient rivaux des *Esope*, des *Anacréon*, dans la composition des fables morales, ou des chansons licencieuses, l'auteur qui représentoit dans un dialogue appelé tragédie, *Phèdre* éprise d'une passion violente et incurable, *Thésée* crédule et jaloux, *Hippolyte* fier et insensible, n'imaginoit pas qu'il eût pu tracer le même tableau avec succès dans une pièce nommée comédie : noms qui n'avoient eux-mêmes aucune espèce de rapport avec ce qu'ils signifioient. Et de leur côté, les *Aristophane*, les *Ménandre*, les *Plaute*, les *Térence*, ne cédoient point à la tentation de joindre les palmes de Melpomène à celles de Thalie.

Certainement ce scrupule, ou cette timidité n'étoit pas fondée sur la nature des choses, ou l'impuissance des poètes : c'est une inconséquence dont les exemples ne sont pas rares ; il seroit impossible aujourd'hui, peut-être l'auroit-il toujours été, d'en rendre raison.

Les Espagnols, comme je l'ai dit, confondirent les deux genres, ou plutôt ils ne connurent ni l'un ni l'autre. Leurs pièces sont aussi éloignées de *Sophocle* que de *Térence*, et d'*Aristophane* que d'*Euripide*. Cependant ils adoptèrent le nom générique de

Comédie pour tous les dialogues dramatiques : gais ou lugubres, c'étoit toujours la *comedia famosa.*

Nos premiers poètes, comme je l'ai également observé, n'ayant été que leurs élèves, ou plutôt leurs copistes, ne donnèrent point d'autre nom à leurs ouvrages, quel qu'en fût le sujet. L'*Orondate*, l'*Amestris*, étoient des comédies, comme les *Visionnaires* et le *Pédant joué*. M.me de *Sévigné* n'appelle jamais les drames de *Corneille* que ses comédies[1] ; et alors il avoit produit toutes ses bonnes pièces : elle donne le même nom à celles de *Racine*, après l'*Andromaque*, l'*Iphigénie*, le *Bajazet*. La dénomination de *tragédie*, encore inconnue, ou du moins très-peu usitée en Espagne et en Italie, est récente même en France.

Il n'est donc pas étonnant que chez nous les athlètes, voués à l'une ou à l'autre des deux carrières, se soient conservé le droit de passer de l'une à l'autre. L'ordurier *Hauteroche* n'a pas craint de faire une tragédie, aussi mauvaise à la vérité, aussi plate que ses comédies sont sales et dégoûtantes, une seule exceptée. Le précieux *Marivaux* a aussi essayé le cothurne, ainsi que bien d'autres; mais peu, en général, se sont tirés de cette épreuve avec applaudissement.

De *Corneille*, le *Menteur* seul est resté au théâtre, mais il est compté parmi les modèles. *Racine* n'a fait

[1] Et Dangeau, en annonçant, dans les *Mémoires* qu'on vient de publier, la mort du *bon-homme* Corneille, ajoute qu'il étoit fameux par ses *comédies*.

qu'une comédie : elle est extrêmement plaisante; il est seulement fâcheux que le sel s'en évapore, pour ainsi dire, à la représentation, ou s'affadisse, par la charge que les acteurs y joignent. M. de *Voltaire* a usé de la même faculté; mais est-ce avec le même succès?

Sans doute on pouvoit espérer que l'homme de son siècle qui a le mieux connu la plaisanterie, et même la satire; que celui qui a peint avec le plus de force, d'énergie et d'agrément, quand il l'a voulu, en style direct, soit les vices, soit les ridicules, ne réussiroit pas moins à les rendre, en les personnifiant, pour ainsi dire; en joignant la vivacité de l'action à celle du discours, d'autant plus qu'il s'est livré à ce travail, surtout à l'âge où son goût avoit reçu toute sa perfection; où il étoit le plus maître de son style et du choix des sujets; où l'expérience devoit l'avoir plus complétement initié aux travers de la société, et où il les frondoit, en effet, de la manière la plus forte et la plus piquante, dans ses autres écrits. Cependant il n'a plus été le même, quand il a voulu remplir ce ministère en dialogues[1].

Dans ses romans, dans ses contes, dans ses discussions même, les plus graves en apparence, on trouve des saillies qui font rire aux éclats, ou des traits de finesse encore plus satisfaisans, quoiqu'ils n'arrachent pas les mêmes démonstrations : il s'en faut bien que ses comédies produisent le même effet.

[1] Le ton de la comédie n'a jamais été le sien : la nature le lui avoit refusé. (*La Harpe.*)

Il y en a trois, à la vérité, qui sont restées au théâtre, et qu'on y revoit avec plaisir : l'*Enfant Prodigue, Nanine,* l'*Ecossoise;* mais ce sont des romans attendrissans plutôt que des comédies. Ce qui les a soutenues, ce sont les morceaux sérieux, philosophiques, moraux, ou de sentiment, dont elles sont remplies. *Euphémon, Elise, Nanine,* n'égaient pas, à beaucoup près : *Freeport* même, qui a en grande partie décidé le sort de l'*Ecossoise,* n'est point plaisant : il est d'une très-grande noblesse; et *Wasp* est plus affreux, plus bas, plus dégoûtant que comique. Un désir immodéré de vengeance a fait oublier à l'auteur, dans cet ouvrage, le scrupule, l'honnêteté, la douceur, qui l'ont empêché de salir ses productions tragiques par des caractères de cette espèce [1].

En général, le peu de plaisanteries que M. de *Voltaire* a hasardées dans toutes ses pièces qui portent le nom de comédies, est d'un très-mauvais ton, plus approchant du burlesque forcé de *Scarron,* que du naturel et de la gaîté de *Molière.* Dans l'*Enfant Prodigue* même, M. *Rondon, Fierenfat,* ne sont pas si éloignés qu'on le croiroit de *Don Japhet.*

Allons signer chez notre gros Notaire,
Qui vous allonge en cent mots superflus,
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus.
Allons hâter *son bavard griffonnage :*
Lavons la tête à ce large visage....

[1] La satire personnelle n'a qu'un moment; et elle étoit poussée, dans l'*Ecossoise,* à ce point où elle manque néces-

.... *Vos personnes*
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

D'écus tournois soixante pesants sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.

.... Il me prend une envie,
C'est d'affubler *sa face de palais,*
A poing fermé, de deux larges soufflets.

Le mauvais goût qui rend le *Don Japhet* et ce qui y ressemble insupportable, c'est précisément cette recherche affectée de termes ridicules, ces efforts pour suppléer par le prétendu comique des mots, à celui qu'on n'a pu mettre, ni dans la situation, ni dans les idées; et ils choquent d'autant plus dans l'*Enfant Prodigue*, que cette pièce est pleine de traits attendrissans, parfaitement écrits, où la noblesse est conciliée avec la plus touchante simplicité.

C'est bien pis dans les autres comédies de M. de *Voltaire*, quand il a voulu rendre ses interlocuteurs plaisans. Vous trouvez dans le *Dépositaire:*

Oh! je vais de ce pas *laver sa tête aînée.*

Ah! c'est une coquine; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille *Agnant.*

Dans le *Dépositaire* encore:

.... Je vous avertis

sairement son but. Tout ce qui est outré est faux; et le caractère de *Frélon* l'étoit au point, que le critique célèbre, désigné par cette caricature, ne fut pas celui des spectateurs qui s'en amusa le moins. Ces sortes de traits ne blessent heureusement que celui qui les lance.

Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille, et très-peu me soucie
De la famille *Agnant*.

Dans le *Droit du Seigneur :*

.... C'est Acante,
Entendez-vous, qui seule ici me tente ;
Entendez-vous, *magister trop rétif ?*

.... Baillif *outre-cuidant*,
Oui, je dois tout.

Dans la *Prude :*

Que sa fleur soit, ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie.

Vertueux fou, finis tes soliloques,
Suis-moi.... je viens d'acheter vingt breloques.

.... Viens chez le chevalier,
Il nous attend : il doit nous *fêtoyer*.

Dans la *Femme qui a raison :*

Eh bien! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux *cas* de ce maître usurier ?

.... Apprenez
Que ce n'est pas à vous *à fourrer votre nez*
Dans ce que fait madame.... etc.

Enfin, cent autres passages justifieroient l'étrange comparaison que je viens de faire entre le plus bel esprit de ce siècle, le plus poli, le plus élégant, le plus rigide observateur des convenances, quand il

vouloit; et le plus ordurier, le plus plat, le plus dégoûtant bouffon du commencement de l'autre.

Encore une fois, on ne revient pas d'étonnement en voyant un des hommes de la littérature qui a eu le plus de goût; celui, je le répète, qui a le mieux possédé le ton de la bonne compagnie, qui l'a même donné à celle de son temps; celui qui a écrit partout ailleurs avec le plus de finesse, de grâce, de légèreté; qui a le mieux, le plus délicatement relevé dans les autres les défauts contre la décence, la convenance et l'urbanité, prendre pour de la plaisanterie théâtrale cette roideur de langage, ce pédantisme suranné ou ces rébus, ces équivoques grossières, trop semblables aux turlupinades si justement proscrites par les honnêtes gens, et qui seroient aujourd'hui à peine tolérées dans les sociétés de l'ordre le plus commun.

C'étoient, dira-t-on, les délassemens d'un grand homme. *Lélius* et *Scipion* s'amusoient à faire des ricochets : oui; mais ils ne rendoient pas le public témoin de ces amusemens.

Et ce qui est encore plus incroyable, c'est que M. de *Voltaire* aimoit ces ordures; il les employoit quelquefois, même dans sa prose et en son nom : avouons-le, pour n'y plus revenir. Quand sa bile étoit allumée, il se permettoit quelquefois de ces misérables pointes, dignes tout au plus de *Scarron*, de *Rabelais*, ou plutôt du père *Garasse*, qu'il a tant décrié.

En reprochant à la Sorbonne son décret contre *Bélisaire*, il l'attribue à un bachelier *Ubicuistre*,

parce que le mot d'*Ubiquiste* est assez fréquemment employé dans l'école. M. l'abbé *Riballier*, il l'appeloit *Ribaudier*; de *Sabatier*, il faisoit tantôt *savatier*, tantôt *sabotier*, etc.; et il imprimoit tout cela. Ces allégories, comme il l'a dit lui-même de celles du père *Garasse*, sont un peu différentes de celles de *Virgile* et d'*Ovide*; et je ne vois pas comment, en se les permettant, il pouvoit faire un crime au jésuite d'avoir appelé *Théophile* un *veau*, parce que le nom de famille de celui-ci étoit *Viaud*.

Rougissons de cette foiblesse, dont je parle ici, parce qu'elle est malheureusement constatée par des monumens publics, et pour ne pas paroître l'avoir dissimulée, plutôt que pour la faire remarquer. Plaignons M. de *Voltaire* de n'avoir pas eu, ou de n'avoir pas consulté des amis assez délicats, assez jaloux de sa gloire, pour l'éclairer sur cet abus, sur cet opprobre de ses talens. Souhaitons qu'il se trouve un jour un éditeur de ses ouvrages assez courageux pour en faire disparoître ces taches affligeantes [1]. J'ose croire même qu'on s'apercevroit à peine de la suppression de toutes ses comédies, hors celles qui se jouent encore. Elles n'ont, ni dans le fond, ni dans les détails, rien qui puisse les faire regretter.

[1] Ce vœu, qui étoit celui d'un honnête homme, et d'un véritable ami de Voltaire, ne paroît pas devoir se réaliser de sitôt : ce n'est pas du moins ce que présagent trois ou quatre éditions *complètes*, annoncées et publiées presqu'en même temps.

On réimprime, il est vrai, toujours ensemble les premières et les dernières pièces de *Corneille* avec celles de son bon temps; mais la disparate est moins sensible. Ce grand homme est souvent un prodige de génie; il n'est jamais un modèle de goût. Par la raison contraire, il semble qu'il faudroit épargner aux lecteurs éclairés de M. de *Voltaire*, le chagrin de voir les endroits où il se dément; et à ceux qui ne le sont pas, le danger de ne s'en point apercevoir[1].

[1] Les raisons que donne La Harpe du peu de succès de Voltaire dans le genre de la comédie, nous ont paru le complément nécessaire de ce chapitre : c'est un morceau, d'ailleurs, également remarquable par la justesse des idées, et la nouveauté piquante des aperçus.

« Deux qualités, dit ce critique célèbre, ont dominé chez Voltaire : une imagination singulièrement mobile et flexible, et une incroyable vivacité d'esprit. L'une lui a servi à merveille dans la tragédie; l'autre lui a nui beaucoup dans la comédie. Il n'avoit qu'à se laisser aller à son imagination, pour se mettre à la place des personnages tragiques; rien ne lui étoit plus facile, et il trouvoit en lui des passions, des sentimens, de grandes idées, tout ce que recèlent les trésors d'une imagination heureuse et poétique, et il l'avoit. Mais il n'avoit pas moins de ce qu'on appelle l'*esprit* proprement dit : il en avoit infiniment; nul homme n'en eut davantage; et si, dans la tragédie, il n'avoit qu'à suivre l'essor de son imagination, dans la comédie il falloit au contraire se rendre maître de son esprit, s'en dépouiller absolument, pour en prendre un subordonné, mais nécessaire, et c'est ce qui lui étoit très-difficile, et peut-être même impossible. En fait d'esprit, il étoit trop lui pour devenir un autre : c'eût été un effort trop pénible, et tout ce qui demandoit de

l'effort répugnoit à la manière d'être de cet homme extraordinaire, que la nature avoit tellement favorisé qu'il a produit à peu près sans peine tout ce qu'il a fait de bon et de beau. Cet homme qui, communiquant de tous côtés le mouvement irrésistible qui l'entraînoit, a donné son esprit à tout un siècle (et ce n'a pas toujours été, à beaucoup près, pour la gloire et le bonheur du siècle ni de Voltaire)[1], ne pouvoit pas se plier à celui d'un personnage de comédie. Que faisoit-il? Il lui donnoit le sien propre, ou lui en donnoit un qui ne ressembloit à rien : de là, un double inconvénient; ou ses personnages parlent trop bien, et alors c'est l'esprit du poète, c'est la plaisanterie de Voltaire, et l'un et l'autre hors de place; ou bien, s'il étoit trop évidemment averti par la nature des personnages, que ce n'étoit pas lui qui devoit parler, alors, plutôt que de chercher la leur, ce qui auroit exigé un travail qui lui étoit trop étranger, il trouvoit plus court et plus aisé d'en faire autant de bouffons; et au lieu de se déguiser successivement sous plusieurs formes, pour ressembler à ces personnages, il prenoit pour tous un masque et une marotte : c'étoit Voltaire en habit de bal, parce qu'il est plus facile de se masquer que de se travestir. »

[1] Il faut, pour sentir tout le prix de cette observation, se reporter à l'époque où La Harpe la faisoit, et se rappeler son enthousiasme pour son ancien maître.

CHAPITRE V.

POÉSIES DIVERSES.

Jusqu'ici j'ai osé critiquer, et je crois que les hommes impartiaux ne me reprocheront pas d'avoir été injuste; mais, sur cet article-ci, la justice consiste dans l'admiration. Si quelque chose peut racheter l'inconcevable foiblesse des comédies de M. de *Voltaire*, ce sont sans doute ses pièces fugitives, genre où il n'a point de supérieur, ni peut-être même d'égal. Au milieu des travaux les plus étrangers, en apparence, il cultivoit cette littérature légère; il l'enrichissoit, sans presque paroître y penser, d'une infinité de pièces toutes variées, toutes pétillantes d'esprit, de goût, de connoissances: c'étoit *Phidias* qui, en travaillant au Jupiter Olympien, couvroit le pavé de son atelier de fragmens d'or et d'ivoire.

Je comprends sous le même nom cette multitude de petites pièces qui lui échappoient sans effort, sur toutes sortes de sujets, qui sembloient ne pas lui coûter plus qu'un madrigal; telles que des Contes où la variété, l'agrément se trouvent réunis avec la gaîté; des *Epîtres*, des *Satires*, des *Discours en vers* surtout, productions de son vraiment bon temps; du temps où il travailloit avec plus de soin, où l'idée d'ennemis toujours prêts à la censure, le préser-

voit de la négligence dans laquelle la certitude et l'habitude du succès l'ont depuis quelquefois fait tomber. Dans tous ces genres, son nom sera toujours cité parmi les plus célèbres, et souvent il sera regardé comme le premier.

Ce n'est pas qu'il ait fait autant de *Satires* que *Boileau*, ni autant de *Contes* que *La Fontaine;* mais, parmi les premières, combien y en a-t-il qui soient vraiment dignes de leur auteur[1]? Et à celles-là ne peut-on pas opposer le *Pauvre diable*, le *Russe à Paris*, etc.? C'est un autre ton! Eh! sans doute: si c'étoient des copies, pourroit-on les comparer?

Il y a trop de personnalités dans le *Pauvre diable*, et elles sont trop dures; sans doute encore: *Gresset* y est cruellement ridiculisé, et jamais il n'avoit offensé l'auteur. Je l'avoue, je n'excuse pas celui-ci: c'est un de ses plus grands torts; mais *Quinault*, mais *Boursault*, mais *Haynaut*, étoient-ils plus coupables envers le Juvénal moderne[2]? Ce n'est pas de la bonté morale de ces pièces qu'il s'agit, mais de leur bonté littéraire.

[1] Presque toutes; et les plus foibles même, c'est-à-dire deux ou trois, tout au plus, indiquent encore la touche du maître. Le *Pauvre diable*, le *Russe à Paris*, le *Marseillois et le Lion*, etc., sont en effet *d'un autre ton*: il n'y a qu'un avis à cet égard.

[2] Il n'y a aucune justesse dans ce rapprochement: ce n'est point la personne, ce sont les ouvrages que Boileau attaqua, et les jugemens de la postérité ont confirmé presque tous les siens. Elle en a, au contraire, appelé de la plupart

Quant aux *Epîtres*, M. de *Voltaire*, qui a incontestablement l'avantage du nombre, n'a-t-il pas aussi celui de la variété, de l'agrément, et peut-être de l'utilité? Sous ce nom je comprends les sept discours sur la *modération*, sur la *nature de l'homme*, etc. *Boileau* a-t-il fait de plus beaux vers que ceux-ci?

Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé :
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau.

L'auteur du Lutrin s'applaudissoit d'avoir, disoit-il en prose, *assez heureusement frondé la perruque*, dans ces vers :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,

de ceux de Voltaire, toujours injuste pour l'écrivain, parce que c'est l'homme qu'il attaque personnellement, et le plus souvent avec quelles armes, et par quels motifs! *J. B. Rousseau*, qui avoit sur le jeune Arouet l'autorité de l'âge et de la renommée, témoigne à l'auteur de l'*Epître à Uranie* sa juste indignation de l'abus coupable d'un beau talent qu'il avoit lui-même encouragé; *Lefranc de Pompignan* signale, en pleine Académie, la conspiration qui menaçoit l'autel et le trône; *Gresset* rend à la religion un hommage public et solennel : voilà ce qui déchaîna contre ces écrivains estimables ce torrent d'injures ou de calomnies, qui n'a fait qu'honorer leurs personnes, sans porter à leur mérite littéraire la plus légère atteinte.

A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans.

N'auroit-il pas applaudi avec encore plus de raison à la peinture précédente, si elle avoit été de lui?

Trouvera-t-on dans aucun poète, dans aucune langue, beaucoup de morceaux supérieurs à celui-ci, pris au hasard dans le discours sur l'égalité des conditions?

Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres,
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres;
Qui détournent ces eaux; et, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle;
Ce n'est point *Timarette* et le tendre *Tircis*,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines:
C'est *Pierrot*, c'est *Colin*, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
. . . . . .
Mais tandis que *Damis*, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés et vernis par *Martin*,
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, et haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte *Eglé* qui l'aimoit, pour *Cloris* qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit;
Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle;
Revient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.

En traitant avec noblesse comme *Boileau* des

sujets moraux et utiles, M. de *Voltaire* mêloit dans ses Epîtres la philosophie, la gaîté que *Boileau* n'avoit pas : il y mêloit des peintures du monde, de ces traits énergiques et vrais, dignes de *Molière*, et qui redoublent mon étonnement, quand je pense à ses comédies.

Par exemple, dans son épître intitulée la *vie de Paris et de Versailles*, il introduit deux femmes, dont l'une va rendre visite à l'autre.

Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà;
L'embrasse, et bâille; et puis lui dit : « Madame,
« J'apporte ici tout l'ennui de mon âme;
« Joignez un peu votre inutilité
« A ce fardeau de mon oisiveté. »
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs âmes excédées;
Elles chantaient déjà, faute d'idées:
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant *escroc, et prêtre* [1],
Et du logis *pour quelques mois le maître.*
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir :
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire.
Un officier arrive.... et les fait taire.

Comment l'homme qui avoit si bien saisi ces por-

[1] Voilà probablement un exemple de la *philosophie* de Voltaire dans ses Epîtres.

traits; qui savoit si bien les rendre, dans le monologue, quand il parloit lui-même en son nom, n'a-t-il pas su les animer dans le dialogue, et leur donner le langage de leurs actions? C'est qu'en général, au théâtre comme dans l'épopée, il ne savoit, il ne pouvoit que dessiner des figures, et non les vivifier.

Dans les Epîtres sur l'agriculture, qui peut lire sans émotion ces vers adressés à un petit-maître, qui croit qu'on ne peut vivre qu'au milieu du tourbillon, et des plaisirs du monde?

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage;
Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Nerbert t'ait volé; qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite;
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite:
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
.....
La nature t'appelle, apprends à l'observer.
La France a des déserts, ose les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail nécessaire,
Le partage de l'homme et son consolateur,
En chassant l'indigence, amène le bonheur;
Change en épis dorés, change en gras pâturages,
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient surtout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables.

Les exemples de ce genre seroient innombrables,

et d'ailleurs les ouvrages d'où on pourroit les puiser sont trop connus, pour en multiplier les citations.

Quant au talent de narrer, la naïveté dans ses fables, la gaîté de ses contes, c'est là le mérite de *La Fontaine:* il s'en faut bien qu'il soit partout égal; mais il est enchanteur dans ses beaux endroits. Eh bien, *Ce qui plaît aux dames, Gertrude, les Trois Manières,* etc. avec un autre genre de mérite, n'ont-ils pas celui de plaire infiniment?

Je me souviens d'avoir entendu autrefois reprocher à M. de *Voltaire* d'avoir pris sa *Fée Urgèle* dans l'*Anglais Chaucer,* si je ne me trompe; mais *La Fontaine* a-t-il inventé un seul de ses sujets? Ne doit-il pas le fond de ses Fables à *Esope,* à *Phèdre,* etc. et celui de ses contes à la *Reine de Navarre,* à *Bocace,* à ce chanoine peu édifiant qui a compilé le *Moyen de parvenir?*

Une autre critique aussi peu fondée, c'est celle que je me rappelle encore au sujet des *Trois Manières.* Cette idée, disoit-on, est pillée de *La Fontaine,* de ses *Filles de Minée;* c'est-à-dire que le poète du dix-huitième siècle a joûté en ce genre contre celui du dix-septième. Oui; mais qu'ont-ils de commun? rien autre chose que d'avoir fait chacun une pièce où sont insérés trois récits: l'un dans le genre attendrissant, l'autre dans le genre plaisant, l'autre dans le genre mitoyen. Mais *Raphaël* a peint la *Sainte Famille; Rubens,* le *Jordaens* sont-ils des plagiaires, parce qu'ils ont aussi peint des Vierges avec des Jésus et des saints Jean? *Orosmane* est vraiment une

copie affoiblie ; mais *Les trois Manières*, peintes deux fois, sont deux originaux.

Si M. de *Voltaire* peut soutenir la comparaison sans désavantage avec ces deux poètes justement célèbres, quelle sera sa supériorité à l'examen, sur les *Voiture*, les *Chapelle*, les *Chaulieu*, les *Piron?* Il l'emporte sur eux tous ensemble, pour le nombre des pièces; et sur chacun en particulier pour l'aisance, la gaîté et le mérite du style. On trouve, presque dans toutes, des rapprochemens ingénieux, des allusions piquantes et instructives tout à la fois; on y trouve la finesse, la légèreté d'un homme du monde, avec la dignité, la liberté d'un philosophe; et, ce qu'il n'a pas toujours, comme je l'ai observé, dans ses tragédies, ni dans sa *Henriade*, la justesse de l'expression réunie à celle des idées.

Le peu qui nous reste de bon de *Voiture* est noyé dans l'abondance des platitudes qu'on a conservées de lui, et qui ont eu autant de cours, qui ont autant contribué à sa réputation, que les morceaux dont le goût peut se satisfaire : il en est de même de *Chapelle*.

J'ouvre *Chaulieu*, *Chaulieu* si célébré par M. de *Voltaire* lui-même; je ne trouve pas une pièce soutenue, pas une suite de vers, où le poète lassé, ou nonchalant, n'ait paru dédaigner les lecteurs, ou bien oublier qu'il vouloit, qu'il croyoit faire des vers. Dans son Epître sur la mort du Marquis de la *Fare*, une de ses meilleures, on lit :

J'entends *que* la raison me dit *que* vainement

Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède ;
Mais je verse des pleurs *dans le même moment,*
Et sens *qu'à* ma douleur il vaut mieux *que* je cède.

Ces lignes rimées ne sont pas même de la prose supportable.

J'ouvre de même le recueil des œuvres de *Piron,* poète renommé, surtout pour ses poésies légères; poète dont une seule production dramatique peut motiver, justifier la réputation; mais connu par des épigrammes, par des saillies de société, plus encore que par sa *Métromanie.* Veut-on voir comment il parloit aux femmes, à celles même à qui il devoit des égards et de la reconnoissance? Voici un de ses madrigaux à Mme de *Tencin*, la *Geoffrin* de son temps.

On sait qu'elle appeloit les gens de lettres qui se rassembloient chez elle, *ses bêtes;* dénomination assez bizarre, et qui ne prouvoit pas un grand fonds d'estime de part ni d'autre. Elle faisoit à ses *bêtes* présent chaque année d'une culotte de velours : *Piron* lui envoya un jour un chapeau de paille, avec ces vers;

Nous sentons, en faisant du mieux que nous pouvons,
Combien encor nous redevons.
Que vous donnons-nous? Rien qui vaille.
Laissons là tous ces beaux discours;
Nous emportons votre velours,
Et vous présentons de la paille.
Du reste notre droit est clair,
Et notre représaille honnête :
Vous nous couvrez le c... l'hiver;
L'été nous vous couvrons la tête.

Comparez à cette dégoûtante grossièreté les madrigaux, les petites pièces de M. de *Voltaire*, et jugez [1].

Ce qu'on pourroit seulement lui reprocher à cet égard, c'est un peu trop de monotonie dans un grand nombre de ses pièces fugitives; c'est une trop grande facilité à prodiguer la louange, soit aux grands qu'il craignoit, soit aux gens de lettres qu'il vouloit captiver. L'esprit y domine au point, que rarement elles paroissent sincères; et plus rarement les éloges y sont-ils justes; mais c'est ce qui importe assez peu à la postérité: s'inquiète-t-elle aujourd'hui si *Glycère* a été aussi jólie, et *Canidie* aussi laide qu'*Horace* le prétend? Et la plupart de ceux qu'a ainsi immortalisés M. de *Voltaire*, seront-ils plus connus d'elle que *Glycère* et *Canidie?*

[1] Personne n'a jamais songé à *comparer* Voltaire et Piron sous ce rapport; et, si l'on étoit tenté de le faire, le *jugement* est porté d'avance.

LIVRE DEUXIÈME.

OUVRAGES EN PROSE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

C'EST ici le vrai triomphe de cet homme célèbre : au moins les éloges qu'il obtient ou qu'il arrache de ses lecteurs, quand il leur parle un langage dégagé de l'appareil, des prétentions, disons même des embarras de la poésie, sont-ils sujets à beaucoup moins de restrictions. Pureté dans l'élocution, justesse dans les termes, abondance dans les idées, clarté, énergie dans l'expression, finesse dans les tournures ; gaîté, noblesse, tout s'y trouve, avec une aisance, une facilité, un art de rapprocher également de soi tous les sujets, dont il n'y avoit pas eu d'exemple jusques à lui.

J'ai entendu des hommes éclairés, dont je me fais gloire d'adopter l'opinion, regretter amèrement qu'il n'ait pas, après *Tancrède,* abandonné la poésie en général, et surtout celle du théâtre, pour se livrer uniquement à la prose historique ou philosophique,

en conservant tout au plus pour s'amuser la poésie légère, qui, d'après l'habitude mécanique de la rime, n'étoit plus pour lui un travail dans aucun sens. Ils prétendoient que cet écrivain auroit beaucoup plus fait pour sa propre renommée, s'il avoit pris ce parti; s'il avoit seulement augmenté sa prose d'autant d'excellens ouvrages, qu'il a grossi la liste de ses tragédies de pièces foibles, enfantées avec moins de peine, il est vrai, mais aussi moins honorables à sa mémoire.

Je dis que ce travail, qu'il a trop préféré, lui a moins coûté : rien n'est si vrai. Je ne veux pas entrer ici dans une discussion en règle sur l'infériorité ou les avantages d'un de ces genres à l'égard de l'autre, ni approfondir longuement lequel est plus pénible de s'assujétir au rhythme cadencé de la poésie, qui gêne quelquefois la marche d'un écrivain, mais qui souvent aussi le soutient et l'aide à soutenir sa foiblesse; ou de s'en créer un à soi-même, dans lequel ne pouvant avoir d'autres guides que le goût et l'oreille, on trouve des juges d'autant plus sévères, qu'une harmonie recherchée ne leur cause aucune distraction, et qu'on ne peut leur donner pour dédommagement la difficulté vaincue, ou pour excuse la difficulté de la vaincre. Il ne seroit peut-être pas si difficile qu'on le pense communémemt, de prouver que la liberté apparente de l'un n'est pas plus compatible avec la médiocrité, que la servitude réelle de l'autre.

D'abord, les excellens prosateurs sont au moins aussi rares que les poètes excellens. En Grèce, on donnoit ce dernier titre aux *Homère*, aux *Hésiode*,

aux *Pindare*, aux *Simonide*, aux *Anacréon*, aux *Théocrite*, aux *Eschyle*, aux *Sophocle*, aux *Euripide*, aux *Aristophane*, aux *Ménandre*, aux *Cratesipolis* et à bien d'autres : vous ne trouvez honorés du premier qu'*Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Platon*, *Aristote*, *Démosthène*; et dans des temps bien postérieurs *Polybe* et *Plutarque*. Encore dans plusieurs d'entre ceux-ci, est-ce le sujet qu'on estime, plutôt que le style : ce sont des écrivains judicieux, mais non pas des modèles dans l'art d'écrire.

Le siècle d'*Auguste* vous offre les *Lucrèce*, les *Térence*, les *Plaute*, les *Virgile*, les *Horace*, les *Ovide*, les *Catulle*, les *Tibulle*, les *Martial*, les *Juvenal*, les *Lucain*, etc., regardés, quoiqu'avec des degrés de mérite différens, comme l'honneur de la poésie latine. Pour la prose de cette langue, vous n'avez que *Tite-Live*, *Cicéron*, *Salluste*, *Tacite*; les deux *Pline* et *Sénèque*; ce qui ne fait pas, du moins quant au nombre, une balance égale.

Cherchez de même, dans la littérature de toutes les autres nations qui ont cultivé les beaux arts, et peuvent avoir quelque prétention à la gloire, soit de la poésie, soit de l'éloquence; vous trouverez partout la même singularité : le nombre de ceux qui se sont distingués dans le genre où le développement du talent semble le plus difficile, est toujours au moins égal et souvent supérieur à celui des écrivains qui paroissent s'être bornés à la carrière la plus aisée. Il faut donc bien que les apparences soient trompeuses sur cette matière, et que l'usage de l'un de ces idiômes

soit sujet pour le moins à autant de difficultés que celui de l'autre.

Il y a plus : ne pourroit-on pas dire que la poésie est en quelque sorte le langage de l'enfance de l'esprit humain ? C'est en vers que sa foiblesse bégaie ; il ne s'exprime bien en prose, que quand il est formé, quand il a déjà acquis toute sa force. Cherchez dans l'histoire les origines de tous les peuples, de toutes les législations, de toutes les philosophies : vous trouvez dès la première lueur de civilisation des poètes et des vers.

Homère a précédé *Hérodote; Orphée, Linus;* et bien d'autres poètes avoient encore précédé *Homère*. *Ennius* écrivit les annales de Rome en vers hexamètres, avant que personne eut songé à les rédiger en discours ordinaire. *Moïse*, le premier prosateur de sa nation, a consigné dans ses livres des cantiques, des hymnes composés par lui-même, sur une mesure dont il n'étoit pas l'inventeur. Les Hébreux avoient donc eu aussi leur *Orphée* avant leur *Hérodote*.

Il en fut de même chez nous : des romances grossières, des pièces composées de vers barbares, mais mesurés, asservis au retour des rimes et à la supputation des syllabes, n'ont-elles pas composé longtemps toute notre littérature ? Chez les sauvages récemment découverts ; chez ceux qui avoient à peine une langue, une société et point d'écriture, il y avoit des jongleurs, des devins et des poètes.

Ne seroit-on pas en droit d'en conclure que la poésie est l'expression la plus naturelle de l'homme,

par conséquent la plus facile; et que la prose noble, polie, élevée, comme est nécessairement celle des grands écrivains, en est réellement la perfection, puisqu'on n'arrive à l'une, qu'après la perfection de l'autre?

Enfin, il y a une troisième considération qui n'auroit pas moins de poids, si l'on vouloit agiter sérieusement la question : c'est qu'au moins chez les modernes, tous les prosateurs un peu distingués qui ont voulu faire des vers y ont réussi; au lieu qu'il est très-rare que les meilleurs poètes, même avec des efforts, aient pu donner de la prose passable.

Cette observation n'a lieu, il est vrai, que pour les écrivains modernes : chez les anciens, par une suite de la même bizarrerie dont j'ai déjà fait la remarque ci-dessus, qui sépara sans retour les deux domaines de la tragédie et de la comédie, on ne voit pas que la prose et la poésie aient été cultivées par les mêmes mains : aucun des noms que j'ai cités ne peut se trouver à la fois dans les deux listes. Les historiens, si peu scrupuleux d'ailleurs sur ces sortes de supercheries, n'ont pas même supposé de discours en prose à *Scipion*, à *Lélius*, qui aimoient les vers et qu'on soupçonnoit de travailler à ceux de *Térence*.

On a conservé quelques épigrammes ordurières attribuées à l'usurpateur célèbre qui fonda l'empire des *Césars*; mais il n'a pas laissé une ligne de prose; il n'existe pas un madrigal imputé au vrai *César*, à *Tite-Live*, à *Salluste*, à *Tacite*, à *Cicéron*[1], à tous

[1] Il nous reste beaucoup de vers de Cicéron : tous ne sont

les prosateurs qui sont encore la gloire de l'éloquence romaine.

Mais dans nos langues, nées du mélange des idiômes barbares du nord, avec ceux de la Grèce et de l'Italie, il n'en a pas été de même : si *Cervantes* et *Machiavel* ne sont pas à la tête des poètes de leur nation, comme ils sont les modèles des prosateurs, ils ont eu cependant des succès au théâtre, et par conséquent ne sont pas étrangers à cette division de l'empire poétique. *Addisson*, l'un des auteurs qui a le plus ennobli la prose angloise, a aussi enrichi le spectacle de Londres d'une de ses meilleures pièces et de plusieurs opéras : *Milton*, l'Homère de la Grande-Bretagne, est un de ses plus féconds prosateurs, s'il n'est pas un des plus estimés.

En France, tous ces romanciers célèbres qui ont été d'abord l'honneur de notre littérature, et qui semblent aujourd'hui, contre toute raison, et peut-être contre toute justice, en être l'opprobre, les *Calprenède*; les *Gomberville*, les *Scudéry*, les *Duryer*, les *Desmarets*, les *Voiture*, etc., ont passé avec la plus grande facilité d'une carrière à l'autre, et ils avoient commencé par rimer. Les drames, les vers, avoient été l'amusement de leur jeunesse : c'est l'âge mûr qui avoit développé chez eux le goût et le talent de la prose.

Molière, *Hamilton*, *La Motte*, *Fontenelle*, et

pas bons, assurément; mais on en rencontre parfois d'excellens, et qui prouvent, dans ce grand orateur, une certaine habitude de la langue des poètes.

mille autres ont eu depuis cette double faculté, et ont obtenu ce double succès, mais toujours de manière à laisser entrevoir que la prose étant l'emploi véritable et sérieux de leurs talens, les formules poétiques ne leur sembloient qu'un jeu. N'est-il pas étrange que *Corneille, Boileau, La Fontaine, J. B. Rousseau,* si supérieurs chacun dans le genre où ils se sont exercés, soient restés au-dessous même de la médiocrité, quand ils ont voulu faire des excursions dans l'autre domaine, réputé si accessible; que leur prose ne vaille pas, à beaucoup près, les vers de tous les prosateurs que je viens de citer?

Racine est le seul, non pas qui ait, comme on l'a dit, cueilli les deux palmes avant M. de *Voltaire;* mais qui, de la haute poésie, soit descendu à la prose avec grâce et facilité; le seul dont le génie ait conservé le même éclat, avec la parure recherchée du prétendu langage des dieux, et la noble simplicité du vrai langage des hommes.

Ne seroit-il pas possible d'expliquer ce fait singulier; de rendre raison de l'impuissance apparente des uns, et de la fécondité contradictoire en quelque sorte des autres? Je vais hasarder une vérité qui paroîtra peut-être un blasphême à l'inexpérience enthousiaste de la jeunesse; mais dont la réflexion dissipera bientôt le scandale, et qui justifiera même des choses hasardées sans preuve, dans ce siècle philosophe, par des hommes avec qui d'ailleurs je ne me pique pas d'avoir une grande communauté de principes.

La versification dans toutes les langues n'est qu'une routine. C'est l'expression qui fait la poésie ; c'est la formule qui fait le vers : celui-ci n'est par conséquent qu'un mécanisme, dont il ne faut que vouloir contracter l'habitude, pour y réussir. Un enfant qu'on accoutumeroit de bonne heure à ne parler qu'en vers hexamètres ou alexandrins, suivant qu'on lui apprendroit le latin ou le françois, ne seroit pas plus embarrassé pour se conformer à ces mesures dans son langage ordinaire, que nous ne le sommes tous dans l'usage de celui que nous avons retenu de nos nourrices.

Je me souviens d'avoir connu autrefois une société de jeunes gens d'esprit, qui s'étoient imposé cette loi, quand ils ne se trouvoient qu'entre eux; quoiqu'ils ne se rassemblassent que deux et souvent qu'une fois par semaine; que par conséquent leur exercice rimeur fût peu suivi, ils avoient acquis une telle facilité, qu'ils faisoient fréquemment trente et quarante vers de suite, sans jamais manquer aux règles; et ils exprimoient tout. Il y en avoit de détestables sans doute; mais il leur en échappoit souvent d'étonnans.

Si quelque chose me surprend dans ce qu'on raconte des improvisateurs d'Italie, c'est qu'il soient si rares: dans une langue plus riche, plus flexible, plus libre, moins formaliste que la nôtre, je conçois qu'on peut avec quelque travail et de la suite, parvenir à l'usage de la mesure comme de la rime, au point de les trouver sans peine, et sans intervalle, au moment précis, et aussi souvent qu'on en a besoin.

Quant à la poésie du style, à la grandeur des images, à la vivacité des peintures, c'est autre chose : c'est ce que le travail et l'habitude ne peuvent donner : c'est ce qui dépend du talent : mais ce talent qui fait ce que nous appelons un poète, quand il s'exprime avec des sons rangés, modulés et d'une certaine manière, et d'après de certaines conventions, est-il différent de celui qui se manifeste dans les discours d'un orateur par les mêmes sons autrement modifiés; ou de celui qui, dans la tête d'un philosophe, d'un historien, se manifeste par des pensées rendues sensibles au moyen des mêmes paroles, disposées seulement avec moins de recherche, et parées d'ornemens plus simples? Je ne le crois pas.

L'orateur peut hasarder plus d'images, il peut montrer plus de hardiesse que ces deux derniers; le poète peut se permettre plus d'audace encore, parce que chacun d'eux a un objet différent. C'est le goût qui leur indique à chacun la mesure d'embellissement ou de force qu'ils peuvent donner à leurs expressions, et la forme diverse sous laquelle ils doivent laisser éclater cet enthousiasme, ce développement d'idées qu'on appelle talent, et qui, dans le fond, est absolument le même.

Ainsi, des hommes paisibles qui ne veulent que faire de l'exercice, se promènent modérément sans se fatiguer. Celui qui a une affaire pressante se hâte davantage; il ne craint pas dans sa marche de paroître s'agiter avec plus de force : celui qu'une passion violente préoccupe, ou qu'un grand intérêt en-

traîne, court avec encore moins de ménagement ; il se précipite, il prodigue toutes ses forces : tous trois font de leurs jambes un usage différent, quoique ce soit le même organe, et le même principe de mouvement.

Maintenant si, comme le fait le prouve contre la vraisemblance, et même en quelque sorte contre la raison, le plus difficile en apparence est le plus aisé, dans ce genre d'opérations de l'esprit ; si l'échafaudage sonore dont un poète s'entoure et s'appuie, n'est réellement qu'un résultat de l'habitude, étranger au talent, plus propre à en cacher l'absence, qu'à en faciliter le développement, doit-on être embarrassé à expliquer comment parmi nous les génies supérieurs qui se sont pliés de bonne heure à cette habitude, n'ont pu ensuite s'en affranchir, et paroissent être restés au-dessous d'eux-mêmes, quand ils ont voulu y déroger ?

Prenez deux enfans de constitutions inégales ; astreignez le plus robuste à n'oser faire un pas sans soutien ; à s'étayer dans tous ses mouvemens d'un support dont il ne puisse s'écarter, tandis que l'autre conservant son indépendance, fera un libre usage des ressources dont l'aura doué la nature ; le premier, quand il voudra se détacher de son appareil, ne parviendra jamais à attraper la marche dégagée du second, qui au contraire, par caprice ou par amusement, aura bientôt saisi le secret des entraves de l'autre. Voilà pourquoi et comment, dans nos idiômes modernes, le talent d'écrire d'une manière distinguée en prose,

s'est souvent allié avec celui de la versification, tandis que les exemples de cette alliance chez les poètes célèbres sont si rares.

Chez les anciens, on peut donner une autre raison de la division toujours soutenue entre ces deux départemens de la littérature. Peut-être le mécanisme de leur versification, fondé sur un autre génie dans les langues, sur une autre conformation dans les vers, étoit-il un obstacle encore plus réel, plus sensible, aux excursions qui les auroient unis.

Dans le grec, dans le latin, chaque mot avoit non-seulement sa valeur harmonique, et le temps de sa durée musicale, pour ainsi dire, déterminé par des lois qu'on ne pouvoit enfreindre; mais il y en avoit beaucoup qui étoient exclus de la poésie par l'espèce, ou l'arrangement des syllabes qui les composoient; d'autres y prenoient un sens qu'ils n'avoient point dans la prose. Le lecteur se prêtoit à ces hardiesses, qui même devenoient souvent des beautés : mais le poète, en quittant un de ces districts dont il connoissoit à fond les ressources comme les gênes, n'auroit peut-être senti que la disette de l'autre, sans en soupçonner l'abondance, faute d'y être accoutumé.

Nos langues modernes n'ont ni cette prosodie, ni cette liberté, ni cette privation : il n'y a point de mots bannis matériellement de nos vers par le nombre et la constitution de leurs parties. Le fameux *esse videatur* de *Cicéron*, seroit commun en Italie, en Angleterre, en Espagne, en France, au poète, comme à l'orateur : mais dans aucun de ces idiômes

il ne seroit permis à l'un ni à l'autre d'appeler comme l'a fait *Virgile*, le bruit que fait un cheval en courant, un *son quadrupédant;* ni, comme l'a fait *Homère*, le sourire d'une femme baignée de larmes, un *rire pleurant*. Ni *Cicéron*, ni *Démosthène*, en parlant la même langue, n'auroient hasardé ces expressions pittoresques, réservées exclusivement chez eux pour l'espèce de littérature qui a osé les employer.

De même les mots *virgo, puella*, sont appliqués par *Virgile* à des femmes mariées : il dit de *Pasiphaé*, déjà mère;

> Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit?

d'*Euridice*, femme d'*Orphée:*

> Immanem ante pedes hydrum moritura puella
> Servantem ripas altâ non vidit in herbâ.

S'il parle de *Didon* qui laisse flotter ses cheveux, il dit qu'elle a donné sa chevelure à répandre au vent:

> .... dederatque comas diffundere vento.

Les orateurs avoient d'autres hardiesses, d'autres images; mais celles-là leur étoient interdites. Il n'est donc pas étonnant que des genres qui avoient des expressions si différentes, et des licences comme des entraves si peu communes entre eux, ne se confondissent pas.

Cette distinction n'existe point parmi nous. Nous

n'avons point de langage poétique, distinct du langage ordinaire, ni de mots qui prennent en vers une acception différente de celles qu'ils ont dans la prose. Les beaux morceaux de *Bossuet*, de *Fléchier*, de *Fénélon*, de nos orateurs célèbres, sont de la poésie, à laquelle il ne manque que la rime : bien des passages même de nos bons poètes, au contraire, ne sont distingués de la prose que par le retour du même son dans les finales de chaque couple de lignes ; et il me semble qu'on n'en peut donner d'autre raison, que celle du besoin qu'avoient chez nous les *Corneille*, les *Boileau*, etc., de s'assujétir à ce retour, pour conserver toute leur supériorité[1].

[1] Il y a dans tout ceci du faux et du vrai, de la raison et du paradoxe : c'étoit la manière habituelle de l'auteur. Mais on doit convenir aussi, qu'il s'y rencontre une foule d'idées neuves, et que jamais peut-être les domaines respectifs de la prose et de la poésie n'avoient été assignés avec autant de justesse et de précision.

CHAPITRE II.

ROMANS.

Quoi qu'il en soit, personne n'a mieux que M. de Voltaire prouvé que ces prétendues limites entre les deux parties d'un même art étoient aisées à franchir : non seulement, comme je l'ai dit, il a tiré le plus grand parti de la prose en général, mais il s'est exercé dans toutes les espèces de proses, comme dans toutes les espèces de poésies. Dans la révision de ces nombreux travaux, commençons par ses romans.

Le roman lui-même est, en quelque sorte, une nuance entre la poésie et la prose; il tient à l'une par l'imagination, à l'autre par la simplicité du langage. Quant au plan, il ne diffère guère du poème épique que par l'exposition; mais, par les détails, il se rapproche encore davantage de l'histoire. Le roman est une histoire imaginaire, présentée comme fabuleuse. L'histoire n'est que trop souvent un tissu de fables, données pour des vérités. Voilà peut-être la différence la plus essentielle qu'il soit possible de trouver entre ces deux espèces de récits. Pour les distinguer, il faut être prévenu d'avance de ce qu'ils sont.

Donnez à un homme qui n'aura rien lu, les anec-

dotes de la cour de *Philippe-Auguste,* et les Mémoires de *l'Estoile :* il aura une confiance égale aux deux narrations; il croira, d'après un de ces livres, connoître la France du temps du père de *Louis VIII,* aussi bien que le siècle de *Henri IV,* d'après l'autre.

Mais on pourroit, si on le vouloit, établir entre ces deux genres de productions une différence bien plus sensible par leur utilité, et les rendre reconnoissables par leurs effets. Dans la première, l'écrivain étant le créateur des événemens, peut les disposer de manière à en tirer des leçons avantageuses; dans la seconde, n'ayant à raconter trop souvent que les horreurs commises, ou supposées par la perversité humaine, et protégées par le caprice de la fortune, ou accréditées par le penchant malin qui donne tant de cours aux calomnies, il ne peut presque offrir aux lecteurs vertueux que des motifs de découragement et d'indignation. Un bon roman doit être le tableau des châtimens du crime : la meilleure histoire n'est presque jamais que celui de ses triomphes.

Il ne seroit donc pas difficile de prouver que le premier est infiniment préférable à l'autre; du moins quant à l'utilité morale. S'il etoit possible que les écrivains et les administrations se conciliassent pour le bien public, le roman devroit être consacré surtout à contrebalancer, par la peinture des vertus opposées, celle des vices et des attentats dont l'histoire est condamnée à perpétuer le scandale. Mais de tout temps on a cherché dans la lecture l'amusement plus que

l'instruction. Les premiers romanciers, comme les premiers historiens, n'ont pas eu d'autre objet.

Les plus anciens que nous connoissions se trouvent chez les Grecs[1], et même ils sont assez modernes. Des aventures compliquées, touchantes, peu vraisemblables, encore moins morales, sont le mérite de *Théagène et Chariclée, d'Ismène et Isménias*, tous deux attribués à des évêques; et d'un petit nombre d'écrits de ce genre, qui nous restent dans la langue d'*Homère* et de *Platon*.

Chez les Romains nous n'en apercevons aucun, si ce n'est la satire licencieuse de *Pétrone*, et la métamorphose bizarre, mais non moins licencieuse d'*Apulée*. La première est regardée généralement comme une allégorie : on devroit plutôt peut-être la mépriser, comme le fruit d'un délire crapuleux. Un fond bas, des détails infâmes, quelques traits d'esprit, quelques vers heureux, sont tout ce qui compose cet ouvrage. S'il renferme réellement des allusions, elles sont perdues pour nous; mais il est clair qu'il ne peut offrir de modèles dans aucun genre.

Quant à l'*Ane d'or*, il est probable que, sans la fable de *Psyché*, cette amplification d'un conte or-

[1] Je ne parle pas des *Aventures de Job*, regardées par un grand nombre de critiques comme un roman : elles présentent une morale aussi saine, aussi sublime que le fond même du tableau est touchant; mais la place qu'occupe cet ouvrage parmi les livres *canoniques* ne permet pas de le ranger au nombre des monumens de la simple littérature. (*Linguet.*)

durier de *Lucien* n'auroit pas fait plus de bruit que l'original; et, même avec ce supplément, on ne peut pas regarder comme un grand avantage pour la langue latine qu'il se soit conservé, tandis que l'ignorance et l'injure des temps nous ont enlevé tant de monumens précieux.

Les siècles éclairés de l'antiquité ayant fait peu de cas de cette branche de la littérature, elle s'est développée avec éclat au milieu de la barbarie. Vers le onzième siècle reparut le goût des romans, mais sous une forme absolument nouvelle. Le merveilleux y fut outré en tout genre. L'héroïsme et la magie y jouèrent un rôle extravagant. Les chevaliers et les enchanteurs y devinrent des dieux plutôt que des hommes : il est difficile de décider si les prodiges attribués aux seconds furent plus absurdes que les exploits des premiers.

Ce goût dura assez long-temps : il y eut même, dans cette immense famille de folies, deux générations distinctes; les *Amadis* ou la Table ronde, et *Charlemagne* avec ses douze Pairs. De ces deux tiges est sortie une inconcevable multitude de héros chimériques, dans l'histoire desquels on trouve cependant souvent de l'intérêt, de l'agrément, et même des traits de génie qui feroient honneur à des productions modernes. Ce qui y domine surtout, c'est la grandeur d'âme, la générosité, la délicatesse, l'intrépidité, poussées, comme je l'ai dit, jusqu'à l'excès, avec des traits extraordinaires de respect et de soumission pour le sexe.

Il est assez singulier que l'imagination se soit attachée à exalter ainsi l'espèce humaine, précisément à l'instant où elle étoit plus dégradée que jamais. Certainement ce n'étoit pas les mœurs du temps que les romanciers peignoient, quoi qu'on en dise : on croyoit alors, il est vrai, aux sortiléges ; mais on ne pouvoit pas croire à la magnanimité des chevaliers, ni à la vertu de leurs maîtresses. On ne pouvoit voir dans les premiers que des tyrans plus remplis encore de bassesse et de rapacité, que d'orgueil et de magnificence. Devenus invulnérables par leurs armures, ils étoient dans les batailles, soit publiques, soit privées, bien plus occupés du soin de se garantir des coups, que de celui d'en porter ; et en effet jamais elles n'ont été moins sanglantes que dans ce temps-là.

Et ce même temps où l'on inventoit à l'honneur des preux tant de merveilleux faits, est celui où la chevalerie étoit la plus malheureuse, la plus maladroite, la plus humiliée : c'étoit après ces extravagantes croisades, où la fleur de la noblesse de l'Europe avoit été se faire assommer pendant deux siècles consécutifs par les excrémens de la populace asiatique ; où nos héros avoient trouvé moyen de se faire battre sans interruption par de lâches Egyptiens et par des Syriens efféminés, qui n'ont jamais battu d'autres guerriers [1].

[1] Cette sortie contre les Croisades est de très-mauvais goût ici, et seroit partout ailleurs de très-mauvaise foi. Quelle tête ! Et comment concilier de pareils écarts avec les senti-

Il en est de la chasteté des femmes de ce temps-là, comme de la vaillance des héros. Dans ces contes fastueux même, la pudeur du sexe est encore plus souvent compromise que révérée : tous les autres monumens du temps prouvent que la débauche, la licence, étoient au moins aussi communes alors que, dans les siècles qu'on appelle plus corrompus, et qui ne sont que plus polis ; elles n'avoient de moins, que ce voile semblable à la décence, qui en sauve la difformité dans ceux-ci. Les romans de chevalerie sont donc des chimères sans exception, et non pas des portraits.

Ce goût dura jusqu'à la renaissance des lettres, et il fut particulier à la France et à l'Espagne. Alors les Italiens, qui jusque-là n'avoient pas paru l'adopter, s'y livrèrent avec une espèce de fureur à leur tour; mais ils lui firent prendre une forme plus agréable. Ils s'avisèrent de mettre en vers, et d'embellir par de nouvelles fictions celles que les Espagnols et les François avoient déjà tant multipliées dans une prose grossière. Le *Pulci*, le *Boyardo*, l'*Arioste*, le *Tasse*, se distinguèrent dans cette nouvelle carrière, et surpassèrent infiniment leurs modèles.

Ce qui est étrange encore, c'est que les Espagnols, au génie de qui ces illusions sembloient mieux convenir, et qui en effet les avoient prodiguées pendant plusieurs siècles, s'en dégoûtèrent quand les Italiens

mens honnêtes et les aperçus remplis de justesse que l'on remarque si fréquemment dans cette brochure !

parurent s'en occuper. L'ingénieux *Cervantes* employa, pour les détruire, l'art même qui les avoit enfantées : son *Don Quichotte* eut le double mérite bien rare d'être à la fois, et une excellente parodie, et un ouvrage intéressant par lui-même, indépendamment de la critique qu'il contenoit.

Alors aux *Amadis* et aux *Géans* succédèrent dans la littérature espagnole des contes plus courts, plus rapprochés de la vie ordinaire. L'imagination y déployoit une fecondité moins folle. La vieille galanterie des Mores y fut alliée à un héroïsme plus naturel. C'est ce qu'on appela des *Nouvelles;* et *Cervantes*, destructeur de l'ancien genre, a mérité d'être placé au nombre des modèles dans le nouveau.

La France n'eut point de part à cette réforme : la fureur des disputes théologiques, et des querelles politiques qui s'en suivirent, parut y absorber toute l'activité des esprits. On ne peut guère citer dans ce temps que *Rabelais*, qui ait donné parmi nous carrière à son imagination : mais quelle carrière, et quelle imagination!

J'admire le bonheur de ceux qui l'entendent, et qui se plaisent à sa lecture; mais je ne l'envie point. Je ne trouve de prodigieux, dans cet inconcevable amas d'ordures, d'érudition, d'extravagances et de railleries sur ce qu'il y a de plus sacré, que son succès. On brûloit par toute la France les infortunés qui communioient sous les deux espèces, et avec du pain levé; qui prétendoient ne devoir leur respect et leur foi qu'à la *Bible;* et on mettoit à côté de la *Bible*, on nommoit

comme elle, *le Livre* par excellence, un recueil d'obscénités dégoûtantes, où la *Bible* elle-même, les deux *Testamens*, l'Eglise, ses ministres, ses sacremens, l'eucharistie surtout, ce grand objet des querelles religieuses, étoient tournés en ridicule avec une audace, une grossièreté, qu'avoient à peine les satires de *Luther* et de *Calvin*.

Quand enfin ces troubles furent un peu apaisés; que les esprits, calmés par les dernières années de *Henri IV*, eurent commencé à profiter du commerce des Italiens, et plus encore de celui des Espagnols, si long-temps leurs vainqueurs, il en résulta dans la littérature françoise une révolution égale à celle que les piastres du nouveau monde produisirent dans les affaires et dans tout ce qui en dépend. On en fait honneur au cardinal de Richelieu, qui n'y contribua certainement en rien. Elle étoit préparée, et même déjà sensible long-temps avant lui. Ce n'est point lui qui encouragea *Malherbe*, ni d'*Urfé*, ni *Gomberville*, ni même aucun de ceux dont il parut depuis payer les talens : presque tous ces hommes étant nés avec le siècle, avoient déjà cultivé et exercé les leurs, avant qu'il se trouvât auprès du trône un ministre qui parût en faire cas.

D'ailleurs, ce ministre même se déclara bien plus l'ennemi du goût, que son protecteur. Il ne se mêla du *Cid* que pour le combattre, pour en décréditer, en affliger, en avilir l'auteur. Il repoussa *Maynard* avec dureté. L'institution de l'Académie françoise est un monument de son despotisme, et non de son goût

éclairé pour les lettres : il ne voulut, par la création de ce comité exclusif, que s'assurer des panégyristes, et non perfectionner la littérature. *Corneille* n'y fut admis que très-tard, après avoir essuié plus d'un refus malgré sa gloire poétique ; *Boileau, La Fontaine, Racine,* en auroient été probablement exclus, si la Providence avoit prolongé jusqu'à eux sa vie et son empire, ou ils en auroient, comme *Corneille*, acheté l'entrée par des bassesses.

Quelque agent qu'eût choisi *Louis XIII,* au moment où il fit entrer l'évêque de Luçon dans son conseil, tous les talens qui ont précédé le siècle de *Louis XIV,* n'en auroient pas moins paru : la marche du goût, des lumières n'en auroit pas été retardée. L'indifférence du cardinal Mazarin ne put y nuire, et l'empressement de son prédécesseur ne l'a point accélérée[1].

Quoi qu'il en soit, l'aurore du bon goût, qui commençoit à briller, garantit les *Gomberville,* les *Calprenede,* les *Scudery* de ce délire, de cet oubli de la raison, qui avoit enfanté les *Amadis,* les *Esplan-*

[1] Le malheureux Linguet avoit conçu la haine la plus effroyable pour toute espèce de corporation : ce fut l'un des travers de son esprit, et la cause première de ses longues infortunes. Mais faut-il, parce que l'on n'est point, ou que l'on n'a pas voulu être de l'Académie françoise, calomnier la mémoire de son fondateur, et nier jusqu'aux services nombreux que rendit ce génie immortel à la monarchie, qu'il sut défendre, et à la littérature françoise, dont le règne ne date vraiment que de son ministère ? Où est la bonne foi ? où est la justice ?

dian. Ils n'eurent plus ni *Fées,* ni *Sorciers;* leurs héros furent moins prodigieux; leurs héroïnes plus décentes; ils parurent se rapprocher du lecteur, quoique la grandeur des uns et la vertu des autres fussent encore très-supérieures aux forces de la nature et à ce qui se passe communément dans la société.

Peut-être seroit-il permis de regretter cet âge de la *Romancerie,* (si l'on peut hasarder ce terme). On a, selon moi, très-injustement accusé les auteurs de *Cléopâtre,* de *Cassandre,* de *Cyrus,* de *Clélie,* etc., d'avoir travesti les plus grands personnages de l'antiquité en bourgeois et en bourgeoises ridicules. Rien n'est moins fondé que cette critique: chez eux l'amour est ennobli, et se présente toujours sous une forme respectable: la valeur, la magnanimité, le désintéressement, la délicatesse, la pudeur, toutes les vertus des deux sexes y sont peintes avec un éclat qui les fait admirer et chérir.

La Carte de *Tendre,* l'écho d'*Horatius Coclès,* les énigmes de *Brutus* et de *Lucrèce* ont pu prêter à des épigrammes; les longueurs et les dissertations métaphysiques ont pu fatiguer; une certaine affectation d'annoncer que l'on parle galamment, et le langage de la cour, a pu déplaire. Mais d'abord quels sont les ouvrages d'esprit sans défaut? Ensuite plusieurs de ces taches sont particulières à la *Clélie.* L'écho, la Carte de Tendre et les énigmes, ni rien qui y ressemble, ne se trouvent ni dans le *Pharamond,* ni dans la *Cléopâtre;* et même ces trois platitudes, si cruellement relevées par *Boileau,* n'ont rien qui

choquent aux endroits où elles sont placées, tant elles y sont employées avec adresse; tant ce qu'elles ont de foible est adroitement sauvé; tant tout le reste est noble, grand, héroïque.

Quels bourgeois, que le père, et la mère de *Clélie*, ou *Arons*, ou *Amilcar*, etc.! Si l'on a cru pouvoir leur adapter ce nom, parce que le fond de leurs aventures ressemble aux tracasseries ordinaires de la société, c'est une injustice de plus. Qu'est-ce donc aussi que le fond de tous les poëmes, de toutes les tragédies, sinon des effets des passions que l'on éprouve dans la rue Saint-Denis, dans le Strand, dans la Calle del Sol, tout comme à Versailles, à Saint-James, et à Saint-Ildefonse[1]?

Au moins ce qu'on ne peut pas nier, c'est que ces romans, oubliés aujourd'hui, feuilletés seulement par quelques amateurs, ou par des plagiaires qui vont y puiser les idées que la sécheresse de leur esprit leur refuse, sont des prodiges d'imagination, de ressource, de fécondité, d'art, et les plus beaux modèles peut-être qu'il soit possible de présenter aux hommes pour les engager à la vertu.

Et observez que les leçons de courage, de grandeur d'âme que donnoient les auteurs par la bouche de leurs héros, ils les mettoient eux-mêmes en pratique dans leur conduite. Les beaux esprits de ce

[1] Sans doute : mais si l'on y pense et sent de même, on s'y exprime autrement; et voilà ce que n'avoient point observé les écrivains dont Boileau a eu raison de se moquer.

temps-là se distinguoient par leur courage, comme par leur imagination. La *Calprenede*, à qui l'on disoit que le roi mitré de la France et de la littérature trouvoit ses vers lâches, repoussoit cette insulte par une saillie qui ne seroit pas venue à un homme d'une valeur suspecte.

Cyrano poussoit la bravoure jusqu'à la témérité : on a conservé de lui une anecdote précieuse. Deux de ses amis étoient engagés dans une querelle, et entourés de trente hommes qui les chargeoient l'épée à la main; *Cyrano* les aperçoit d'une fenêtre; il fond sur les agresseurs, les dissipe, et ramène ses amis vivans en triomphe. Aucun roman n'a supposé d'aventure aussi incroyable et aussi heureuse.

La mémoire de *Scudéry*, dévouée parmi nous au ridicule, devroit être consacrée par le respect de toutes les âmes honnêtes et sensibles. Il avoit dédié à la reine *Christine* son poëme d'*Alaric;* il y avoit inséré des louanges pour le comte de la *Gardie*, alors ministre favori de cette princesse : c'est l'usage des poètes de tous les temps ; mais voici ce qui n'est pas commun. Le ministre fut disgracié : *Christine* fit demander à *Scudéry* de retrancher l'éloge dans une nouvelle édition du poëme : elle fit annoncer un présent de dix mille livres tournois de ce temps-là, qui en vaudroient plus de vingt d'aujourd'hui. *Scudéry* n'étoit pas riche : il répondit qu'aucune récompense ne l'engageroit à détruire l'autel où il avoit sacrifié.

Christine auroit dû payer ce refus mieux que la

soumission : elle garda son argent. Elle étoit philosophe, et *Scudéry* ne l'étoit pas. Il semble qu'on peut pardonner à de tels hommes d'avoir peint leurs héros si fiers et si généreux.

Quand l'habitude eut rassasié de ce nouveau genre, et que le changement de goût, fruit de l'inconstance plus encore que de la perfection, l'eut décrédité, Mme de la *Fayette*, ou *Ségrais* sous son nom, et ensuite Mme de *Villedieu*, Mme de *Gomez*, et beaucoup d'autres développèrent un genre dû encore aux Espagnols : celui des *Nouvelles* historiques. C'étoient les miniatures des colosses dont je viens de parler.

On prenoit de même des noms connus dans l'histoire : on adaptoit à ces noms des fictions plus courtes, plus touchantes, plus semblables à ce qui se passe journellement, ou d'une autre espèce de singularité que les grands faits d'armes et de chasteté des *Orondate*, des *Candace*; mais enfin il y avoit encore de la délicatesse, de l'imagination et des agrémens dans ces contes, qui intéressoient le cœur, sans alarmer la pudeur.

Ce goût s'est soutenu jusqu'au flot ordurier qui a empoisonné la littérature des *Sofa*, des *Tanzaï*, des *Angola*, etc., caricatures dégoûtantes, où, à la honte de notre siècle, les mœurs ne sont que trop fidèlement saisies; et où le roman, employé jusque-là à élever l'âme, à l'attendrir, ou du moins à l'amuser, ne le fut plus qu'à l'avilir, et à constater comme à perpétuer sa dégradation.

M. de *Voltaire*, qui dans sa *Pucelle* n'avoit que

trop suivi le ton du jour, s'en est garanti dans ses romans; il s'y est ouvert une route absolument nouvelle. Il n'a pris ni la folle sublimité des *Amadis*, ni l'héroïsme trop élevé pour nous des *Orondate*, ni la simplicité attendrissante des princesses de *Clèves*, ni le burlesque avilissant des *Mazulhim*, etc. Il s'est fait à lui-même un genre où brillent une philosophie lumineuse, une critique presque toujours utile, et, avec quelques exceptions pourtant, une gaîté honnête, dont tout le monde peut jouir sans honte.

Dans les romans de son bon temps, chacun de ses canevas est diversifié, comme ses tragédies. *Zadig* est doux, agréable; il fait sourire l'esprit. Quoique plusieurs des chapitres soient pris de l'*Arioste* ou des *Contes Chinois*, insérés à la fin du recueil de *Du Halde* ou des *Mille et une Nuits*; quoiqu'il n'y ait pas d'aventures bien éclatantes, et que l'intérêt n'y soit pas très-vif, il est cependant si bien écrit, si rempli d'esprit, de choses vraies, de peintures satisfaisantes, qu'on le lit avec un plaisir toujours nouveau.

Candide présente le fond le plus triste, déguisé sous les accessoires les plus plaisans, mais de cette plaisanterie philosophique, qui est particulière à M. de *Voltaire*, et qui, je le répète, auroit, ce semble, dû en faire un excellent comique. Il tourne complétement en ridicule le système du *tout est bien*, soutenu par tant de philosophes, et fait éclater mille fois de rire, en nous remettant à chaque instant sous les yeux, et avec un pinceau très-énergique, toutes les infortunes qui accablent la société.

Il y a plus d'imagination dans ce second roman, que dans *Zadig :* la scène des six rois, soupant ensemble à Venise, est, selon moi, un véritable trait de génie, et par elle-même, et par la manière dont elle est décrite, et par les réflexions très-sérieuses auxquelles elle peut conduire. A quelques endroits près, tels qu'une certaine *généalogie*, d'une grossièreté peu conforme à l'agrément du reste, *Candide* me paroît le chef-d'œuvre de la bonne plaisanterie, de la grâce, et qui plus est, de la vraie philosophie, au moins de celle qui peut entrer dans un conte.

L'*Ingénu* est encore dans un autre genre, et peut-être le plus parfait des trois. On doit regretter que quelque ami de l'auteur ne l'ait pas engagé à en retrancher quelques mauvaises équivoques, ou bouffonneries indécentes qui le défigurent. Il offre des tableaux touchans, et tous tirés de la vie commune, et des événemens journaliers, sans même en excepter la Bastille.

On peut observer que c'est de tous les ouvrages en prose de M. de *Voltaire* le seul où il ait dessiné une scène vraiment pathétique, comme *Tancrède* est la seule de ses tragédies où il ait réussi à peindre le même spectacle. L'aventure de Mlle de *St.-Yves*, sa maladie, sa mort, arrachent des larmes. On croiroit presque que M. de *Voltaire* a voulu essayer, dans ce morceau, de joûter contre le dénoûment de la *Nouvelle Héloïse*, imité lui-même de la *Clarisse* angloise; mais c'est un autre ton; il est même si différent, qu'il n'y a point de comparaison à établir:

je l'ai déjà observé, ce genre-là manquoit à M. de *Voltaire*.

Après ces deux principaux romans, on lira toujours volontiers *Scarmentado*, *Micromegas*, et *Memnon*. Des personnalités trop fortes, des obscénités trop peu voilées, déparent *la Princesse de Babylone* et plusieurs autres enfans de sa vieillesse, c'est-à-dire d'un âge où sa grande habitude d'écrire le rendoit moins difficile sur son style, et sa grande certitude d'être lu, moins délicat sur ses expressions.

CHAPITRE III.

HISTOIRE.

Ayant ainsi parcouru avec tant de succès tous les départemens de l'empire littéraire qui dépendent de l'imagination, M. de *Voltaire* s'est hasardé dans celui de l'histoire, où cette faculté de l'esprit est souvent bien plus dangereuse qu'utile : peut-on regarder cette tentative comme une témérité ? Quoiqu'à cet égard il y ait encore quelque incertitude dans les suffrages, il semble que l'opinion des observateurs, vraiment désintéressés, est fixée et unanime : on regarde généralement les productions historiques de M. de *Voltaire* comme un des titres qui justifient le mieux sa renommée[1].

Je ne parle pas de l'histoire de *Charles XII*, morceau digne de l'accueil qu'il a reçu, bien écrit, intéressant, mais où la singularité des faits est encore plus remarquable que le style. Cette histoire est écrite avec sagesse, avec dignité, avec élégance, mais non

[1] C'est ainsi que devoit juger l'historien d'*Alexandre*, des *Révolutions de l'Empire Romain*, et du *Seizième siècle* *.

* Ouvrages de Linguet.

pas de manière à ôter à des rivaux l'espoir de l'égaler.

Ce qui semble ne laisser aucun lieu à la concurrence; ce qui assure à M. de *Voltaire* un rang non seulement distingué, mais supérieur parmi tous les historiens, soit modernes, soit même anciens; ce qui autorise à le regarder comme le créateur d'un genre nouveau dans cette carrière, plus encore que dans celle du théâtre ou des romans, c'est *Le Siècle de Louis XIV*.

A l'apparition de cet ouvrage, l'admiration fut universelle, et la satire même se tut : elle n'a depuis recouvré la parole, que pour accuser l'auteur de quelques défauts d'exactitude peu importans, dont plusieurs même n'étoient que des fautes d'ouvriers ou de copistes[1]. Mais il n'y a eu qu'une voix sur la beauté du frontispice de cet ouvrage; sur le tableau de l'état de l'Europe, au commencement de ce règne célèbre, sorte de peinture inconnue aux anciens et aux modernes, et qui paroissoit dès la première fois dans toute sa perfection[2].

On ne goûta guère moins les Chapitres de cette guerre ridicule de la Fronde, qui auroit rendu la nation aussi méprisable que malheureuse, si quarante

[1] L'auteur ne connoissoit donc pas l'édition de Francfort, et les notes de *La Beaumelle* ?

[2] Elle a été bien surpassée depuis par Robertson, dans son *Introduction* à l'Histoire de Charles-Quint. Le mérite de l'une ne détruit pas celui de l'autre; mais il faut reconnoître la supériorité, où elle se trouve en effet.

années de splendeur, à la suite de cette honteuse période, n'en avoient effacé l'opprobre; et ceux qui concernent les arts, le gouvernement, et où les vues de *Louis XIV*, ses intentions, ses démarches sont présentées avec tant d'art et de dignité tout à la fois, que les fautes mêmes de son administration semblent confirmer le respect qu'inspirent ses qualités réelles.

On dévora également le récit abrégé des disputes ecclésiastiques, trop multipliées dans ce siècle où le progrès des lumières auroit dû les rendre plus rares. On n'avoit point encore vu d'exemple de cette clarté dans l'exposition des causes des querelles; de cette impartialité dans le récit des faits; de cette noblesse répandue sur toute la narration; noblesse accompagnée d'un badinage si adroit, qu'il ne sert qu'à développer la raison, et presque toujours à épargner les raisonnemens. S'il existoit de l'antiquité grecque ou romaine un pareil monument, il seroit consacré parmi nous avec idolâtrie.

Si le corps même de l'histoire, c'est-à-dire le résumé des événemens politiques, a paru un peu inférieur, c'est peut-être d'abord parce que les morceaux trop brillans dont il est précédé et suivi lui ont nui; et ensuite parce qu'un abrégé, avec quelque habileté qu'il soit tracé, a toujours quelque chose d'un peu sec : l'histoire proprement dite se nourrit de détails, plus encore que de réflexions.

La critique a trouvé plus de ressources et d'alimens dans l'*Essai sur l'Histoire générale*. On ne peut pas se dissimuler que cet ouvrage ne soit le fruit de

l'émulation qui portoit M. de *Voltaire* à lutter dans tous les genres contre les écrivains sûrs de l'immortalité. Le célèbre discours de *Bossuet* sur l'Histoire universelle fût l'objet de sa rivalité, peut-être de sa jalousie; il en est résulté pour la littérature une production d'un genre absolument différent. M. de *Voltaire*, en aspirant à marcher à côté de *Bossuet*, s'est absolument écarté du plan tracé par cet éloquent prélat[1].

Il s'est bien moins encore proposé le même but, ou plutôt il semble, comme on le lui a reproché, s'en être proposé un absolument contraire. *Bossuet* n'écrivoit que pour faire voir le rapport de tous les grands événemens de l'histoire ancienne avec l'établissement du christianisme, et par conséquent pour affermir le respect dû à cette religion. M. de *Voltaire*, il faut l'avouer, semble avoir affecté de rapprocher, de faire sortir dans son tableau de l'histoire moderne les grands et les petits événemens, les plus propres à contrarier, à détruire ce respect : *Bossuet* ramène tout à la foi; et M. de *Voltaire* tout à la philosophie[2].

Je dirai bientôt ce que je pense de cette philosophie qu'il a fait transpirer dans presque toutes ses productions; mais avant de passer à ce sujet, je

[1] Moyen infallible de rester bien au-dessous de lui.

[2] C'est-à-dire à la sienne. Mais quelle différence entre Bossuet, historien vraiment *philosophe*, et le *sophiste bel-esprit* de l'histoire générale!

ne puis me refuser à dire un mot d'une des plus injustes critiques que cet écrivain ait essuyées. Cinq ans après sa mort, on a vu paroître un livre dont le principal objet semble avoir été de l'outrager précisément sur cet article : il y est cité à chaque page comme historien, et jamais sans insulte. « *Il a fini tous ses ouvrages*, si l'on en croit M. l'abbé de Mably, *avant que d'avoir bien conçu ce qu'il vouloit dire ; il y débite des sottises avec emphase : il ne voyoit pas plus loin que son nez; c'est le plus frivole, le plus plaisant des historiens;* dans son Charles XII, *il court comme un fou à la suite d'un fou; son Histoire universelle n'est qu'une pasquinade, etc.* »

Ces étranges expressions décèlent dans le critique une prévention bien aveugle, une animosité bien injuste. Non-seulement dans ses compositions historiques M. de *Voltaire* n'est ni frivole, ni plaisant ; mais ce qu'on pourroit leur reprocher avec plus de fondement, ce seroit d'être trop sérieuses, trop réfléchies ; c'est d'exiger des lecteurs une attention trop suivie; c'est de présenter à chaque instant des résultats fatigans pour les esprits qui ne sont pas familiarisés avec l'habitude de la méditation.

C'est une grande singularité même, que cet homme si gai, si léger partout ailleurs, ait été capable d'une gravité, d'une tension aussi soutenues. Loin d'y prodiguer du badinage et de la frivolité, il s'y montre sérieux jusqu'à la froideur, et austère jusqu'à la sécheresse. Quand il s'y permet des allusions malignes, la plaisanterie est dans les choses mêmes, dans

le rapprochement des faits, et bien rarement dans les mots.

M. l'abbé de Mably auroit dû être plus réservé qu'un autre à hasarder ce reproche, lui qui a cherché la plaisanterie, tant qu'il l'a pu, dans un ouvrage qui en étoit encore moins susceptible; lui qui, dans un recueil de préceptes dogmatiques, dit que *le Jansénisme allumeroit encore des guerres civiles à la barbe de messieurs les philosophes et de messieurs leurs cliens, si, etc.*, ce qui ne paroîtra pas aux gens de goût une plaisanterie bien fine; lui qui dit ailleurs qu'un *historien doit*, en politique, *être un peu plus habile que ses héros*, ce qui paroîtra plutôt une chose plaisante, qu'une plaisanterie.

Il reproche encore à M. de *Voltaire* des *infidélités volontaires* dans ses récits historiques, et il veut que l'histoire soit en *quelque sorte un poëme épique*[1].

[1] L'abbé de Mably pouvoit avoir tort sur quelques-uns de ces points : il avoit celui surtout de s'exprimer dans un pareil style, et avec aussi peu de ménagemens; mais il avoit raison, et c'est l'essentiel, quant au fond des choses; et ses reproches étoient fondés.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE DE M. DE VOLTAIRE,

ET

DE SES OUVRAGES SUR LA RELIGION.

Nous voici enfin à celle de toutes les voies qui ont conduit cet homme étonnant à la réputation par laquelle il a paru le plus jaloux de se distinguer; celle où il a marché constamment toute sa vie, et à laquelle il subordonnoit, pour ainsi dire, ses excursions dans toutes les autres. La *philosophie* étoit son idole, sa passion; et, par ce mot, il entendoit la haine de ce qu'il appeloit des *préjugés;* la hardiesse à combattre les opinions reçues dans tous les genres, mais principalement dans ce qui concerne la religion.

Sa manière de traiter ces objets importans, lui a concilié, comme je l'ai observé à l'occasion de l'un de ses poëmes épiques, les suffrages de la jeunesse, encore moins modérée dans son admiration que dans sa haine; ceux des femmes, distraites, trop faciles à séduire par ce qui les amuse, pour avoir pu résister à des bons mots donnés pour des raisons; ceux de la plupart des gens du monde, rarement instruits, encore plus rarement capables de réfléchir, et qui,

donnant toujours le ton aux femmes, ou le recevant d'elles, ont dû se trouver d'accord dans leur estime pour un homme qui les faisoit rire, en leur parlant des objets les plus sérieux.

D'un autre côté, les dévots des deux sexes, les hommes graves qui regardent la religion comme la sauvegarde des mœurs et du repos public; les prêtres dont le ministère est de la prêcher, et qui se persuadent tout naturellement que leur devoir est de la défendre, ont conçu une horreur raisonnée pour un homme qui s'en déclaroit ouvertement l'ennemi. Ils ont voué à l'anathème sa mémoire et sa philosophie: ils l'ont proscrit comme un corrupteur public d'autant plus dangereux, que ses poisons étoient, disoient-ils, présentés comme des remèdes; qu'il ne feignoit un ardent amour de la vérité, que pour mieux accréditer ses erreurs; et, qu'en multipliant les blasphèmes, il les couvroit d'une apparence de raison si imposante, d'une gaîté si propre à séduire, qu'il s'assuroit presque autant de complices que de lecteurs.

Entre ces deux jugemens si différens, l'appréciateur impartial sera forcé, après une mûre réflexion, de pencher pour le plus sévère. L'admiration, qu'il ne peut refuser aux talens de l'écrivain, s'affoiblit quand il veut chercher quel bien a fait le philosophe.

Ce n'est pas cependant qu'en cette qualité même M. de *Voltaire* n'ait rendu quelques services à la société. Etant, de tous les hommes qui ont jamais écrit, celui qu'on a lu le plus universellement, celui

qui a eu au plus haut degré l'art de rendre ses idées avec clarté, et de les insinuer dans les esprits, il a fait un nombre infini de prosélytes, et l'on doit l'en remercier, quand ces idées se sont trouvées conformes au bien public, à l'avantage général. Or, il en a eu, et beaucoup, de cette espèce, sur la littérature, sur l'éducation, sur le gouvernement, sur la législation, sur la jurisprudence même.

Quoiqu'il n'ait pas distinctement opéré de réforme, parce qu'il n'avoit point de pouvoir, il a influé sur l'esprit général qui les produit à la longue, et il a fait une vraie révolution dans cet esprit. Les mœurs sont devenues, non pas plus pures, mais au moins plus douces, et les yeux plus ouverts sur ce qui pouvoit les blesser. Des arrêts qui, trente ans plutôt, n'auroient pas excité la moindre sensation, ont été cassés par la *voix publique*, qui a forcé le gouvernement de ratifier *ce cri de la raison* et de la justice. Des démêlés, moitié politiques, moitié religieux, qui, au commencement de ce siècle, et peut-être encore plus tard, auroient amené des violences et des persécutions, n'ont excité aucun intérêt. L'indifférence générale les a rendus moins vifs, et leurs suites moins longues, moins fâcheuses : ce qui peut-être les préviendra par la suite, et sauvera à nos enfans les fléaux qui ont affligé et scandalisé nos pères [1].

[1] Ainsi pensoit, et devoit s'exprimer Linguet, en 1788; mais combien le *despotisme révolutionnaire* a fait regretter depuis les abus et les erreurs même de cette autorité *despo-*

Il faut être juste, et convenir que c'est en grande partie à M. de *Voltaire* qu'on en a l'obligation. Jusque-là il n'est que louable : il a des droits à la reconnoissance de ses contemporains, comme de la postérité.

J'irai même plus loin : s'il s'étoit borné, en parlant de la religion, à montrer combien, sous prétexte d'en faire valoir les priviléges, on s'est souvent écarté de son esprit, et à quel point les passions ont quelquefois prévalu sur sa morale; si, en retraçant avec vigueur les attentats du fanatisme, les scandales de la superstition, les turpitudes de l'avarice, déguisée sous une forme respectable, il avoit eu soin de dire aux hommes : « Ces horreurs ne sont pas moins op-« posées à la vraie religion qu'à la raison; » idée si bien exprimée dans *Alzire :*

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent;

quand même il auroit quelquefois paré des grâces de son style ces maximes sérieuses, et employé la plaisanterie pour décréditer les erreurs contraires, il auroit encore mérité le nom de bienfaiteur du genre humain.

Par malheur, il ne s'est pas renfermé dans ces bornes. Ce n'est pas à émonder l'arbre qu'il a paru

tique, contre laquelle s'élevoient bien moins *le cri de la raison* et la *voix publique*, que les clameurs d'une révolte *raisonnée*, et d'un *public* qui se composoit de quelques sophistes séditieux!

prétendre, mais à le déraciner. Dans ses dernières années surtout, il a paru possédé d'un fanatisme anti-religieux, encore plus violent que celui dont il accusoit les prêtres, devenus l'objet du sien. Certainement jamais enthousiaste d'aucune secte, d'aucune réforme, ne s'est permis contre les incrédules des sorties aussi violentes, aussi cruelles, qu'il en a multiplié sans nombre contre le *christianisme*. Sa haine contre cette religion étoit devenue universelle, une véritable manie; elle occupoit toutes ses facultés, en les altérant, et l'entraînoit souvent à choquer les règles de la logique, autant que celles de la décence. Je n'en citerai ici qu'une preuve, tirée de son théâtre, mais d'une pièce où il s'occupoit plus de sa philosophie que de la poésie.

Dans *Olympie*, c'est le caractère de *Joad*, et en général celui du sacerdoce, qu'il se proposoit de rendre odieux. C'est l'esprit factieux, intrigant et despotique, attribué par lui aux prêtres chrétiens qu'il vouloit peindre et décrier, en traçant le portrait d'un pontife exempt de tous ces vices. Afin qu'on ne pût pas se tromper sur ses intentions, il a eu soin de les expliquer lui-même, dans les remarques qui suivent la pièce.

Il y dit en propres termes : « De quel droit le « prêtre *Joad* arme-t-il ses lévites contre la reine à « laquelle il a fait serment de fidélité? De quel droit « la fait-il massacrer dans la plus extrême vieillesse?... « Appartenait-il à *Joad* de conspirer contre elle, et « de la tuer? Il était son sujet; et certainement,

« dans nos mœurs et dans nos lois, il n'était pas plus « permis à *Joad* de faire assassiner sa reine, qu'il « n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry de « faire assassiner *Elisabeth*, parce qu'elle avait fait « condamner *Marie Stuart*. »

Assurément la comparaison n'est pas juste, mais le raisonnement ne l'est pas davantage. Comment *Joad* étoit-il sujet d'*Athalie*? Comment étoit-elle devenue *sa reine*? C'étoit une étrangère, une usurpatrice : elle occupoit le trône, mais après l'avoir inondé du sang de tous les princes que leur naissance y appeloit. D'où M. de *Voltaire* sait-il que *Joad* lui avoit *prêté serment de fidélité*? Quand par politique il auroit consenti à lui rendre cet hommage, en seroit-ce assez pour nous autoriser à nommer révolte, assassinat, la révolution dirigée par celui qui rappeloit à la couronne le légitime héritier sauvé par ses soins?

Supposons que *Catherine de Médicis* eût fait assassiner *Henri III*, et se fût emparée de la couronne de France, comme *Athalie* de celle de Jérusalem; qu'*Henri IV*, à cette époque, n'eût été qu'un enfant; qu'un archevêque de Paris eût trouvé moyen de le soustraire aux meurtriers et aux empoisonneurs, et qu'à la majorité du jeune prince il l'eût présenté au peuple; qu'il en fût résulté un soulèvement général où l'usurpatrice eût péri, accuseroit-on le prélat d'avoir violé sa foi, d'avoir conspiré contre *sa reine*, de l'avoir assassinée?

Les exemples de cette injustice, de ces écarts de

M. de *Voltaire* sont nombreux dans ses ouvrages *philosophiques*. Il a dit quelque part :

J'ai plus fait en mon temps que *Luther* et *Calvin*.

Cela est vrai en tout sens, mais surtout en ce que ces réformateurs célèbres ne parloient que de réparer l'édifice : ils ne le renversoient pas ; ils élaguoient les additions dont, suivant eux, la pureté du dogme avoit été souillée ; mais le fond du culte, ils le respectoient ; et lors même que les liens qui les attachoient au centre de la catholicité ont été rompus, il leur est encore resté l'évangile pour règle de foi et de conduite ; mais dans la réforme de M. de *Voltaire*, que reste-t-il pour servir d'encouragement aux foibles, de consolation aux malheureux, de frein aux méchans, de signe d'union à tous les hommes ?

« Le Théisme, a-t-il toujours dit, l'idée d'un Dieu *vengeur et remunérateur*, c'est la religion des grands génies dans tous les siècles ; c'est celle des *Julien*, des *Marc-Aurèle*, des *Cicéron*, des *Scipion*, etc. Pourquoi, ayant autant d'esprit que *Cicéron*, aurois-je respecté la religion de mon temps plus qu'il ne respectoit celle du sien ? Ses ouvrages philosophiques sont des cours complets d'incrédulité ; et on les imprime pour l'éducation de notre jeunesse, on les réimprime *ad usum Delphini ;* pourquoi serois-je coupable en me permettant ce qu'on le récompense en quelque sorte par ces honneurs d'avoir hasardé ?

« La censure que vous faites de ma prétendue har-

diesse n'est qu'une suite de votre inconséquence. Je ne puis pas faire, en attaquant ce que vous croyez, plus de mal que lui, qui annonce hautement qu'il doute de tout : la tolérance de tous les siècles envers son scepticisme, prouve que cette vertu n'est point nuisible ; pourquoi n'en useriez-vous pas de même envers moi ? »

Voilà à peu près le résumé de tout ce qu'a dit M. de *Voltaire* pour justifier ses incursions anti-religieuses. Il y a long-temps que j'ai annoncé ma manière de penser sur cette matière : laissant le dogme à ceux dont l'état est de l'enseigner et de le défendre, je n'ai jamais envisagé le culte que du côté politique : ce n'est point en qualité de missionnaire, mais de philosophe, que je répondrois à M. de *Voltaire* en ces termes.

Vous avez une idée très-fausse de la tolérance, et vous vous appuyez avec aussi peu de raison de l'exemple de *Cicéron :* les circonstances qui changent tout, ne sont point les mêmes, au premier siècle de notre ère, et au dix-huitième.

1.° Du temps de cet orateur, non seulement le peuple, mais même la meilleure bourgeoisie ne lisoit point. Le prix excessif des livres, la difficulté de s'en procurer, même pour de l'argent, les réduisoit à n'être qu'un objet de luxe, et par conséquent un apanage de l'opulence, une des jouissances de la richesse. Ainsi toutes les opinions débattues dans les écoles, ou par écrit, ne parvenoient qu'aux oisifs qui avoient du temps à perdre pour aller entendre ces sortes de

thèses philosophiques, ou aux hommes aisés qui s'en amusoient dans le cabinet : ce qui composoit à peine, même à Rome, et dans ce siècle-là, la millième partie de la nation.

2.° *Cicéron,* en traitant de ces objets de philosophie, les traitoit philosophiquement ; son style étoit conforme à la gravité du sujet. S'il imitoit *Platon* par la tournure familière du dialogue, il ne l'imitoit pas moins par la sévérité avec laquelle il s'interdisoit tout ce qui auroit paru tendre à la plaisanterie. Il ne se permettoit d'autre ornement que la clarté et l'élégance; raison de plus pour assurer qu'il ne cherchoit des lecteurs que dans un ordre très-resserré de la société.

3.° Quelque impression que pût faire sur ce petit nombre de lecteurs, et même sur un plus grand, si l'on veut, l'opinion de *Cicéron,* elle ne pouvoit nuire bien considérablement, puisque le paganisme dont il révoquoit en doute les divinités, n'avoit point de *dogmes.* Il consistoit en cérémonies, en rites assez indifférens, pour lesquels il n'étoit pas à craindre que personne s'enflammât, dès que la politique avoit cessé de les placer au rang de ses principaux ressorts.

D'un autre côté, la mythologie même dont il apprenoit à ne plus révérer les chimères, n'offroit ni des exemples assez honnêtes, ni des préceptes assez sages, pour que la philosophie qui la décréditoit pût paroître dangereuse. Assurément les principes d'une morale épurée, rectifiée par la raison et l'amour du

bien public, telle que celle qu'il développe dans ses *Offices*, etc., valoient bien, pour la société, l'histoire de *Mercure, dieu des voleurs*, ou celle des *filets de Vulcain*. L'ordre général ne perdoit rien au mépris où tomboient les autels dédiés au protecteur du larcin, ou au modèle de l'infidélité conjugale.

4.° Quant à l'indulgence que l'on a aujourd'hui pour ses raisonnemens philosophiques; quant à l'emploi que l'on fait sans scrupule et sans inquiétude de ses ouvrages dans nos écoles; quant à la tranquillité avec laquelle on les voit entre les mains de tous les ordres de lecteurs, l'inconséquence qui se trouveroit dans cette conduite, s'il y en avoit, ne vous justifieroit pas. L'habitude, la différence des idiômes, ce nom d'*ancien*, et la vénération qu'il inspire, excuseroient la sécurité des instituteurs et des gouvernemens; mais au fond il n'y a point d'inconséquence à leur reprocher sur cet article.

Ce sont les dieux, c'est la religion de son temps que l'orateur romain apprécie; ce sont les rêves du paganisme qu'il traite comme des illusions puérides. Or ces dieux, cette religion, sont en effet évanouis. Il n'est pas à craindre que les réflexions d'un philosophe *payen*, sur les *poulets sacrés* ou sur les aventures de *Jupiter*, fassent naître à un lecteur moderne des doutes sur les mystères de la foi chrétienne. On peut laisser les élèves y chercher un modèle de la pureté d'une langue qu'ils étudient, sans appréhender qu'ils en rapportent des impressions capables de changer leur croyance.

Mais pouvez-vous vous approprier aucune de ces excuses? Les temps sont-ils les mêmes? Notre culte, nos principes religieux, nos dogmes ressemblent-ils aux fables dont s'est moqué *Cicéron*? L'effet de vos livres, leur but, leur ton peuvent-ils se comparer à l'effet, au but, au ton des siens? Votre objet, en écrivant, a été évidemment d'être lu par des hommes de tous les âges, de toutes les conditions, surtout dans vos traités sur la religion. Les plaisanteries que vous y avez prodiguées ne peuvent pas avoir eu d'autre objet. La forme même de ces pamphlets, toujours courts, et par conséquent faciles à se procurer, à lire, à retenir, et de plus à la portée, quant au prix, de tous les curieux, est un indice qui décèle votre but secret. C'est donc surtout le grand nombre, le peuple, que vous avez voulu séduire, ou, si vous voulez, persuader; or, en cela, quel bien avez-vous pu vous proposer?

Je vous louerai, si vous voulez, d'avoir rendu ridicules les querelles du jansénisme, et odieuses les persécutions du dernier siècle contre les calvinistes: sans doute l'opiniâtreté à exiger des jansénistes une rétractation indifférente étoit aussi extravagante, que leur obstination à la refuser; l'expulsion des calvinistes, ou du moins les conditions auxquelles on leur vendoit le droit de respirer l'air de leur patrie, étoient cruelles. Vous avez très-bien fait d'exposer à la risée ou à l'horreur publique, ces deux traits de délire et de despotisme; mais en est-il de même de vos réflexions dérisoires, de vos intarissables plai-

santeries sur tout ce que l'Eglise chrétienne présente comme sacré à l'adoration des peuples?

Vous réclamez sans cesse les priviléges de la tolérance, et moi aussi; mais vous les faites consister dans des droits qu'assurément ils n'ont jamais pu donner. La tolérance se borne à ne point gêner les opinions intérieures, ni même les actions extérieures, autant qu'elles n'intéressent pas l'ordre public; à laisser chacun, dans ce qui le concerne personnellement, suivre sa conscience et sa volonté, mais non pas à lui permettre de travailler à changer, à maîtriser celles des autres.

Ainsi, remplissez les devoirs publics de la religion, ou ne les remplissez pas; tant que vous vous bornerez à une simple omission silencieuse, je crois que la police n'a pas même le droit de s'en apercevoir. En vous refusant à ces observances salutaires, vous ne compromettez que votre âme propre; les magistrats et les pasteurs ne peuvent que vous exhorter et vous plaindre; quand ils souffrent en paix votre éloignement, ils remplissent leur devoir: ils sont tolérans.

Mais si vous rendez ces observances ridicules aux voisins; si vous leur inspirez du mépris pour les mystères qu'on y célèbre, vous dogmatisez, vous troublez l'ordre public; vous êtes intolérant vous-même, puisque vous prétendez détruire la foi de gens qui pardonnoient à votre incrédulité. Dès lors vous êtes criminel; et, si l'on ne vous réprime, vous pouvez faire beaucoup de mal.

Si vous alliez injurier un roi dans son palais, crier

qu'il faut être fou pour lui demander des grâces, pour respecter ses ministres, et le braver en présence de ses courtisans: quel est le capitaine de ses gardes, quel est le simple garde, quel est le dernier de ses officiers qui ne courroit pas le venger? Quel est le spectateur, fût-il plus philosophe que *Julien*, ou *Cicéron*, qui oseroit les blâmer? Et si dans l'ardeur d'un zèle, ou sincère, ou politique, ils vous maltraitoient, seriez-vous bien en droit de crier à l'oppression, à la tyrannie?

Vous voulez détruire le sacerdoce! Vous ne voulez que des magistrats, et des soldats! Mais quand le souverain, emporté par ses passions, aura violé les lois; quand il vous aura, comme *David*, fait assassiner pour rendre votre femme veuve, et l'épouser; quand il aura, comme *Théodose*, proscrit, et livré au massacre un peuple entier, rassemblé pour jouir de vos talens au théâtre, sont-ce des hommes de robe qui arrêteront sa main, ou le forceront à pleurer son crime? Sont-ce les *Joab* qui lui imposeront une pénitence, et l'obligeront à constater par des monumens publics son repentir?

Ce fut un ecclésiastique qui vint dire de la part de Dieu au père de *Salomon* : *Tu as péché*. Dans le temps du massacre de *Thessalonique*, on peut supposer que l'empire romain étoit rempli de gens de loi vertueux, de généraux d'armée pleins de générosité. La lâche fureur du prince ne trouva cependant parmi eux que des approbateurs et des ministres : sans le courage héroïque d'un prêtre, elle restoit impunie.

Quelle punition, dites-vous, quelle réparation pour sept mille assassinats, que la nécessité de s'abstenir pendant quelques mois d'aller à la messe! Sans doute le crime étoit grand, et le châtiment léger. Mais si *saint Ambroise* en avoit employé un plus rigoureux, vous l'accuseriez de despotisme et de révolte. Il s'agissoit moins d'expier la faute passée, que d'en prévenir une nouvelle: il falloit punir le prince sans l'avilir, l'enchaîner sans l'effaroucher, assurer la vie des sujets, sans aigrir l'âme du maître. La conduite d'*Ambroise* me paroît un chef-d'œuvre de rigueur religieuse, et d'indulgence politique.

Gardons-nous de briser cette barrière, seule défense des infortunés sujets contre les monstres qui ne s'abaissent à ramper autour d'un trône que pour acquérir le droit de les dévorer. Il est indifférent sans doute au repos public que vingt, ou cent philosophes méditent, combinent, s'égarent dans l'obscurité, pourvu que leurs systèmes, vrais ou faux, y restent; mais il ne l'est pas que leur indépendance, leur hardiesse s'étendent jusqu'aux sujets à qui il faut des guides; jusqu'aux maîtres à qui il faut un frein; et ce frein ne peut consister que dans les préceptes d'un Dieu supérieur aux rois mêmes; il ne peut être déposé que dans la main de ses ministres. Il faut donc un Dieu qui parle; il faut des ministres qui rappellent ses commandemens.

Ils en abuseront!.... Cela se peut: mais n'y auroit-il pas plus de danger encore dans une licence absolue? Le seul moyen de prévenir celui-là, c'est de

rendre le clergé vertueux; et de lui-même son propre intérêt le porte à l'être. Dans un siècle éclairé, l'efficacité de ses remontrances dépend surtout du respect qu'il inspire : un prêtre prévaricateur est nécessairement le plus lâche et le plus méprisé des hommes. Si *saint Ambroise* n'avoit pas été un prélat irrépréhensible, les courtisans auroient ri de sa résistance, et même il n'en auroit pas fait.

Quand donc, hors les siècles d'ignorance, le clergé sera assez respecté pour que son ministère soit redoutable, il ne sera jamais dangereux, parce que la vénération publique ne s'accorde alors aux prêtres, qu'autant que leurs mœurs et leur conduite sont conformes à leur morale; et que, par tout pays, la religion qui leur ordonne la fermeté, leur défend non moins sévèrement l'intrigue. Mais avilir cette religion, est-ce leur inspirer le désir de l'honorer par leurs mœurs?

Mais, dites-vous, pourquoi des mystères, pourquoi des dogmes? Pourquoi cette foi exigée à des choses absurdes qui choquent la raison, et qu'on ne peut même feindre d'admettre, sans rougir d'avoir été jugé capable de les croire?

Je laisse toujours aux théologiens, aux pasteurs honorés de ce ministère, le soin de justifier la révélation, d'en établir la vérité; mais je vous demande, au nom de cette même raison dont vous croyez défendre les droits, ce que vous trouvez d'humiliant pour elle dans ces mystères! Ils sont *incompréhensibles,* comme l'ont déjà observé des écrivains plus éloquens que moi; mais s'ensuit-il de là nécessaire-

ment qu'ils soient *absurdes?* Tout n'est-il pas mystère pour vous dans la nature, et tout y est-il extravagant, impossible, absurde?

N'est-ce pas un mystère par exemple que la *vision?* Comprenez-vous comment ce rayon, qui est invisible quand il n'est réfléchi par aucun objet, acquiert, en se moulant sur un corps, la faculté de frapper votre œil et d'ébranler votre rétine? Comprenez-vous comment alors ce n'est pas même lui qui est sensible, mais la surface dont il a reçu l'empreinte en la choquant?

Ce miracle usuel, ce mystère journalier, vous y croyez pourtant, vous en faites usage, vous ne vous trouvez point humilié de jouir d'un beau paysage, d'un magnifique point de vue, quoique la manière dont il rassemble l'immensité des objets qu'il fait couler sur votre nerf optique vous soit incompréhensible; pourquoi donc êtes-vous plus délicat ou plus ombrageux sur les mystères de la religion?

La foi ne dépend pas de vous! Soit; mais le silence est en votre pouvoir: encore une fois, qui vous force à le rompre? On n'exigeroit pas d'un aveugle-né qu'il crût aux prodiges de la lumière: l'organe nécessaire pour en avoir quelque idée lui manque. S'il se contentoit de les nier tout bas, on se contenteroit de le plaindre: si même en élevant la voix, il se bornoit à dire dans sa chambre que ce sont des absurdités, et qu'il faut être imbécille pour les admettre; quand il prodigueroit les plaisanteries, et les bonnes même, ce qui ne lui seroit pas difficile pour appuyer son sys-

tème, l'indulgence accompagneroit encore la pitié.

Mais s'il se mettoit à crier dans la rue que ceux qui souffrent des fenêtres à leurs appartemens sont des dupes, et les architectes qui les pratiquent des scélérats; si avec des pierres et son bâton il commençoit à les briser; si à ses cris d'autres aveugles, et même des clairvoyans mal-intentionnés, se ramassoient, et que tout annonçât le désir, avec les symptômes d'une émeute, ne faudroit-il pas accourir; ne faudroit-il pas user de sévérité envers le prédicateur et ses prosélytes?

Si les cérémonies religieuses entraînoient aujourd'hui, comme autrefois, cet appareil sanguinaire et effrayant qui souilloit les temples; si vos organes y étoient déchirés par les cris des victimes, blessés par l'odeur des graisses, des chairs brûlées ou du sang répandu, votre répugnance seroit excusable, quoique vous ne pussiez pas la justifier par l'exemple de ces grands hommes que vous citez comme vos prédécesseurs et vos modèles, dans la révolte contre les cultes de leur temps.

Le philosophe *Julien* non seulement ne méprisoit, ne fuyoit pas les sacrifices, mais il y assistoit; mais il y opéroit: il étoit grand-prêtre, et donnoit l'exemple à ces pontifes bouchers dont il s'applaudissoit d'être le chef. *Scipion* cité, accusé devant le peuple romain, dédaigna de se justifier; mais il ne dédaigna point d'aller rendre grâces aux dieux des victoires qui lui sembloient suffisantes pour son apologie : il quitta fièrement le tribunal où l'on sembloit vouloir le ju-

ger, mais ce fut pour aller s'humilier aux pieds des autels, et les charger de victimes. *Socrate*, en mourant martyr du théisme, ordonna de sacrifier un coq à *Esculape*. Ses dernières paroles furent un hommage aux dieux, à la religion de son pays.

Ainsi, quand vous seriez né sous un culte qui demandât physiquement le sang des animaux, pour avoir droit d'excuser, par l'exemple de ces hommes célèbres, votre incrédulité intérieure, il faudroit aussi les imiter dans leur condescendance extérieure pour les usages et les rites établis. Mais le christianisme a purgé ses sanctuaires de cette barbarie affligeante; il a substitué à ces massacres une offrande douce, paisible, qui ne choque ni les yeux, ni l'esprit; physiquement même, elle est le symbole de la paix et de l'union; à ne l'envisager que du côté politique, elle ne peut inspirer que la concorde, l'amour des hommes et la reconnoissance pour la divinité. Quand ce culte n'auroit que ce seul avantage, c'en seroit assez pour mériter les égards d'un philosophe humain; et sa puissance actuelle, la profondeur de ses racines, l'impossibilité de l'arracher, sans ébranler toutes les constitutions civiles auxquelles il est maintenant incorporé, sont d'autres considérations décisives, qui suffiroient pour interdire à des *Confucius* vraiment bienfaisans, le désir même de sa destruction, quand elle seroit possible.

Et combien d'autres motifs encore, même en admettant cette possibilité, se réuniroient pour imposer silence à de véritables philosophes; à des hommes

plus jaloux d'affermir la paix, l'union dans la société, que du triste honneur de se faire une réputation, en attaquant, en brisant les liens qui en rapprochent et en contiennent respectivement toutes les classes?

Je n'examine point si ce théisme, tant vanté aujourd'hui, n'est pas réellement un athéisme déguisé par ce léger adoucissement de nom; si ce Dieu, relégué, sans prêtres et sans ministres, dans le ciel intellectuel où il se cache, est un être beaucoup plus effectif que le dieu sourd, muet, aveugle et insouciant d'*Epicure*.

Je n'examine pas si cette communion volontaire, spirituelle et secrète, cet hommage intérieur rendu tacitement à un Dieu sans influence sensible, et indiqué uniquement par la raison, est un frein aussi sûr, aussi efficace pour les passions et les désirs contraires à l'ordre général, qu'une religion soutenue par l'appareil de ses cérémonies, par la pureté de sa morale, par la majesté de ses dogmes, par la pompe même qui entoure ses ministres. Je le suppose.

Je suppose encore que son ascendant sera le même sur tous les hommes, sur tous les esprits, sur toutes les classes de la société. Je suppose que le philosophe, parlant froidement au nom de la raison, et discutant, loin de l'occasion, l'avantage ou le désavantage qu'il y auroit, soit à résister, soit à succomber, prendra sur les cœurs autant de pouvoir que le pontife inspiré par Dieu même, promettant de la part de l'Etre tout-puissant des châtimens et des récompenses; réitérant à chaque instant ses menaces et ses promesses

pour l'avenir, et exerçant dès le présent une juridiction sévère, et redoutable par le rapport qu'elle a avec les jugemens futurs. Je suppose tout cela; et ce n'est pas sans doute faire tort à la philosophie, que de lui accorder une telle égalité d'effets et de puissance.

Eh bien! dans ce cas-là même, entre deux manières d'assurer l'ordre qui auroient une efficacité pareille, la préférence ne seroit-elle pas due à celle qui est établie? Voilà un édifice qui m'assure un abri suffisant pour tous mes besoins; seriez-vous excusable de le renverser, uniquement parce que vous pourriez en substituer un autre qui auroit le même avantage?

C'est le bon ordre, c'est l'amour de la vertu, c'est la fraternité entre les hommes que va faire régner le théisme : je le veux; mais la religion a-t-elle un autre but? Ses ministres auront des passions; mais vos philosophes en seront-ils exempts?

Elle a un appareil gênant, elle a des pratiques fatigantes, elle exige une docilité peu agréable : ses prêtres veulent non seulement qu'on les croie, mais aussi qu'on les respecte. Cela est vrai; mais, quand on ne la regarderoit toujours, ainsi que vous le voulez, que comme un établissement purement civil, comme une institution politique destinée à consolider l'édifice social, à assurer le repos général de toutes les peuplades qui se réunissent pour vivre en commun, cet appareil, ces pratiques, cette soumission, ce respect, ne seroit-ce pas des choses nécessaires?

Contestez-vous à un souverain le droit d'avoir des

gardes, à un magistrat celui d'avoir des licteurs, des appariteurs, des huissiers, etc.? Regardez-vous comme une usurpation de leur part, les hommages qu'on leur rend et la vénération qu'ils exigent? Pourquoi donc cet acharnement à les trouver injustes, humilians, quand c'est à une *mître* ou à une *étole* qu'ils s'adressent, lorsque vous les approuvez envers un *diadème*, ou un cordon *bleu, jaune* ou *rouge?*

Assurément rien n'est moins philosophique, rien n'est plus puéril même que cette distinction. On l'excuseroit dans le peuple, dans ces hommes ignorans et grossiers que l'apparence seule détermine, et qui, trouvant les évolutions militaires plus imposantes que les cérémonies ecclésiastiques, se prêteroient avec moins de répugnance à fléchir le genou devant l'ordonnateur impérieux qui commande les premières, que devant le chef paisible qui dirige celles-ci : mais des hommes éclairés, des hommes qui se vantent d'écarter tous les préjugés, qui veulent tout réduire à la valeur réelle des choses, peuvent-ils être ainsi dupes du rapport de leurs yeux, et se croire humiliés de vénérer un uniforme plutôt qu'un autre?

Vous rougissez d'être contraint à des déférences pour un curé, pour un évêque; mais bientôt vous trouverez incommodes celles qu'il faut avoir pour un shériff, pour un alderman, pour un bailli, pour un chancelier, pour un roi : toutes ces gradations de l'obéissance se touchent, et se soutiennent l'une par l'autre ; votre philosophie seroit même inconsé-

quente, si ayant une fois brisé un de ces jougs, elle respectoit plus scrupuleusement le second. En les regardant toujours tous deux comme des institutions purement humaines, encore une fois, il faut qu'ils aient la même force ou la même caducité : c'est donc réellement le plus affreux désordre que vous tendez à introduire, même sans le vouloir : c'est donc de la société entière que vous vous déclarez ennemi, en publiant que vous n'en voulez qu'à ses tyrans.

Et que seroit-ce, si je suivois jusque dans les classes inférieures les funestes effets de cette indépendance que vous réclamez au nom de l'humanité, et pour soutenir, dites-vous, la dignité de notre espèce? Je continue à ne contester à votre réforme aucun des avantages que vous lui attribuez : je consens toujours à supposer que le théisme une fois reçu, accrédité universellement, vaudra pour le bien public autant que tout autre culte; qu'un philosophe, de son cabinet, échauffera autant les esprits par un bon traité de morale, qu'un prédicateur ou un curé par des sermons publics, ou des exhortations particulières et verbales; qu'un coupable ou un homme foible et tenté de le devenir, sera rappelé à ses devoirs à l'aspect d'un lycée, comme à celui d'un temple; qu'il se formera même des académies de vertu, comme il y en a de langage, de manipulations physiques; et que ces beaux esprits, en dissertant élégamment et à leur aise, sur les bonnes mœurs, travailleront avec autant de succès à leur maintien, qu'un clergé nombreux et régulier, dont ce minis-

tère est la principale, et même l'unique profession.

Mais pour passer de l'ancienne servitude des esprits à leur nouvelle indépendance, il s'écoulera nécessairement un certain temps. Ce n'est que par le mépris de ces rites, de ces pratiques de l'esclavage, que vous parviendrez à l'élévation sublime et épurée dont se berce votre philosophie. Cet intervalle sera franchi, peut-être sans danger, par quelques âmes plus sensibles, mieux organisées, garanties des tentations par une fortune suffisante, ou par le défaut d'occasions.

Celles-là ne croiront pas leurs devoirs anéantis avec les accessoires qui en avoient précédemment accompagné la théorie. Soit : mais le peuple, ce peuple que vous croyez essentiel d'éclairer, et qu'il est au moins très-important de contenir; ce peuple pour qui tout est tentation, parce que dans sa vie tout est privation; ce peuple qui n'a pas une minute sans besoins, et un mouvement sans contrainte, sera-t-il capable des mêmes réflexions et des mêmes ménagemens? Quand tous les hommes seront devenus philosophes et théistes, ils n'auront plus besoin d'être chrétiens : je le veux; mais dans le temps de leur éducation, dans l'intervalle employé à les désabuser de ces vieux préjugés, à les imprégner de ces nouvelles lumières, que seront-ils?

Distingueront-ils la vertu qu'il faut aimer et pratiquer toujours, de l'organe qui la prêchoit, organe que vous leur apprenez à détester et à fuir? Sauront-ils restreindre aux accompagnemens extérieurs le

mépris que vous leur recommandez pour les objets de leur adoration passée; et se trouver encore liés par les devoirs, quand ils ne le seront plus par les pratiques visibles, destinées à leur en rappeler l'observance?

Si vous hésitiez sur la réponse, tous les honnêtes gens, plusieurs de vos partisans même, plusieurs de ceux que vous avez le plus amusés et pervertis, ne la feroient-ils pas pour vous? Voyez ce qui se passe dans cette société où vous jouissez d'un triomphe si flatteur en apparence, où vous avez réellement formé une école, non pas d'élèves, mais de prédicans aussi zélés, aussi hardis que vous.

Tout y est apprécié, tout y est discuté; tout y est détruit: mais qu'en arrive-t-il? Demandez-le aux magistrats armés du ministère rigoureux institué pour punir les crimes commis, et vous saurez s'ils ne gémissent pas d'en voir multiplier le nombre, en raison de ce que s'affoiblit le pouvoir du ministère pacifique destiné à les prévenir.

Quant aux délits que la loi ne peut frapper, parce qu'ils sont ou secrets, ou d'une espèce pour laquelle elle n'a point de châtimens; quant à ceux qui ne troublent que l'intérieur des familles par la destruction des sentimens qui en font le bonheur, consultez le cri universel, pour savoir si le théisme est plus propre que la religion à les réprimer. Oseriez-vous assurer que ce soient les familles philosophes où se trouvent des enfans plus respectueux, des époux plus unis, des amis plus fidèles, des domestiques

plus sûrs ; et si vous le disiez, votre propre conscience, votre propre expérience peut-être n'arrêteroit-elle pas cette assertion mensongère, avant que votre bouche eût fini de prononcer ?

Et encore, si ces tristes effets d'une licence vainement décorée par de trop beaux noms, se bornoient à l'enceinte des maisons où elle se développe avec le plus d'impunité ; les vrais philosophes, les vrais amis des hommes pourroient se contenter d'en gémir ; mais ils s'étendent à toutes les classes, comme à tous les esprits. Le laquais qui sert à table voit des hommes réputés honnêtes se réunir pour trouver ridicules le pasteur qui lui prêchoit la fidélité, et le culte qui seul lui en assuroit la récompense : il seroit bien imbécille, s'il ne se trouvoit pas bientôt lui-même ridicule de persister à être fidèle.

Si une heureuse organisation, ou la crainte du gibet l'empêche de réaliser dans sa conduite la conséquence de ces propos plus qu'indiscrets, il en sera l'écho et le propagateur ; comme un homme sain qui a touché un pestiféré peut communiquer la contagion, sans en être atteint lui-même.

Cette épidémie cependant gagne de toutes parts : elle pénètre jusqu'à l'ouvrier tapi dans les galetas, jusqu'au paysan mourant de faim et de désespoir dans sa chaumière ; ils apprennent à comparer leurs besoins et leur misère, avec la valeur des scrupules qui les perpétuent ; ils cessent d'aller entendre le curé, qui au prône leur en faisoit espérer un jour une indemnité ; qui balançoit, dans le confessional, les pro-

grès de la tentation de s'y soustraire. Et quel est le résultat de ce terrible affranchissement? N'est-ce pas, de toute nécessité, le crime ou le désespoir? Et l'un ne doit-il pas presque aussi nécessairement naître de l'autre?

C'est ici surtout que l'on sent la prodigieuse différence entre les spéculations arbitraires de la philosophie, et les services de la religion, qui, réunissant une théorie sublime à des pratiques usuelles, est réprimante et consolante tout à la fois. La première recommande bien, à la vérité, la modération, l'obéissance aux lois, le respect pour les propriétés d'autrui; c'est le langage de la raison, ou plutôt de l'intérêt : la politique seule suffit pour faire sentir que quand on veut exercer des droits soi-même, il faut ménager ceux des autres; mais je ne vois dans tout cela que des barrières élevées en faveur de l'opulence. Que rend la philosophie à l'indigent, en échange des fers dont elle le charge à l'approche des possessions du riche?

Va-t-elle pénétrer dans sa chaumière, au milieu de la fange qui l'entoure et l'infecte? Va-t-elle s'asseoir près de ce lit de douleurs, où le moindre de ses maux souvent est la maladie qui le dévore? Lui offre-t-elle, dans le visiteur compatissant qui l'exhorte, l'image du Dieu juste qui va l'indemniser dans une autre vie des souffrances de celle-ci? Impose-t-elle à ce dissertateur éloquent l'obligation de seconder, par des secours temporels, effectifs, les espérances verbales et futures qu'il prodigue?

Le philosophe qui rempliroit quelquefois dans sa vie ce ministère de bienfaisance, seroit un prodige de vertu : la religion en fait pour ses ministres le plus commun de leurs devoirs, et une fonction journalière : ils ne peuvent s'y refuser sans crime, ni même le différer sans prévarication : ils sont, comme le philosophe, les protecteurs de la jouissance du riche; mais ils sont, de plus que lui, les consolateurs du dénuement du pauvre. Celui-ci, dégradé dans tous les sens, réduit à chaque instant à envier le sort des animaux dont sa plus grande félicité est d'être le compagnon et souvent l'esclave, exerce par sa misère même une sorte d'empire sur son pasteur : il ne tient à la société que par les remontrances qui justifient la dureté avec laquelle elle le sacrifie. Ce n'est que quand on l'exhorte à se voir sans murmure privé de tous les droits de l'humanité, qu'il lui est permis de soupçonner qu'il est homme.

Quand la religion auroit causé tous les maux dont vous l'accusez faussement; quand elle auroit troublé dans des temps malheureux, et à de certains intervalles bornés, quelques-unes des périodes consignées dans l'histoire, les services qu'elle ne cesse de rendre à toutes les classes sociales, et qu'il est de son essence de leur rendre, ne les auroient-ils pas expiés et au-delà ?

Cessons donc encore une fois de la décrier, de l'attaquer ; quand il seroit vrai qu'on pût se flatter de parvenir à la détruire, ce seroit un véritable crime de le tenter. Si ses interprètes, ses ministres, sont

quelquefois capables d'oublier leur destination et leurs devoirs, le vrai philosophe peut prendre sur lui de les leur rappeler; mais non pas en prêchant contre eux une insurrection, non pas en tâchant de les rendre odieux et ridicules. Quelles que soient ses opinions personnelles, il me semble qu'il doit user de ses talens, de la supériorité de son génie, pour rappeler à tous les ordres d'un état leurs devoirs, leurs obligations, et non pour en humilier, pour en décourager, pour en détruire aucun.

Il doit dire aux PRÊTRES : « Soyez vertueux et « indulgens, afin d'être révérés et utiles. » Aux PEUPLES : « Respectez les lois qui affermissent vos « propriétés, le pouvoir civil qui les protége, le « pouvoir religieux qui défend les premières des « invasions de celui-ci; » et aux ROIS : « Aimez, « soutenez la religion, donnez l'exemple de la pra- « tiquer, parce qu'elle est, même pour vous, une « garde plus sûre que mille régimens; vénérez ses « ministres, dont l'ascendant sur le peuple dépend « en partie de l'accueil qu'ils reçoivent de vous; « contenez-les s'ils s'écartent; et ils ne s'écarteront « jamais, si vos hommages sont le prix de leur fidélité « à remplir leurs devoirs; ne souffrez point qu'on « discute les dogmes de votre croyance, ils sont « fixés; ne permettez pas plus de les défendre, que « de les attaquer. Ne recherchez jamais ceux qui, « ayant le malheur de n'y pas croire, ont au moins « la prudence de taire leur incrédulité; mais punis- « sez sévèrement ceux qui oseroient l'étaler avec

« scandale. Réprimez-les, non pas précisément pour « venger la gloire de Dieu, que ces attentats ne peu- « vent compromettre, mais pour affermir l'ordre « civil qu'ils tendent à troubler. »

En parlant ainsi, un philosophe, digne de ce nom, deviendroit le médiateur entre tous les pouvoirs établis; il seroit le bienfaiteur universel du genre humain.

Il est fâcheux que M. de *Voltaire* n'ait pas senti cette vérité, ou qu'une imagination trop ardente l'ait empêché de la goûter. Un esprit, tel que le sien, l'auroit embellie et rendue prépondérante. Elle n'a ici que le ton simple et uni de la raison. Je demanderois pardon à son ombre de l'avoir exposée au pied de son tombeau, si la justice que je lui rends dans d'autres articles, et le bien public, ne justifioient assez la sévérité de celui-ci.

FIN DE L'OUVRAGE DE LINGUET.

Digitized by Google

EXAMEN CRITIQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES DE VOLTAIRE,

EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE CLÉMENT,

INTITULÉ :

DE LA TRAGÉDIE.

Sapere. (HORAT.)

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR des *Lettres à Voltaire*, cet *inclément* Clément, auquel il n'a manqué, pour tenir un rang distingué parmi nos critiques les plus célèbres, qu'un peu plus d'impartialité dans ses jugemens, d'agrément et d'urbanité dans son style, a composé, sur la Tragédie, un Traité assez volumineux, mais à peu près inconnu de son temps, et oublié du nôtre, parce qu'il est inspiré par la passion, qui ne dicte rien pour l'avenir. C'est une vérité de tous les siècles, mais qui ne corrige les fous ni les sots d'aucun. Clément débuta, auprès de Voltaire, par la flatterie, qui ne lui réussit pas, parce qu'elle étoit maladroite; et il finit par la critique, qui ne lui réussit pas davantage,

parce qu'elle ressembloit trop à l'animosité personnelle; et que, soit amour-propre ridiculement blessé, soit l'ignorance ou l'oubli des convenances, l'auteur y sortit trop fréquemment des bornes de ce respect que le nom seul de Voltaire sembloit commander à tous ceux qui avoient ou se croyoient le droit de l'attaquer dans son domaine littéraire. C'est ainsi que d'une bonne cause il en fit quelquefois une mauvaise; ce qui arrive tous les jours, en matières beaucoup plus graves.

Quoi qu'il en soit, il y a de fort bonnes choses dans cet ouvrage de *Clément :* on voudroit seulement que, moins occupé de rechercher et de relever des fautes dans son auteur, il glissât, avec moins d'affectation, sur les beautés qui les rachètent, jusqu'à un certain point. Mais c'est une tâche agréable et facile pour tout lecteur judicieux, qui, placé entre *La Harpe* et *Clément,* pourra se former une opinion juste et motivée, en écartant ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans la censure, d'une part; et de l'autre, dans l'apologie. C'est l'intermédiaire que Linguet me paroît avoir en général assez heureusement saisi; mais ses idées n'ont pas toujours toute la justesse, tout le développement désirables : il a fallu quelquefois les rectifier, quelquefois les étendre; faire en sorte que le court espace d'un volume renfermât la critique raisonnée, décente et impartiale des nombreux travaux de notre Hercule littéraire; et qu'au milieu de tant d'opinions diverses ou contradictoires, une opinion s'établît enfin, qui fût celle de la justice et de la vérité.»

EXAMEN CRITIQUE.

ŒDIPE[1].

A la première scène d'Œdipe, où Philoctète est obligé d'entendre l'exposition, il est obligé aussi d'ignorer la mort de Laïus. Dimas lui dit :

Depuis la mort du roi....

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Quoi! Laïus..

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE.

Il ne vit plus! etc.

Il étoit surprenant que, durant quatre années, Philoctète n'eût rien appris de Laïus, ni de Thèbes, la patrie d'Hercule. Mais voici qu'à la première scène du second acte, quand il faut que Philoctète soit soupçonné d'avoir tué Laïus, on parle ainsi de ce même Philoctète :

Il partit; et depuis sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante :
Même il étoit dans Thèbe, en ces temps malheureux
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.

[1] Représentée, pour la première fois, à Paris, le vendredi 18 novembre 1718, et à la Cour le 11 février 1719.

Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? assez long-temps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains.

La contradiction est évidente. Philoctète *étoit dans Thèbes,* quand Laïus fut tué, quand Phorbas vint annoncer la mort de ce roi; on soupçonne Philoctète de ce parricide; et, malgré tout cela, Philoctète peut l'ignorer! De toutes les invraisemblances, celle-ci n'est ni la moins forte ni la moins grossière; comme de tous les menteurs, le plus grossier est celui qui se contredit lui-même. C'est ce qui arrive encore au malheureux Philoctète, d'une manière assez plaisante, vers la fin du troisième acte. Après que le grand-prêtre a dénoncé Œdipe comme meurtrier de Laïus, l'ami d'Hercule dit héroïquement au roi:

Contre vos ennemis je vous offre mon bras;
Entre un pontife et vous je ne balance pas.

Mais l'ami d'Hercule fait bientôt voir qu'il n'a parlé qu'en fanfaron; car voici comme il se contredit, en parlant au même Œdipe:

Si vous n'aviez, seigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattroit sous vos lois;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux d'un trait plus respectable:
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un pontife est souvent terrible aux souverains.

La même tragédie nous offre une autre invrai-

semblance non moins évidente. Le poète a supposé que le pontife est inspiré, et que les dieux lui ont révélé la connoissance du meurtrier de Laïus. Dès la seconde scène du premier acte, ce pontife s'exprime ainsi, en s'adressant au peuple :

> Le roi vient : par ma voix le Ciel va lui parler ;
> Les Destins à ses yeux veulent se dévoiler :
> Les temps sont arrivés.

Œdipe paroît, et le grand-prêtre ne dit plus que des choses vagues. Quand il s'écrie, au sujet du meurtrier,

> Il faut qu'on le connoisse, il faut qu'on le punisse,

Œdipe ne lui demande pas : Quel est ce meurtrier ? Il se jette sur des lieux communs de morale, et ne fait plus aucune question au grand-prêtre, qui vouloit tout à l'heure lui *dévoiler ses destins*, et qui maintenant garde un profond silence. Œdipe attend jusqu'au troisième acte à faire parler ce pontife inspiré, qui auroit dû parler dès le premier, comme il l'avoit promis au peuple. Mais s'il eût déclaré sitôt le coupable, cette révélation exigeoit la suppression totale du rôle de Philoctète, et demandoit un autre plan. Voilà donc la conduite d'une tragédie fondée sur l'absurdité d'un grand-prêtre qui ne dit pas ce qu'il sait ; et sur l'absurdité d'un roi qui n'interroge ce grand-prêtre qu'au moment où le poète veut bien le lui permettre. Cette faute n'est point dans la tragédie

de Sophocle, qui n'a point annoncé le grand-prêtre comme devin : c'est Tirésias, qu'Œdipe fait venir au second acte; ce devin déclare à ce malheureux roi qu'il est lui-même le meurtrier qu'il veut connoître. De ce moment, l'action s'anime avec une nouvelle vivacité, et ne tombe point en langueur, pendant deux actes, comme la tragédie françoise, qui reste, jusqu'à la fin du troisième acte, au même point où elle étoit au milieu du premier.

Voltaire ne s'est jamais embarrassé de mettre, dans la conduite de ses pièces, aucun air de vérité : au lieu d'être une imitation de la nature, l'art n'est chez lui qu'une imposture continuelle. A chaque scène, à chaque pas, vous le trouvez en défaut contre la vraisemblance. Si Œdipe envoie chercher Phorbas dès le premier acte, pour s'informer du meurtrier de Laïus, Phorbas ne paroîtra qu'au quatrième, sans que le roi témoigne la moindre impatience d'un si long retard, dont on ne lui donne aucune raison. Si, à la fin du quatrième, on lui vient annoncer l'arrivée d'Icare, qu'il doit être extrêmement curieux d'interroger, il sort, et reparoît à l'acte cinquième, sans avoir vu Icare, qu'il ne fait venir qu'après avoir long-temps parlé tout seul. S'il est nécessaire que Phorbas se trouve en présence de ce même Icare, pour achever d'éclaircir l'infortune d'Œdipe, le roi s'y prendra d'une plaisante manière; il dira, avant d'avoir vu Icare,

.... allez chercher Phorbas;
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque

Et c'est ainsi que Phorbas sera amené sur la scène. Convenons que les tragiques grecs, dont Voltaire a dit si souvent qu'ils n'avoient travaillé que dans l'enfance de l'art, avoient une toute autre manière de conduire leurs pièces, et qu'ils auroient été sifflés par les enfans d'Athènes, s'ils avoient osé recourir à de pareils moyens, dans un art aussi imposant que celui de la tragédie.

ZAÏRE.

Je me trouvai un jour à une représentation de Zaïre, avec une femme grecque d'origine, en qui l'esprit naturel et le bon sens sont unis à une vraie sensibilité, et qui a dans l'âme cette chaleur que nos Françoises n'ont guère que dans la tête. Je fus assez étonné de voir qu'elle entendit presque toute la pièce sans être émue; qu'elle ne fut attendrie qu'à la scène de Lusignan; et que, dans tout le reste, elle sourioit aux endroits qui faisoient tirer le mouchoir aux autres femmes. Je lui demandai la raison de cette singularité; elle me dit que jamais elle n'avoit pu être touchée des maux qu'elle ne pouvoit croire; qu'aussitôt qu'elle avoit vu Zaïre, avec une croix à son cou, dans un sérail, elle s'étoit bien doutée que toute la pièce n'étoit qu'un conte fait à plaisir; que le reste l'avoit confirmée dans sa première idée; et que, voyant continuellement, de scène en scène, un mensonge contre nature, elle n'avoit pu se prêter un seul

moment à une imposture si mal déguisée, ni donner des larmes à des malheurs évidemment impossibles.

Cette femme jugeoit plus sensément que l'abbé Batteux, qui place *Zaïre* à côté de *Phèdre* et de *Polyeucte*. Il y a de ces erreurs de goût qui peuvent entraîner une nation pendant quelque temps; mais elles ne séduisent jamais un connoisseur habile, qui ne juge point d'après l'esprit de son siècle, et qui examine un ouvrage moderne, comme s'il existoit depuis mille ans, et du même œil que le verra la postérité. En effet, pour prononcer sur le mérite d'une tragédie, il faut avoir très-peu d'égard à la sensation qu'elle peut produire aujourd'hui sur des spectateurs inattentifs, qui s'attachent plus au jeu du comédien, qu'à la vraisemblance de l'action et de ses moyens; il faut se rappeler ce que dit Aristote, *que la tragédie doit, comme l'épopée, produire son effet sans la représentation, et qu'il lui suffit d'être lue*. Autrement, pourrions-nous juger à présent des pièces des anciens? Or, si un homme sensé lit Zaïre avec une attention un peu réfléchie, trouvera-t-il quelque intérêt à des événemens impossibles? Sera-t-il ému de ce qu'il ne croira pas? Il se dira: L'auteur a choisi vraiment un sujet qui seroit tragique, et dont les situations seroient déchirantes, si elles étoient possibles; mais puis-je me faire illusion sur des choses dont la fausseté est évidente, et qui choquent perpétuellement la nature et la vraisemblance?

Il est impossible, d'après l'exposition même du sujet, que Nérestan ne sache pas que Lusignan est

son père, que Zaïre est sa sœur. Nérestan, qui se ressouvient de *Césarée en cendres*, de la prison de Lusignan, de celle de Châtillon, ne peut pas avoir oublié le nom de son père. Nérestan et Zaïre, pris ensemble, renfermés ensemble, devroient toujours se connoître comme frère et sœur : ils ne se perdent pas de vue dans leur esclavage, comment donc peuvent-ils perdre la mémoire de ce qu'ils sont ? Il est impossible que Zaïre ait conservé une croix de diamans au milieu d'un sérail. Ceux qui la firent captive, ne furent-ils pas éblouis d'un si brillant ornement ? Ceux qui l'élevèrent dans la religion musulmane, lui laissèrent-ils un signe si connu du christianisme ? Passons sur une foule d'inconséquences romanesques; voyons si le nœud et le dénoûment de cette pièce ne sont pas aussi peu naturels et aussi révoltans.

Concevez-vous pourquoi Zaïre, qui vient d'apprendre que Lusignan se meurt, ne désire pas seulement d'aller recevoir les derniers soupirs de son père, et renferme constamment sa douleur devant Orosmane, même quand cet amant la presse de s'expliquer, en lui disant :

Eh bien ! quel intérêt si pressant et si tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?

Concevez-vous mieux pourquoi Zaïre s'obstine à lui cacher qu'elle est fille de Lusignan ? Orosmane sait qu'elle est née chrétienne : Qu'importe à ce soudan qu'elle soit fille de Lusignan ou d'un autre ? Quel malheur en peut-il arriver à Lusignan expirant ? Mais

ce père a recommandé le secret à sa fille. Sans doute le poète a eu besoin de lui faire dire : *Jurez-moi de garder un secret si funeste*. Qu'y a-t-il donc de *si funeste* dans la reconnoissance d'un père et de sa fille? et pourquoi Lusignan veut-il que ce secret soit gardé? Il n'en dit rien. Si un personnage exige une chose déraisonnable, est-ce assez, pour l'excuser, qu'il n'en apporte aucune raison? Jamais, au théâtre, on ne doit agir sans motifs, ni sans exposer ses motifs. Le spectateur veut qu'on lui rende compte de tout, et ne permet pas que le nœud d'une tragédie dépende du caprice inexplicable d'un personnage. Que le grand-prêtre, dans Athalie, cache obstinément son secret au brave Abner, il en explique les raisons, et l'on voit suffisamment que la sûreté de Joas, celle du temple et la sienne propre, dépendent du plus profond secret, dans le moment où Athalie et Mathan ont juré la ruine de tous les trois. Mais que Zaïre avoue à Orosmane qu'elle est fille de Lusignan; que son père se meurt, et que ce n'est pas là le moment de conclure un mariage, qu'en peut-il arriver de *funeste* à Zaïre, à son père, à son frère? Au contraire, par cet aveu elle obtient le temps qu'elle désire, et tranquillise Orosmane. On a beau mettre son esprit à la torture, on ne peut se figurer la raison pour laquelle Zaïre ne fait point cet aveu indispensable. En vain l'auteur nous dit, dans sa préface, *qu'il ne tiendroit qu'à lui de nous apprendre pourquoi Zaïre cache son secret à son amant*. Soyez bien sûr qu'il ne le pouvoit pas, puisqu'il ne l'a pas

dit, surtout puisqu'il ne le fait pas dire à Zaïre même. Au reste, je ne vois pas pourquoi une tragédie seroit une énigme, dont l'auteur pourroit garder le mot, sans l'apprendre à personne. Ce n'est pas qu'il n'ait cherché à justifier cette faute, quand Zaïre dit à Fatime :

> Je voudrois quelquefois me jeter à ses pieds,
> De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

A quoi Fatime répond :

> Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
> Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui.

Fatime raisonne fort mal, et Zaïre devoit lui répondre : « Qu'ai-je à craindre pour mon frère, après ce que j'ai vu d'Orosmane, qui fait fléchir pour moi toutes les lois du sérail, en épousant son esclave ? Ce soudan si complaisant à mes vœux, cet amant si tendre, qui s'est montré si généreux envers Nérestan, le sera-t-il moins quand il verra en lui le frère de sa maîtresse ? » Zaïre n'avoit pas autre chose à répliquer ; et rien n'est plus absurde que de mettre un personnage dans une situation, pour lui faire dire tout le contraire de ce que cette situation exige.

La seconde invraisemblance dont l'auteur avoit besoin pour opérer la catastrophe, et qui est une suite de la première, est le billet à double entente que Nérestan écrit à sa sœur, et qu'il paroît écrire à sa maîtresse. Puisque Nérestan vouloit courir le risque d'envoyer un chrétien dans le sérail, fermé avec soin par l'ordre d'Orosmane, il devoit donc écrire sa

lettre de manière qu'elle ne compromît point Zaïre, si cette lettre tomboit dans les mains du sultan, comme il y avoit tout lieu de le craindre : mais il la nomme dès le premier vers ; et dans tout le reste il la fait soupçonner d'une infidélité et d'un complot, cachant seulement avec grand soin qu'elle est sa sœur, chose moins importante que ce dont il s'agit dans la lettre.

Est-il dans la nature, et dans la passion d'un amant jaloux à l'excès, qu'Orosmane, tenant entre ses mains une lettre qui lui fait croire son amante infidèle, ne cherche point à la convaincre en lui montrant cette lettre ? Quelle faute contre la connoissance du cœur humain ! Sans cette faute cependant il n'y avoit plus de dénoûment. Ce qui agrave encore cette invraisemblance, c'est le discours de Zaïre, plein de fierté, d'amour et de vertu. C'étoit là le moment où Orosmane, tourmenté par la preuve qu'il croit avoir de la perfidie de Zaïre, et par ses discours qui respirent la candeur et la fidélité, devoit nécessairement montrer le fatal billet, pour terminer, de manière ou d'autre, sa cruelle agitation et son affreuse perplexité. Si la jalousie change en certitude les moindres soupçons ; par une contradiction ordinaire à cette aveugle passion, elle doute toujours des choses les plus certaines : elle voudroit trouver coupable l'objet de ses transports, afin de justifier sa frénésie ; et elle voudroit aussi le trouver innocent pour mettre fin au supplice qu'elle éprouve. C'est dans cet état de doute et d'anxiété qu'Orosmane fait

venir Zaïre. Pourquoi voudroit-il la voir, s'il ne désiroit, ou de la convaincre, ou de l'entendre se justifier? Dans l'un ou l'autre cas, sa passion l'obligeoit nécessairement de montrer à son amante la lettre qui déposoit contre elle.

D'où vient qu'à la sixième scène du cinquième acte, Zaïre quitte le théâtre, puisque c'est dans ce lieu que son frère doit être conduit par Fatime, et que Zaïre va, dans l'instant, revenir au même endroit? Comment Fatime peut-elle aller chercher Nérestan, puisque le sérail est fermé? Pourquoi Zaïre, sortie sans motif, revient-elle avec Fatime, qui lui dit, en parlant de Nérestan : *Il va venir?* Zaïre ne pouvoit-elle pas aller où Fatime venoit de laisser Nérestan? La malheureuse Zaïre reparoît donc sans nécessité; et comme il faut qu'elle soit tuée par son amant, à cause d'un mal-entendu, elle choisit les mots les plus durs à prononcer, pour dire ce qu'elle ne doit pas dire : *Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?* D'abord elle ne l'a pas *attendu* long-temps, puisqu'elle n'a reçu la lettre qu'un moment auparavant. Remarquez surtout que ce mot *Nerestan,* fait lui seul la catastrophe : c'est ce mot qui tue Zaïre. Si elle eût dit : *Mon frère, est-ce vous?* tout changeoit de face, et elle n'étoit pas poignardée. Comment ne le dit-elle pas, elle qui, dans la troisième scène du même acte, ne nomme pas une seule fois Nérestan, et ne l'appelle que du nom de *frère,* de *cher frère?* Où trouvera-t-on l'exemple d'un moyen aussi petit, aussi puéril, aussi faux, pour

fonder une catastrophe aussi terrible, aussi sanglante[1] ?

[1] Voltaire, qui avoit ses momens de franchise, ne se dissimuloit point la foiblesse ou l'invraisemblance de la plupart de ses plans; il en faisoit même quelquefois l'aveu avec une rare candeur; quelquefois aussi il avançoit, pour sa défense, des principes dramatiques, dont il est permis de suspecter la bonne foi. En voici un exemple frappant. Il s'agit de la proposition que fait *Cléopâtre* à ses fils de donner la mort à *Rodogune*. « La situation est théâtrale, dit le commentateur de Corneille; elle attache, malgré la réflexion. Une invention purement *raisonnable* peut être *très-mauvaise;* une invention théâtrale, *que la raison condamne dans l'examen,* peut faire *un très-grand effet.* » Voltaire n'ignoroit pas, mais il feignoit d'oublier, qu'en poésie comme ailleurs, *le vrai seul est durable.*

On a quelque peine à concevoir comment un littérateur aussi distingué que La Harpe; comment ce critique, dont le goût pur et sévère ne sut rien pardonner à Corneille, rien au grand Rousseau, rien à Crébillon, rien à Voltaire lui-même, dans une foule de circonstances, a pu s'obstiner, je ne dis pas à justifier seulement les nombreuses invraisemblances que l'on vient de relever dans le plan de *Zaïre,* mais à les convertir en autant de beautés du premier ordre, à en faire autant de titres nouveaux à l'admiration exclusive qu'il avoit vouée à cette tragédie. On se demande, et l'on ne s'explique point, comment cet appréciateur si éclairé des beautés et des défauts, dont le mélange est le cachet particulier de Voltaire dans ses meilleures productions, a pu se faire illusion, au point de ne trouver ici que la matière d'un panégyrique de près de cent pages d'impression, où l'éloge est prodigué sans mesure comme sans restriction; où l'expression manque souvent à l'orateur, de son propre aveu, pour s'éle-

ALZIRE.

Voici d'abord les choses incroyables qu'il faut supposer possibles, afin que l'action puisse commencer; sinon vous l'arrêterez dès le premier pas.

Il faut supposer que *Zamore* est resté trois ans sans apprendre où étoit *Alzire*, ni *Gusman*, gouverneur du Pérou; qu'au bout de trois ans il vient, avec des Américains, auprès de la nouvelle ville bâtie par les Espagnols, sans savoir que Gusman, le gouverneur, y réside; sans savoir qu'*Alvarès*, ci-devant gouverneur, à qui Zamore a sauvé la vie, y demeure avec

ver à la hauteur d'une admiration qui s'exalte sans cesse, et ne sait enfin où s'arrêter.

Etoit-ce la petite vanité de soutenir un paradoxe littéraire, bien sûr de trouver dans les ressources de son talent et dans la chaleur de sa diction tout ce qu'il faut pour subjuguer l'opinion des auditeurs, et leur persuader ce dont on paroît soi-même si profondément convaincu? Cette supposition a quelque chose de pénible, quand il s'agit d'un homme qui a porté, en général, dans la critique littéraire, une rectitude d'idées et une fermeté de principes qui l'ont fait surnommer, avec quelque apparence de raison, le Quintilien français. Etoit-ce conviction intime de sa part? Je ne puis le penser. Il ne faut donc chercher le motif, mais non pas l'excuse de cette prédilection marquée pour une pièce si fautive aux yeux du goût et de la raison, que dans l'excessive complaisance de La Harpe pour un auditoire dont les applaudissemens avoient peut-être à ses yeux un prix supérieur à leur valeur réelle.

son fils Gusman; sans savoir que *Montèze* y est avec Alzire. Il faut supposer qu'il laisse sa petite armée d'Américains dans une forêt voisine; qu'il se fait prendre par des Espagnols, on ne sait comment, le jour même que Gusman doit épouser Alzire, et qu'il ne sait pas encore quel est le maître de la ville où on le retient captif; que ni lui, ni aucun de ses compagnons, ne peut demander à personne quel est le gouverneur de cette ville, et ce qu'est devenue Alzire, fille d'un roi d'Amérique; qu'aucun de ces captifs n'a reconnu Zamore, souverain d'une partie du Potose, et que le bruit ne s'est pas répandu dans la ville qu'on avoit saisi et fait prisonnier un souverain. Ce n'est pas tout; il faut supposer aussi qu'Alzire croit son amant Zamore au tombeau, quoiqu'elle n'en ait aucune preuve, et qu'elle ne dise pas même qu'elle en soit informée; il faut qu'elle ne veuille pas voir les captifs qui pourroient l'en instruire. Supposez encore comme possible qu'Alzire n'a pas su, de son amant, qu'il avoit sauvé la vie à Alvarez; que Gusman a fait souffrir des tourmens affreux à Zamore, sans qu'Alzire en sache rien, sans que le père même de Gusman, Alvarès, en ait rien appris. Supposez toujours qu'Alvarès ignore que Zamore étoit l'amant d'Alzire, que sa foi lui étoit engagée, et que Zamore lui-même n'a jamais été instruit qu'Alvarès étoit le père de Gusman, quoiqu'il connût si bien Gusman et Alvarès.

Telle est une partie des suppositions que vous êtes obligé de faire avant tout, si vous voulez prendre

quelque intérêt à une action qui ne peut exister sans tous ces préliminaires. Suivons maintenant la marche de cette action si étrangement préparée.

Alvarès, qui connoît le caractère cruel de son fils, devoit-il se presser de remettre le pouvoir entre ses mains? Il est vrai que cette espèce d'abdication est nécessaire à la pièce, qui ne pouvoit subsister autrement; mais elle n'en est pas moins contraire au caractère humain d'Alvarès, qui ne doit pas être assez las de faire le bien, pour donner à son fils le pouvoir de faire le mal. D'ailleurs, Alvarès, qui vient demander en grâce à son fils qu'il lui remette des esclaves, ne pouvoit-il pas les délivrer avant de quitter le gouvernement? Car il paroît qu'il ne dépose son autorité qu'en commençant la pièce.

Se peut-il qu'Alvarès n'ait pas su d'Alzire qu'elle aimoit Zamore? Pourquoi Alzire ne cherche-t-elle pas à parler à Alvarès, avant de s'unir à son fils? Pourquoi ces personnages évitent-ils de se voir et de se rencontrer, comme s'ils avoient peur d'agir raisonnablement? Cet Alvarès, qu'on veut nous représenter si humain et si tendre, force Alzire d'épouser son fils, qu'elle déteste: n'est-il donc un tyran que pour sa fille?

Est-il dans la nature qu'Alzire se rende avec si peu de résistance aux mauvaises raisons de son père, et s'unisse si précipitamment à un homme qu'elle hait, et qui l'insulte par des discours de capitan? Ne faudroit-il pas, du moins, qu'elle se fût bien assurée de la mort de son amant, à qui son cœur et sa foi sont

engagés, et que son père même lui avoit promis pour époux? Elle se contente de dire : *Zamore, mon espoir, périt dans le combat.* Mais elle n'en peut avoir aucune preuve; elle parle d'après un bruit qu'elle n'a point cherché à confirmer. Avant de consentir à épouser Gusman, il falloit qu'elle eût envoyé quelqu'un pour s'informer avec soin de la destinée de son amant; et que, dans une scène du premier acte, le personnage chargé de cette recherche, vînt lui dire qu'il n'avoit rien appris qui ne confirmât le trépas de Zamore. Alors Alzire auroit pu décemment se sacrifier aux volontés politiques de son père. Sans ces précautions nécessaires, son consentement précipité ressemble à une véritable perfidie. Doit-on s'intéresser à une femme qui parle tant de son amour, et qui ne fait rien de ce qu'elle devroit faire pour son amant; qui, sachant, dès le premier acte, qu'on a délivré des captifs américains, ne cherche pas à les voir; qui n'a pas cherché à les voir lorsqu'on les a amenés dans la ville, ni daigné s'informer auprès d'eux si Zamore ne vivoit plus? L'amour, l'honneur, la raison, la nature ne lui en faisoient-ils pas une loi, avant de trahir des engagemens aussi chers que sacrés, avant de conclure un hymen qu'elle abhorre?

Zamore sort de prison, et il parle, en entrant sur la scène, comme un vainqueur qui entre dans une ville prise d'assaut; il est dans la ville qu'habitent Alzire, Montèze, Gusman et Alvarès; et il a été pris, il est délivré avec ses compagnons d'infortune, sans savoir en quel lieu ils se trouvent, sans avoir

appris que tant de personnes qu'il est venu chercher sont rassemblées dans le même lieu. Zamore ne cesse de parler d'Alzire et de Gusman, et il n'a pu apprendre de ceux qui l'ont pris et délivré, que Gusman étoit le gouverneur, et qu'il alloit épouser Alzire, quoiqu'on lui ait dit, en lui rendant la liberté, qu'il ne la devoit qu'à *ce grand hyménée*.

Alvarès, qui cherche partout l'Américain son libérateur, et qui, pour le trouver plus aisément, n'a pas voulu savoir son nom, le rencontre enfin à point nommé, le jour que son fils va épouser la maîtresse de ce généreux Américain. La situation est extraordinaire : qu'en va-t-il résulter? Ces deux hommes se retrouvent pour ne se pas dire un seul mot de ce qu'ils doivent se dire. Zamore ne parle d'Alzire que par manière d'acquit, sans découvrir son amour à Alvarès; il ne s'informe de rien, lui qui n'est venu là que pour s'informer de tout. Ce Zamore, qui, tout-à-l'heure, faisoit mille questions à des gens aussi peu instruits que lui, n'en fait aucune à celui qui peut l'instruire. Il se garde bien encore de prononcer devant Alvarès le nom de Gusman, qui est sans cesse dans sa bouche, quand Alvarès n'est pas auprès de lui. A la vérité, ce sauvage, furieux d'amour et de vengeance, parle beaucoup de morale, quand son amante va être unie à son plus mortel ennemi; et dans ce moment de crise, la morale fait un merveilleux effet; car, s'il ne s'occupoit à débiter de beaux adages, il faudroit bien qu'il parlât de Gusman qu'il déteste, et d'Alzire qu'il aime; et cela ne feroit

pas le compte de l'auteur, qui fait prudemment extravaguer Zamore en philosophe, parce qu'il faut qu'Alzire soit mariée à Gusman, et que la pièce ne soit pas finie au commencement du second acte. Alvarès, de son côté, se garde bien de demander à Zamore pourquoi il s'intéresse à Montèze et à sa fille; il se garde bien de lui dire que Gusman va épouser Alzire; il ne songe pas à la première chose qu'il devoit faire, qui étoit de présenter son libérateur à son fils.

La scène suivante, entre Zamore et Montèze, est encore conduite contre toute raison. Pourquoi ce Montèze, qui veut que sa fille soit unie à Gusman, au mépris de la promesse qu'il a faite à Zamore, vient-il voir ce même Zamore au moment de la cérémonie? Zamore s'étend beaucoup sur des choses étrangères à ce qui l'intéresse le plus, et il ne demande point à voir Alzire; il ne court pas se jeter à ses pieds. Montèze ne cesse d'éluder ses questions, et Zamore ne daigne pas s'en apercevoir. Zamore dit qu'il vient pour se venger de Gusman, quoiqu'il ignore encore où est ce Gusman; et Montèze a l'imprudence de dire en sortant, que Gusman commande en ces lieux. On vient avertir Montèze de se rendre à la cérémonie; et Zamore, qui voit que Montèze ne veut pas le conduire à sa fille, que Montèze ne répond point à ses questions, ne pouvant alors douter de la trahison, ne se doute pas que cette cérémonie n'est autre chose que le mariage d'Alzire. Il a su qu'il respiroit le même air que son amante, et il s'est ar-

rêté si long-temps, au lieu de voler auprès d'Alzire. Montèze le quitte pour le trahir; et ce Zamore, si bouillant, si impétueux, reste encore sur la scène, et ne cherche point Alzire. Il faut que Zamore ne songe à voir sa maîtresse, que lorsqu'elle sera mariée à Gusman. Enfin, pendant l'entre-acte, cet incompréhensible Zamore, ayant les plus violens soupçons que Montèze le trahit et veut lui ravir son amante, ne s'informe pas de ce qu'Alzire est devenue; il revient au troisième acte, et ne sait pas qu'elle est unie à Gusman. Le gouverneur d'une petite ville se marie-t-il sans qu'on en sache rien? Zamore n'a-t-il rien rencontré qui l'en ait instruit? A-t-il pu chercher Alzire, a-t-il pu en parler, sans apprendre son mariage?

Voilà donc Alzire mariée par un concours de circonstances impossibles. Quel sera le dénoûment d'une intrigue aussi absurde? Zamore est enfin instruit de tout; il brave Gusman; il est remis en prison. Alzire demande à son époux la grâce de son amant, après avoir mis en œuvre des moyens pour le faire évader; et Gusman, époux fort complaisant, quoique Espagnol, laisse courir sa femme pendant la première nuit de ses noces; car c'est durant la nuit qu'elle trame la délivrance de Zamore. Considérons la suite de sa démarche, qui donne à son amant la facilité de tuer son époux. Peut-elle ne pas prévoir, aux discours, aux menaces, aux fureurs de Zamore, qu'il ne va faire usage de la liberté qu'elle lui procure, que pour se venger de son rival heureux? Alzire, qui ne veut rien

comprendre au langage le plus intelligible, joue un rôle bien équivoque. La première chose qu'elle devroit faire promettre à Zamore, pour le prix de son évasion, c'est de ne point attenter aux jours de son époux ; et c'est la première chose qu'elle oublie.

Emire, qui suit Zamore par l'ordre d'Alzire, est allée sur ses pas jusqu'au palais de Guzman ; elle a entendu des cris, et elle n'a pas entendu que Gusman venoit d'être assassiné ; elle n'a pas eu la curiosité de savoir ce qu'avoit fait Zamore, que sa maîtresse lui avoit ordonné de suivre. Est-il possible qu'Alzire ne se doute pas que son amant a tué son époux ? Dans quelle autre intention se seroit-il couvert des armes du soldat qui le guidoit, et auroit-il couru au palais de Gusman ? Pourquoi le soldat, donné pour guide à Zamore, et désarmé par lui, prend-il la fuite, quand il voit Zamore courir, l'épée à la main, au palais de Gusman ? Pourquoi ne crie-t-il pas qu'on arrête Zamore ? Car enfin ce soldat n'avoit pas été séduit par Alzire, pour favoriser l'assassinat que Zamore exécute. Par quel motif Don Alonze, qui vient arrêter Alzire, ne lui dit-il pas que Zamore vient de poignarder Gusman ? Le seul motif est de ménager une surprise au spectateur. Pour moi, je ne suis surpris que de voir outrager à ce point la nature et le bon sens. Quand Alzire s'écrie : *Quoi ! Zamore n'est plus !* Don Alonze ne doit-il pas répondre : c'est bien Zamore que vous devez plaindre, quand votre époux vient d'être assassiné par lui ! Que cette erreur soit encore prolongée jusque dans l'acte suivant, et qu'Alzire n'ait point

appris le sort de son époux par aucun de ses gardes, y a-t-il rien de plus inconcevable? Alzire peut-elle s'imaginer qu'on la mettroit dans les fers, si Zamore n'étoit allé simplement que se faire tuer? Quand on vient l'arrêter, elle doit dire : O ciel! Zamore a donc tué mon époux? Et cette pensée qu'elle n'a pas, est la seule qu'elle puisse naturellement avoir.

La dernière partie du dénoûment ressemble à celui de Cinna, mais elle est plus pathétique, en ce que Gusman pardonne sa mort, et qu'Auguste ne pardonne que la conjuration[1]. Le pardon de Gusman surprendroit moins; mais il seroit plus touchant, si l'on avoit pu s'intéresser à ce Gusman dans le cours de la pièce. L'intérêt qu'un personnage commence à exciter dans une dernière scène, ne sauroit être assez vif, pour faire entièrement oublier l'insipidité du rôle qu'on lui a vu jouer; et l'homme que nous avons méprisé, parvient difficilement à nous toucher. Ainsi la clémence d'Auguste, représentée sous des couleurs intéressantes, fait verser plus de larmes que le pardon accordé par le malheureux Gusman[2], quoique la situation de celui-ci soit plus pathétique en elle-même que celle d'Auguste.

[1] Linguet est d'un avis contraire, et donne la préférence au dénoûment de *Cinna*. Les raisons qu'il en apporte nous ont paru sans réplique.

[2] C'est précisément le sentiment de *Linguet*. Au surplus, tout ce que *Clément* critique ici avec sévérité, mais avec raison, dans le plan et la conduite de cette tragédie, a été également remarqué par La Harpe, qui, malgré l'espèce

MÉROPE.

Quoique la tragédie de Mérope soit peut-être la meilleure de M. de Voltaire[1], celle qui est le plus dans le bon genre, dans laquelle on trouve le moins de clinquant romanesque et le plus de beautés naturelles; cependant la manière expéditive de l'auteur n'a pas manqué de l'entraîner dans plusieurs invraisemblances. La base même du sujet est chancelante et ruineuse. Où est la possibilité que Mérope ignore entièrement, et, qui plus est, ne soupçonne pas que l'assassin de son époux est Polifonte? Quoi! depuis quinze ans elle n'a pu le découvrir, et Narbas, qui en est instruit, n'a pu, depuis quinze ans, le faire savoir à la reine! Polifonte, après avoir assassiné son roi pour régner à sa place, doit-il aussi attendre quinze ans avant d'entreprendre de monter sur le

d'enthousiasme qui a dicté son analyse du théâtre tragique de Voltaire, avoit trop de goût et de jugement pour fermer les yeux sur des fautes aussi réelles, aussi sensibles.

[1] Cette opinion paroît être, en général, celle des gens de lettres qui sont faits pour en avoir une, et pour en donner à ceux qui n'en ont pas : ce fut celle de La Harpe. Nous avons vu Linguet préférer *Alzire* à toutes les tragédies de Voltaire. Ne pourroit-on pas dire que si *Mérope* se soutient par des beautés plus simples, plus naturelles; on trouve aussi dans *Alzire*, plus d'invention, plus d'éclat et de coloris dans le style, merveilleusement bien approprié à la nouveauté des objets que le poète avoit à décrire?

trône, avant de proposer à Mérope de l'épouser? Mais quel juste motif empêche Mérope d'accepter l'empire qui lui est offert et qui lui est dû? Elle ne veut pas, dit-elle, en dépouiller son fils. Mais ne seroit-elle pas plus sûre, en l'acceptant, de le rendre à son fils, qu'en le laissant passer aux mains de Polifonte? Il est même impossible qu'elle veuille le refuser, puisque ce refus affermit le projet de ses ennemis, et lui ôte les moyens de revoir jamais son fils au trône de Cresphonte. Tel est le pivot cependant sur lequel roule toute l'action. Parlons du moyen que l'auteur a imaginé pour le nœud de sa pièce, c'est-à-dire pour faire penser à Mérope que son fils est l'assassin de son fils même.

C'est sans doute un moyen bien étrange que cette armure qui confirme les soupçons de Mérope. Comment Narbas, pressé de sauver Egiste qu'on vouloit égorger, songea-t-il à emporter l'armure de Cresphonte? Au surplus, rien ne prouve à Mérope qu'Egiste soit le meurtrier; tout prouve au contraire qu'il ne l'est pas, puisqu'il dit que l'armure est à lui. Mais, *il a jeté cette armure*. Il fallait lui demander pourquoi il l'avoit jetée; il falloit qu'il le dît. L'auteur a obscurci tout cet incident d'un nuage épais dont il avoit le plus grand besoin. On voudroit savoir pourquoi Egiste a jeté cette armure, et c'est là précisément ce que le poète n'a pas éclairci, parce qu'il ne le pouvoit pas, et qu'Egiste n'avoit aucune raison pour jeter une armure qui étoit la sienne. On ne voit donc pas que Mérope ait lieu d'accuser Egiste

et de le punir comme meurtrier. Lorsqu'Euriclès vient dire à cette reine, au sujet d'Egiste :

> On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
> Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
> Cherchoient encor Narbas échappé de leurs coups ;

la reine ne devroit-elle pas confronter Egiste avec ses deux prétendus *compagnons ?* Y avoit-il un autre moyen de découvrir la vérité? Mérope se conduit en insensée. Quel que puisse être l'égarement d'une mère dans sa douleur, il ne faut pas qu'elle ait des sentimens et une conduite contraires à ceux que la nature suggère. L'amour maternel n'éteint pas l'espérance. Pourquoi Mérope ne prendroit-elle pas plaisir à douter de la mort de son fils ? et, dans ce cas, combien de précautions pour s'en assurer ! Que de preuves ne doit-elle pas chercher, au lieu de négliger, comme elle le fait, le moyen le plus sûr de confirmer ou de détruire ses soupçons?

Il est donc certain que cette situation si brillante, où Mérope veut venger son fils sur son fils même, n'est point amenée d'une manière naturelle, et que cette mère insensée semble s'égarer à plaisir dans la route opposée à celle où elle doit chercher une connoissance certaine du meurtre d'Egiste.

Examinons maintenant si Narbas se conduit d'une manière plus raisonnable. Après avoir laissé échapper Egiste, sans en faire donner avis à sa mère, et sans trop se presser de le chercher, il arrive ; il apprend que Polifonte est roi, et il n'apprend point

qu'on a tué Egiste, quoique cette fausse nouvelle fasse l'entretien de toute la ville. Il reste seul assez longtemps à parler au spectateur plutôt qu'à soi-même; et, quoique tout l'engage à voir promptement Mérope, il prend toutes les précautions nécessaires pour ne la point voir. Il rencontre une confidente, qu'il prie de le conduire vers la reine : cette confidente, Isménie, le refuse, parce qu'elle ne le connoît pas. Cependant elle avoit cent fois entendu dire à Mérope qu'elle attendoit Narbas, qu'elle faisoit chercher Narbas de tous côtés. Isménie devoit donc lui demander : Etes-vous Narbas? lui seul peut voir la reine. Narbas insiste; il n'avoit qu'à dire son nom, pour se faire connoître; il ne le dit pas, parce qu'en effet son temps n'est pas encore venu de paroître. La reine vient; il sort de peur de la rencontrer. Il est vrai qu'Isménie lui dit de se retirer, la reine voulant être seule pour tuer le meurtrier d'Egiste. Mais cette raison suffisoit-elle pour engager Narbas de se présenter aux yeux de Mérope? Il est impossible de se douter pourquoi Mérope ne veut pas se donner la satisfaction de se venger publiquement; encore une fois, il faut que Narbas ne paroisse qu'au moment où le poignard sera levé. Il se retire donc, on ne sait où : car, si cette place est publique, comment Mérope veut-elle n'être pas vue? si elle n'est pas publique, comment Narbas peut-il voir du dehors ce qui se passe dans un lieu secret? Quoi qu'il en soit, il est constant que, de toutes les manières, ce coup de théâtre est forcé, amené sans aucun art, et par des

motifs que le bon sens désavoue. On ne sait guère aussi pourquoi Mérope ne reconnoît pas Narbas aussitôt qu'il paroît, elle qui n'a songé qu'à lui, qu'à son retour. Voyant donc Egiste appeler Narbas son père, le seul mouvement naturel que pouvoit avoir Mérope. étoit de s'écrier : *Narbas, son père! ô ciel! j'allois tuer mon fils!*

La conduite des deux derniers actes de cette pièce est aussi incompréhensible que languissante. Polifonte apprend qu'un vieillard a suspendu la vengeance de Mérope, au moment qu'elle alloit frapper, et il ne fait pas arrêter ce vieillard; il ne demande pas à la reine les raisons qui ont amené ce vieillard et qui l'ont fait agir. Egiste, qui ne se connoît pas encore au commencement du quatrième acte, doit-il parler à Polifonte avec autant d'audace? Ce ton est-il naturel et soutenable? S'accorde-t-il avec cette douce ingénuité qui forme son caractère dans les premiers actes? Le coup de théâtre de cette scène, où Mérope reconnoît son fils devant Polifonte, ranime pour un instant l'intérêt de l'action; mais, outre que cette situation est entièrement prise de Gustave [1], elle ne mène à rien de naturel et de vraisemblable. Au lieu d'aller et de venir sans nécessité; au lieu de prier en vain Polifonte, Mérope, qui a retrouvé son fils, n'avoit d'autre conduite à tenir, que de le déclarer au parti qu'elle a dans l'état; d'assembler le peuple, et de dire : J'ai retrouvé mon fils, Polifonte est l'assassin de

[1] *Tragédie* de Piron.

mon époux; rendez le trône au fils de Cresphonte.

Qu'y a-t-il aussi de plus ridicule que la conduite de ce Polifonte, qui, du commencement jusqu'à la fin, ne fait autre chose que répéter qu'il veut épouser la reine; qui, après avoir reconnu le fils de Mérope, et l'avoir remis à ses gardes, le laisse néanmoins avec Narbas et Euriclès, attachés à Mérope et à Egiste? Quel bon homme que ce tyran, qui vient encore essuyer tranquillement les bravades de cet imprudent Egiste, et le laisse, comme auparavant, avec Narbas et Euriclès, au lieu de l'emmener avec lui; qui ensuite lui envoie Mérope, chargée de l'introduire dans le temple, et qui a la simplicité de ne se méfier ni d'Euriclès, ni de Narbas, ni de Mérope, ni d'Egiste? Mais par quelle singularité Polifonte veut-il qu'Egiste aille à l'autel avec Mérope; à l'autel où cette mère peut s'adresser au peuple, lui montrer son fils, et publier, à la face des dieux, les crimes du tyran? Cependant Mérope sort de la scène avec son fils; *elle seule peut l'introduire au temple;* elle y est entrée avec lui. Toutefois on voit, dans le récit, qu'elle arrive sans lui à l'autel, et qu'Egiste y court ensuite pour tuer le tyran. Dites-moi si la reine a pu entrer avec son fils, sans qu'on les ait vus ensemble; et si Polifonte peut recevoir la main de Mérope, sans vouloir, comme il le vouloit d'abord, qu'Egiste, qui vient d'entrer, soit présent à la cérémonie? Savez-vous d'où vient que ce tyran se laisse tuer par surprise et sans défense? C'est qu'il a eu la précaution, par complaisance pour Egiste, de laisser toute sa

garde hors du temple. Ce n'est pas à Polifonte qu'on doit appliquer ce vers de Narbas :

Les habiles tyrans ne sont jamais punis;

car on n'en a guère vu de plus mal-habiles. Ajoutez, au ridicule de ce dénoûment, entièrement calqué sur celui d'Andromaque, l'inaction de tous les personnages, qui ne savent que parler et débiter des maximes dans une crise si violente; les situations répétées, les allées et venues inutiles, les déclamations d'Egiste et de Mérope; les colloques superflus de Narbas et d'Euriclès, qui s'amusent à regarder de loin, et long-temps, le combat, au lieu d'y courir sur-le-champ, et semblent cloués sur la scène, de peur de la laisser vide; et vous verrez que tous ces remplissages composent ce cinquième acte tant vanté, mais qui n'a de vraiment beau, que le récit qui le termine, et que réclame la Mérope italienne [1].

[1] L'abbé Desfontaines avoit imprimé dans ses feuilles, que rien ne lui paroissoit *plus sifflable* que la *folle construction* de Mérope. La Harpe s'est efforcé de répondre à cette critique; mais il n'a pu s'empêcher de reconnoître tout ce qu'il faut supposer d'invraisemblable dans les événemens antérieurs à l'époque où commence la pièce. « Ils sont, dit-il, d'un genre *fort extraordinaire,* et qui *approche du merveilleux;* mais ils ne sont pas *absolument impossibles;* ils sont même justifiés, *autant qu'ils peuvent l'être.* » Cela est vrai; mais l'exacte raison et la saine critique sont en droit d'exiger davantage.

MAHOMET.

Il faut toujours se rappeler que le vraisemblable dramatique est ce qui doit se faire et se dire, telle position étant donnée, et que cette position elle-même doit être prise dans la nature.

Il est bien singulier que le vieux *Zopire* ait enlevé *Palmire* depuis peu dans le camp de Mahomet; on devroit dire au moins comment cela s'est fait, puisque autrement il est impossible que Palmire se trouve chez Zopire. Quand un auteur n'a qu'un seul moyen pour lier un personnage à l'action, il faut que ce moyen soit non-seulement naturel, mais que les circonstances en soient éclaircies de manière à ne laisser aucune difficulté. Or, il est difficile de concevoir comment ce vieillard a pénétré dans le camp de Mahomet, jusqu'à l'appartement des femmes, pour n'enlever que la seule Palmire. Cette action singulière méritoit bien quelques éclaircissemens; et si vous n'en donnez aucun, croirons-nous autre chose, sinon que vous n'en pouvez pas donner? On ne voit pas assez pourquoi Zopire refuse à Palmire la grâce qu'elle lui demande de *briser ses liens*, après qu'il lui a dit :

De vos justes *désirs* si je *remplis* les *vœux*,
Les derniers de mes jours seront des jours heureux.

Les motifs qu'il emploie pour la retenir ne sont

pas satisfaisans, et les instances de Palmire ne sont pas assez vives; elle oublie même de faire à Zopire l'aveu de son amour pour *Séïde*. Ainsi, elle a tort de dire ensuite à son amant qu'elle a dit à Zopire : *Vous voyez les secrets de mon cœur;* car elle ne lui a pas fait voir *les secrets de son cœur*.

A la troisième scène, voici ce que Phanor vient apprendre à Zopire : *Omar est arrivé. On lui parle, il demande, il reçoit un otage. Séïde est avec lui.* Phanor connoît-il Séïde? A-t-il eu quelque intérêt d'apprendre son nom? Séïde n'est pas moins inconnu à Zopire. Si Palmire avoit parlé de Séïde, s'il en avoit été question dans les premières scènes, le discours de Phanor signifieroit quelque chose; mais Seïde tombe des nues : c'est un besoin de l'auteur, pour l'annoncer; et comme on ignore l'amour de Palmire, on ne comprend rien à son exclamation : *Grand Dieu! destins plus doux! Quoi, Séïde?* Les pièces de Voltaire ne marchent jamais qu'entourées de nuages épais, qui ne se dissipent tout au plus qu'à demi, et laissent sur tout le reste une impénétrable obscurité.

Séïde vient se donner en otage, malgré *Mahomet;* comme si Mahomet n'avoit pas réglé quel devoit être cet otage! Mais il falloit bien amener Séïde et Palmire dans la maison de leur père. L'une s'y trouve par un enlèvement inexplicable, et l'autre par une étourderie qui n'a point d'exemple. Remarquez que l'action est à peine commencée dans le premier acte; il ne consiste qu'en des entretiens sur Mahomet,

sans qu'on puisse même entrevoir quel sera le sujet de la pièce.

Il est bien inconcevable qu'on ait laissé Mahomet dans la ville, et surtout accompagné de tant de guerriers. Quelle en est la raison? On l'ignore. Omar a dit au sénat que Mahomet venoit pour les instruire et pour être instruit : pour cet effet, on le laisse entrer les armes à la main; mais enfin le voilà dans la ville. Nous verrons de quelle manière il s'y prendra pour *entraîner les cœurs et charmer les esprits*. Il commence par dire à Séïde : *Vous, suivez mes guerriers*. Peut-il disposer ainsi de Séïde, qui, en sa qualité d'otage, est sous la puissance de Zopire? Mais nous verrons cet otage, pendant toute la pièce, aller librement avec Omar et Mahomet, selon le besoin du poète. Avançons. Mahomet est amoureux de Palmire; il se plaint de ce que Séïde est son rival, et cependant il a laissé Palmire et Séïde se livrer à leur amour; il a, dit-il, *attisé de ses mains leurs feux illégitimes*. De quoi se plaint-il donc? Est-il raisonnable qu'il n'ait pas encore déclaré son amour à Palmire, qu'il ne l'ait pas mise au rang de ses épouses, qu'il n'ait pas jusque-là fait confidence de sa passion à Omar, et qu'il attende, pour la faire, un moment où les plus importans objets le doivent occuper tout entier?

Voltaire, après avoir tourné en ridicule le dessein d'Atrée, qui réserve depuis vingt-ans Plisthène au parricide, en le récompensant par un inceste, a cependant suivi le même plan qu'il trouvoit si absurde.

Mahomet fait enlever par Hercide, Séïde et Palmire, encore au berceau; il les fait élever ensemble, les laisse se prendre d'amour, sans leur découvrir ce qu'ils sont; et, pendant quinze ans, il nourrit ainsi le dessein de faire tuer Zopire par son fils. C'est précisément la même idée que celle d'Atrée, c'est le même plan de vengeance. Atrée est moins ridicule que Mahomet, puisqu'Atrée n'est point amoureux de la maîtresse de Plisthène. D'ailleurs la vengeance connue d'Atrée n'est point extravagante, d'après son caractère; mais celle que l'auteur prête à Mahomet, contre son caractère, est réellement absurde, puisqu'elle ne pouvoit être que funeste à ses projets. Dans cette imitation contradictoire, Voltaire a changé une circonstance, et ce changement est encore une contradiction; c'est Omar qui propose à Mahomet de faire assassiner Zopire par Séïde : on ne conçoit pas que cette pensée puisse venir à l'esprit d'Omar; on l'attendoit de Mahomet, puisque, au second acte, il dit à ce même Omar, au sujet de Palmire et de Séïde :

> J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux;
> Déjà, sans se connoître, ils m'outragent tous deux.
> J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
> Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
> Je veux..... Leur père vient.

Mahomet n'achève pas de dire ce qu'*il veut*, et dans la suite il n'en parle plus. Il est évident qu'il veut faire tuer le père par le fils; car, dans quel autre motif

de vengeance auroit-il pris tant de soin d'élever Séïde? Pourquoi, étant amoureux de Palmire, auroit-il attisé les feux incestueux de Palmire et de Séïde? Peut-être l'auteur a-t-il oublié, d'une scène à l'autre, ce que Mahomet n'avoit pas achevé de déclarer; et, sentant que l'imitation d'Atrée seroit trop forte, il a fait proposer par Omar ce que Mahomet est censé avoir résolu depuis long-temps, si l'on en juge par sa conduite, qui autrement seroit inexplicable.

Mais qui pourra me dire quel est le motif qui détermine Zopire à voir Mahomet, et à venir lui-même le chercher, lui que l'auteur a fait parler ainsi dans la scène avec Omar?

OMAR.

Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet?

OMAR.

Lui-même : il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étois l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurois répondu.

Après s'être ainsi emporté contre la proposition d'Omar, Zopire ne paroît-il pas singulièrement inconséquent, lorsqu'il vient, sans autre sollicitation, prévenir Mahomet et se rendre auprès de lui? Qu'espéroit-il de cette entrevue? Croyoit-il convertir Mahomet? N'avoit-il pas lui-même l'intention d'être inflexible? Encore une fois, que veut-il donc? Qu'est-

ce qui l'oblige à une démarche qui répugne à son caractère, puisqu'il a l'air de faire des avances à l'homme qui lui est le plus odieux? Que pouvoit, à son tour, espérer de cet entretien Mahomet, qui connoissoit assez la haine de Zopire, et qui devoit savoir qu'en se déclarant soi-même fourbe et hypocrite, ce n'étoit pas le moyen d'attirer un fanatique dans son parti? Car, observez que l'auteur a fait aussi de Zopire un fanatique. Il suffisoit sans doute de donner à ce vieillard de la fermeté et de la vertu; mais presque tous ses discours sont d'un jeune homme emporté, violent et frénétique. Etoit-ce avec un homme de ce caractère que Mahomet devoit prendre d'abord le ton d'un inspiré, pour se découvrir tout de suite à lui comme un fourbe ambitieux? Il y a plus; Mahomet est un insensé de s'exposer à un entretien dont Zopire pourroit tirer contre lui de terribles avantages, s'il répondoit tout ce qu'il est en droit de répondre, et s'il alloit déclarer au sénat, dont il est le chef, tout ce que le faux prophète vient de lui révéler avec une indiscrétion si déraisonnable. Cette scène, que l'on vante, est donc mal amenée, et nécessairement inutile, puisqu'elle repugne également au caractère des deux interlocuteurs, et que la suite n'en pourroit être que funeste à Mahomet, si Zopire vouloit user de son autorité de schérif, et se conduire un moment comme la raison le demande. Passons à d'autres invraisemblances.

Que Zopire se sente de l'attachement pour la jeune Palmire qu'il a chez lui depuis deux mois, cela se

peut comprendre; mais qu'il se prenne tout-à-coup d'amitié pour Séïde, en le voyant pour la première fois, au point de lui confier qu'on veut perdre Mahomet, et que le carnage va commencer pendant la nuit [1], cela devient incompréhensible. S'il a des pressentimens que ce sont ses enfans, il n'en fait pas assez. Quand il a appris de Mahomet que Mahomet lui-même les a tous deux en sa puissance, il ne se donne aucun mouvement pour découvrir où ils peuvent être. Il a su de Palmire qu'elle ignoroit ses parens, et il ne cherche point Palmire pour l'interroger, quoiqu'elle soit chez lui; il n'est point frappé de la conformité du sort de Palmire et de Séïde, qui ne connoissent point les auteurs de leur naissance, avec celui de ses enfans, qu'il a perdus dans un âge où ils ne pouvoient connoître les leurs. Il sait qu'Hercide a enlevé ses enfans; Hercide est venu dans la Mecque avec Mahomet, et Zopire ne cherche pas Hercide pour s'éclaircir du sort de ses enfans. Tout cela est-il dans la nature?

Mahomet, qui est entré dans la Mecque, à la faveur d'une trève d'un jour, pour *séduire les esprits*, va faire assassiner Zopire par son fils. Est-ce là un excellent moyen de séduire ses ennemis? *Il faut d'un peuple fier enchanter les esprits*, dit-il; et pour les *enchanter*, il va faire commettre un parricide. Omar est sorti, quand Zopire est venu, sans sujet, causer

[1] Zopire ne donne aucun éclaircissement sur ce projet formé en l'air, et dont on n'entend plus parler.

avec Mahomet; Omar revient aussitôt après la sortie de Zopire, et dit à son maître : *Le sénat vient de te condamner*. Mais Zopire ne pouvoit être au sénat, tandis qu'il étoit avec Mahomet, et le sénat ne pouvoit rien faire sans le schérif. Cette inconséquence ressemble assez à celle qui fit tomber Amphiaraüs sur le théâtre d'Athènes.

Dans la scène de Zopire et de Séïde, celui-ci dit au vieillard qu'il ne connoît point ses parens; Palmire lui a dit la même chose; et le vieillard, qui n'a pas interrogé Palmire à ce sujet, ne fait pas non plus à Séïde les questions les plus naturelles. Si l'auteur n'avoit pas tout arrangé pour que Zopire n'eût pas une ombre de raison dans sa conduite, et qu'en conséquence il fût égorgé par son fils, ne diroit-il pas à ce jeune homme : Connoissez-vous Hercide? et tout seroit découvert. D'où vient que Séïde lui-même ne parle pas à Zopire d'Hercide dont il est aimé, et qu'il ne dit pas que ce fut Hercide qui l'enleva au berceau, et le remit entre les mains de Mahomet? C'est que l'auteur a prédestiné le malheureux Séïde à égorger son père, et que la fatalité attachée aux personnages de cette pièce, veut qu'ils s'obstinent à taire ce que la nature veut qu'ils disent.

Pourquoi Zopire dit-il à Séïde : *Remets-toi dans mes mains*, puisque Séïde ne doit point sortir de la maison de Zopire, dont il est l'otage? De quel droit Omar vient-il au même instant chez Zopire, arrêter l'otage qu'on lui a donné, et commander à Séïde d'aller se jeter aux genoux de Mahomet? Par quel

esprit de vertige, Zopire, qui, dans une des premières scènes, a parlé à Omar avec tant de violence, n'ouvre-t-il pas seulement la bouche en ce moment, et souffre-t-il, chez lui, avec une patience ridicule, qu'Omar vienne parler en maître, et lui enlever, contre le droit des gens, l'otage qu'il lui avoit remis? Par quel esprit de vertige encore plus grand, cette étrange conduite ne lui inspire-t-elle aucun soupçon, et ne craint-il pas que Séïde aille révéler la confidence indiscrète qu'il lui a faite, qu'on en veut à la vie de Mahomet, *que le sang va couler*, etc.?

Séïde a révélé l'horrible mystère à Hercide, il lui a confié qu'il alloit assassiner Zopire; cependant Hercide ne découvre point à ce jeune homme que Zopire est son père; Hercide se contente d'écrire à Zopire *qu'il veut le voir*. Il devoit dire à Séïde: *Zopire est votre père*. Il devait écrire à Zopire: *Séïde, Palmire, sont vos enfans*. Est-il besoin qu'Hercide signe sa lettre qui peut tomber entre les mains de Mahomet?

Zopire, après avoir reçu le billet d'Hercide, commence à soupçonner que Séïde et Palmire pourroient bien être ses enfans. D'après cela on s'imagine qu'il va les trouver, puisqu'ils sont tous deux dans sa maison; mais il n'en fait rien. Que fait-il donc dans l'intervalle du troisième au quatrième acte? On l'ignore. Ce qu'on ne peut ignorer, c'est qu'il ne fait point ce que la situation donnée exigeoit nécessairement qu'il fît.

Palmire n'a pu apprendre que le vieux Zopire étoit

la victime demandée par Mahomet ; toutefois, lorsque Séïde lui en parle, elle ne paroît point étonnée, elle ne s'émeut point en faveur de ce vertueux vieillard qui a voulu lui tenir lieu de père, et qui lui a donné tant de marques de bonté; elle paroît plus insensible, plus dure que Séïde : c'est elle qui le rassure dans ses perplexités, et qui semble l'enhardir au meurtre. Cette atrocité est contre la nature. Quand des scélérats se sont servis du fanatisme pour exécuter des meurtres, ils ont choisi des monstres imbéciles ou furieux, qui n'avoient ni vertu, ni principes d'honneur et de bravoure, mais seulement l'aveugle impétuosité d'un courage féroce. Jamais ils n'ont cru qu'une jeune fille, innocente et sensible aux bienfaits d'un vieillard, pût encourager à de tels forfaits un jeune homme vertueux et qui a de la valeur.

Le moment où Séïde, incertain et agité, doit être le plus attendri par les vœux que le vieillard fait pour ses enfans; ce moment où le poignard devroit lui tomber des mains, est celui où il court assassiner ce malheureux père. Palmire, qui laisse Séïde commettre ce forfait à deux pas d'elle et presqu'en sa présence; Palmire, qui fait de froides réflexions sur cet assassinat, paroît mille fois plus barbare que l'assassin. L'égarement de Séïde, après le crime, est bien peint; mais Palmire, qui demande froidement les détails du meurtre, indigne et révolte. Après avoir souffert tranquillement ce lâche assassinat, quand Zopire se traîne tout sanglant, elle dit, en allant à lui, *qu'elle cède à la pitié dont elle est déchirée.*

Cette pitié surprend de la part de celle qui a, pour ainsi dire, poussé le poignard et conduit la main. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'Hercide, qui pouvoit si facilement empêcher le parricide, attende qu'il soit consommé pour donner avis à Zopire que Séïde et Palmire sont ses enfans. Cependant Omar vient arrêter Séïde, et Zopire reste muet; il ne lui reproche pas le parricide que son maître et lui viennent de faire commettre. Séïde et Palmire ne lui en font aucun reproche. Pourquoi? afin que Mahomet semble ignorer, au commencement du cinquième acte, que ce secret soit connu, et afin que l'auteur puisse trouver la matière de deux scènes dans cette prétendue cause d'ignorance.

Zopire est expirant, dit Omar à Mahomet, en ouvrant le cinquième acte. Qui le croiroit? Zopire n'a point révélé que Mahomet l'a fait assassiner par son fils et par sa fille; il n'en a pas instruit le sénat pendant l'entr'acte; le sénat n'a pas fait saisir Mahomet, qui profite de la trève pour exécuter un si horrible crime; en un mot, rien de tout cela ne s'est fait dans un intervalle qui ne pouvoit être nécessairement employé que de cette manière. Tout ce commencement du cinquième acte est incroyable; et Omar ne dit pas un mot qu'il doive dire. *Séïde ne sait pas qu'il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie,* dit Mahomet. Omar répond : *Qui pourroit l'en instruire?* Est-il possible que Séïde n'en ait rien dit? *Et Palmire! Le silence est encore sur sa bouche timide,* ajoute Omar. Est-il possible qu'elle ait gardé le si-

lence? Où est la nature? Où est le bon sens? Séïde a été empoisonné dès le troisième acte, et le poison est assez complaisant pour attendre jusqu'à la fin du cinquième pour produire son effet, au moment précis que Mahomet le jugera à propos pour ses desseins. Qui croiroit que c'est là l'instant que Mahomet choisit pour débiter une déclaration d'amour à Palmire; et que cette Palmire lui laisse le loisir de débiter dix-huit vers de fadeurs? Mahomet n'a jamais été ni plus petit, ni plus inconséquent que dans ce cinquième acte. Dites-moi d'où peut venir la confiance qu'il témoigne, quand tout le peuple, se soulevant contre lui, vient à main armée le punir de ses forfaits? C'est que Mahomet compte sur un miracle pour confondre le peuple; c'est-à-dire sur le poison donné à Séïde: il est assuré que ce poison fera son effet justement quand il le voudra. Cette assurance de Mahomet n'est-elle pas plaisante? Mais le peuple peut-il ne pas croire que Mahomet, s'étant servi de Séïde pour un si exécrable attentat, et désavouant le crime qu'il a ordonné, aura empoisonné ce malheureux, comme il a fait mourir Hercide! D'ailleurs, la prudence ne demandoit-elle pas qu'il hâtât la mort de Séïde, tandis qu'il étoit dans la prison? Devoit-il attendre qu'on vînt l'en arracher? ou du moins devoit-il s'exposer aux révélations que cet infortuné feroit nécessairement avant que d'expirer par le poison, puisque ce poison agissoit si lentement?

Séïde vient donc mourir du poison, au moment qu'il s'avance pour frapper Mahomet. Mais quoi! il

n'en avoit pas senti l'atteinte un moment auparavant? Il n'avoit pas pu animer le peuple, en disant que Mahomet l'avoit empoisonné, pour ensevelir avec lui la connoissance du parricide? Par quelle folie Mahomet s'est-il reposé sur cette circonstance puérile, et a-t-il pu compter sur la lenteur, sur la ponctualité du poison, pour se justifier par l'apparence d'un miracle? Si le poison avoit agi un moment plus tard ou plus tôt, qu'auroit-t-il fait? Que pouvoit-il espérer enfin du meurtre de Zopire, commis par Séïde, otage de la trève, livré par Omar? Dans tous les cas, le dénoûment qui devoit résulter de cette action ne pouvoit être qu'absurde, ou funeste à Mahomet; car si le peuple est assez stupide pour se laisser éblouir par un miracle aussi grossier, le sénat n'est-il pas convaincu de l'imposture, et ne doit-il pas poursuivre le châtiment du Thaumaturge parricide?

Ce qui me paroît le comble de l'invraisemblance, c'est que Mahomet, convaincu devant le peuple par le témoignage de Zopire, d'Hercide, de Phanor, de Séïde, de Palmire, et par le jugement du sénat, ose parler de son innocence devant ce même peuple, et en présence de Palmire, qui n'a pas le courage d'élever la voix et de démentir cet imposteur. Comment le peuple peut-il balancer un moment entre Mahomet et Séïde, pour trouver le coupable? Séïde pouvoit-il être autre chose qu'un instrument de son maître? Et quand il a dit que Mahomet l'a séduit pour lui faire tuer son père, quand il vient pour se

venger du parricide auquel on l'a destiné dès le berceau, peut-il rester une ombre de doute, dans l'âme du plus stupide, sur le crime de Mahomet? Si quelque chose encore peut rendre ce dénoûment plus ridicule, ce sont les fureurs d'amour de ce pauvre Mahomet, qui terminent pitoyablement la pièce la plus romanesque et la plus invraisemblable qu'on ait vue sur la scène [1].

[1] *La Harpe* est presqu'en tout de l'avis de *Clément* sur les invraisemblances choquantes du plan de *Mahomet*, et par rapport surtout à ce cinquième acte, qu'il condamne sans restriction. Mais il s'arrête ici, comme dans toutes les autres pièces, avec tout l'enthousiasme de l'admiration sur les nombreuses beautés de détails, qui demandent et obtiennent grâce du spectateur ébloui, entraîné, mais ne sauroient l'obtenir du juge qui examine et prononce sans passion. Mais le meilleur juge, et quelquefois le censeur le plus sévère de ses propres ouvrages, c'est Voltaire lui-même. *La tragédie* (de Mahomet, dit-il quelque part, *finit par une pantalonade; mais Le Kain dit si bien :* IL EST DONC DES REMORDS! Ce n'est pas le seul aveu de ce genre que l'on pût recueillir de cette vaste *Correspondance*, où Voltaire n'a plus de secret, et se montre tout entier.

FIN.

TABLE.

Pag.

Préface de l'éditeur..... 1

Sur les éditions des Œuvres complètes de Voltaire. (Extrait de la *Quinzaine littéraire.*)..... IX

LIVRE PREMIER.

POESIES.

Chap. Ier. *La Henriade*..... 17

II. *La Pucelle d'Orléans*..... 72

Appendice au IIe chapitre. — Opinion morale et littéraire de M. de La Harpe sur le poëme de la Pucelle... 87

Chap. III. Tragédies..... 89

De Corneille..... 121

De Racine..... 126

De Crébillon..... 128

De Voltaire..... 134

Appendice au IIIe chapitre, au sujet de la tragédie de Rodogune..... 149

Chap. IV. Comédies..... 157

Chap. V. Poésies diverses..... 169

LIVRE DEUXIÈME.

OUVRAGES EN PROSE.

Chap. Ier. Considérations générales..... 178

Chap. II. Romans..... 191

Chap. III. Histoire..... 207

LIVRE TROISIÈME.

Pag.

De la philosophie de M. de Voltaire, et de ses ouvrages sur la religion..... 212

Examen critique des chefs-d'œuvre dramatiques de Voltaire. (*Avis de l'éditeur.*)..... 243

Examen d'Œdipe..... 245

de Zaïre..... 249

d'Alzire..... 257

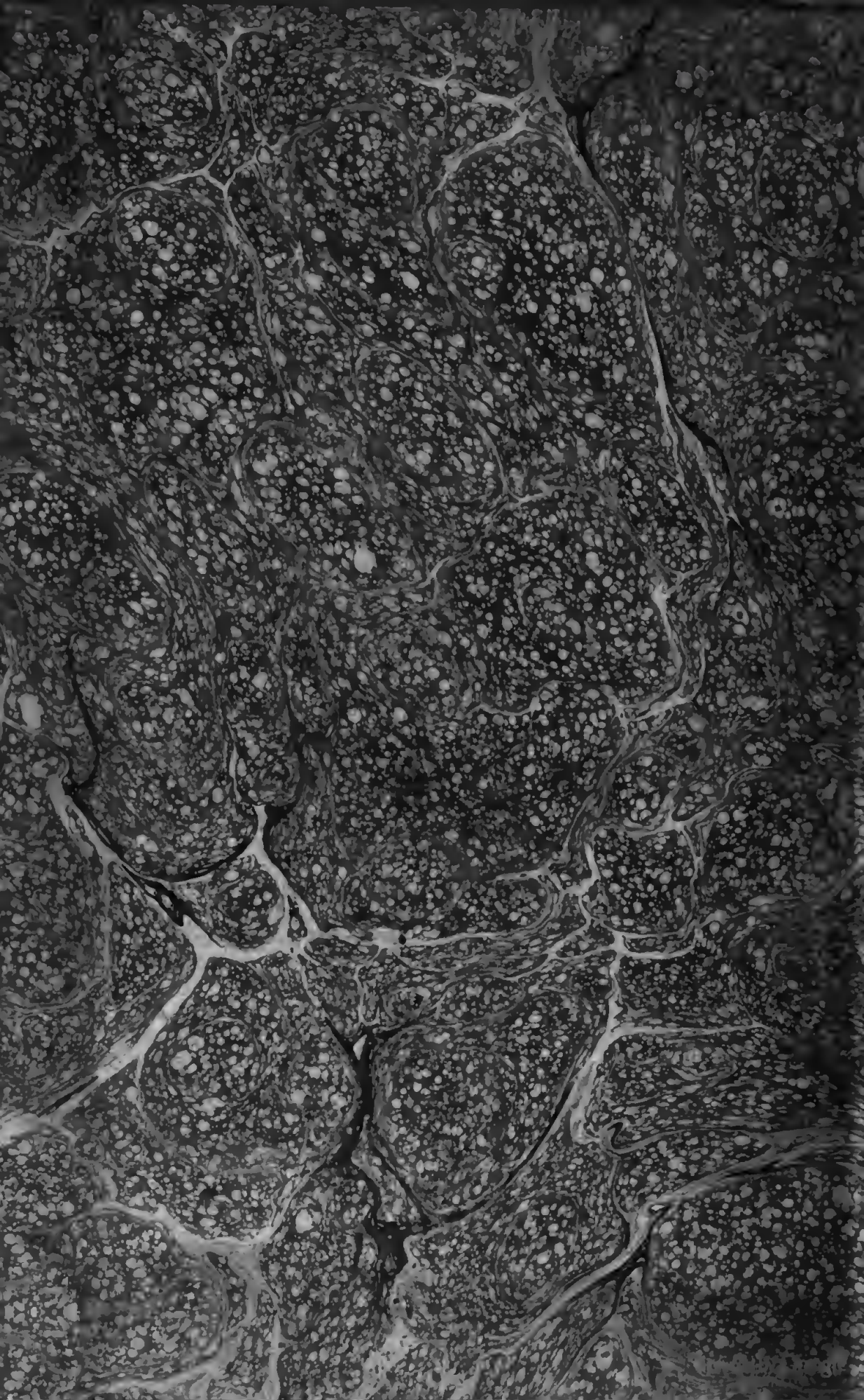
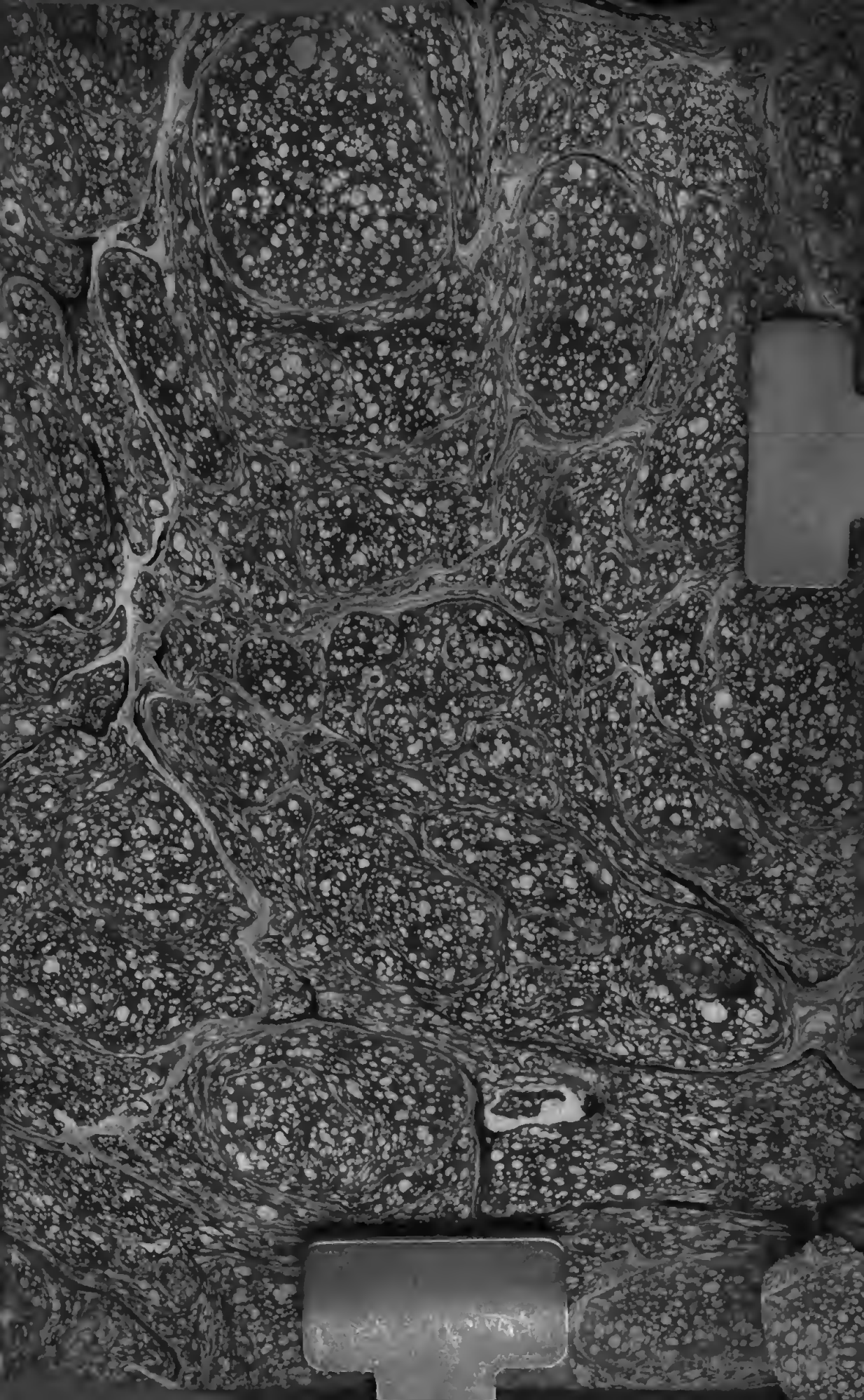
de Mérope..... 266

de Mahomet..... 273

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

70 777.

Digitized by Google